DE

LA POÉSIE LYRIQUE

EN ALLEMAGNE.[1]

LE DOCTEUR JUSTINUS KERNER.

Heilbronn est le point central des vignobles du Wurtemberg. S'il vous arrive de visiter ce pays vers le milieu d'octobre, vous assistez à la célébration des vendanges, spectacle varié, bruyant, tumultueux, où se révèle dans son naturel cette bonne vieille Souabe, terre de traditions et de croyances, et qui consacre le travail par des fêtes ayant leur rituel, je dirais presque par des mystères. Dès le matin, à la première aube, vous êtes éveillé par le bruit des vendangeurs qui se rendent au travail. Tant que dure le jour, ce ne sont, sur les côteaux voisins, que joyeuses fanfares et salves d'arquebuses; puis, au tomber du crépuscule, les fusées et les artifices commencent leur danse lumineuse jusqu'à ce qu'enfin, à nuit close, les chemins et les sentiers qui mènent à la ville se peuplent d'une cohorte animée et

(1) Voyez la livraison du 15 septembre 1841.

nombreuse qui regagne ses toits à la lueur des torches, aux sons des instrumens. Cependant, dès l'après-midi, la vaste salle d'une tente dressée à cette occasion s'est emplie de monde; bientôt la musique s'organise, et les danses vont leur train : fête de tous les jours incessamment renouvelée, à laquelle prennent part, avec les belles jeunes filles de la ville et de la contrée, les jeunes marchands de l'industrieuse Heilbronn, les officiers de la garnison, les étudians en vacances, et bon nombre de désœuvrés de tous les pays qui sont venus passer l'automne dans sa résidence de prédilection.

Après vous être attardé quelque temps au sein de cette mêlée tumultueuse, continuez votre chemin, allez jusqu'à Weinsberg. Weinsberg est situé à deux petites lieues au-dessus de Heilbronn. Là encore, vous vous trouvez au milieu des vendanges, mais sur un théâtre moins étendu. La ville est beaucoup plus petite, le nombre des riches propriétaires qui donnent des fêtes à cette époque de l'année plus restreint, et partant le concours des étrangers peu remarquable. Traversez une partie de la magnifique allée de marronniers qui embrasse Heilbronn du côté du midi, longez une double haie d'agréables jardins plantés aux portes de la ville, saluez en passant le vieux cimetière dont les croix funèbres et les urnes sépulcrales projettent leur ombre mélancolique sur toute cette végétation luxuriante, et vous arrivez, après une demi-heure de marche dans la plus admirable plaine qui se puisse voir, vous arrivez à un endroit où le chemin commence à monter entre deux côteaux. Au terme de cette route est un sentier de traverse unissant deux collines qui se fondent l'une dans l'autre; de là vous apercevez la hauteur; encore quelques pas, et vous embrassez du regard la délicieuse vallée de Weinsberg. Maintenant, quelles mélodieuses bouffées s'élèvent de ce ravin à gauche! Écoutez ces mille oiseaux jaseurs qui gazouillent dans les arbres, aux derniers rayons du soleil couchant; aimable musique, salut précurseur, voix de l'hospitalité cordiale qui vous attend en bas. De là vous plongez dans la Souabe; de là vous découvrez, si le ciel est clair, tout ce magnifique pays du Neckar et des Hohenstaufen, toute cette noble terre de l'épopée et du lyrisme germanique. A vos pieds, çà et là, se déroulent bien quelques vertes prairies, ondulent quelques frais jardins; mais autour de vous, sur les côteaux, aussi loin que votre regard perce, tout est vigne : des raisins, puis des raisins encore. Le premier éblouissement du paysage une fois dissipé, regardez devant vous, là, tout juste vis-à-vis, sur cette hauteur isolée, si couverte de pampres que le

sol s'en aperçoit à peine : distinguez-vous ces murailles croulantes, ces vieux pans de granit en ruines, cette tour féodale vermoulue? C'est la *Weibertreue*. A ces mots, le lecteur m'arrête; qu'est-ce que la Weibertreue? Bürger va nous l'apprendre. Lorsqu'il s'agit d'une tour allemande, qu'elle s'élève sur les bords du Rhin ou du Neckar, soyez sûr qu'elle a sa légende généalogique; et, si vous tenez à connaître les origines de son nom, adressez-vous à la poésie plutôt qu'à l'histoire.

LES FEMMES DE WEINSBERG.

« Qui me dira où est Weinsberg? Une vaillante petite ville, ma foi, qui a dû pieusement bercer bien des fillettes et des femmes. Si jamais je me fiance, je veux me fiancer à Weinsberg.

« Un jour l'empereur Konrad en voulait à la bonne ville, et, s'avançant en grand tumulte, l'assiégeait en poussant contre elle ses hommes et ses chevaux.

« Comme la citadelle (1) tenait bon malgré sa détresse, l'empereur, enflammé de colère, fit publier par le héraut cette sentence : « Drôles! apprenez que, si j'entre, chacun de vous sera pendu. »

« Sitôt que l'avis eut été proclamé à son de trompe, des cris d'alarme éclatèrent dans les maisons et dans les rues. Le pain était rare dans la ville, un bon conseil le devint encore davantage.

« — Malheur à moi, pauvre Corydon! malheur à moi! *Kyrie eleison*, s'écrièrent les pasteurs; c'en est fait, c'en est fait de nous! Oh! malheur à moi, pauvre Corydon! Il me semble déjà que j'étrangle.

« Mais, lorsque nous sommes à bout de tout, efforts, prières et conseils, il reste encore la ruse féminine pour nous tirer d'affaire; car fourberie de moine et ruse de femme dépassent tout, comme vous savez.

« Une jeune femme, fiancée de la veille, avise un projet ingénieux dont tout le peuple s'édifie, et que vous, qui que vous soyez, applaudirez en souriant.

« A l'heure calme de minuit, la plus gracieuse ambassade de femmes se rend dans le camp et demande grace; elle prie doucement, elle implore, mais n'obtient rien que ce qui suit :

« — Il est accordé aux femmes de sortir avec leurs plus précieux trésors; ce qui restera sera passé au fil de l'épée et mis en pièces. — Avec cette capitulation, l'ambassade se retire soucieuse.

« Mais, dès que l'aube vient à poindre, attention! Qu'arrive-t-il? Voilà que la prochaine porte s'ouvre, et que chaque femme déloge, emportant sur son dos, vrai comme j'existe, son petit mari dans un sac.

(1) Depuis la Weibertreue (*fidélité des femmes*).

« Maint courtisan pourtant travaille à faire avorter le stratagème, mais Konrad alors : — Une parole impériale ne souffre interprétation ni commentaire. Ah! bravo! s'écrie-t-il, bravo! Plût à Dieu que notre femme en fît autant.

« Le pardon suivit, puis un banquet qu'il donna en l'honneur des belles; on dansa au bruit des fanfares, on dansa avec toutes, avec la dame châtelaine comme avec la plus humble fille.

« Eh! dites-moi donc où est Weinsberg, la vaillante petite ville, la ville fidèle, avisée et pieuse, qui berça tant de fillettes et de femmes? car, moi, si jamais je me fiance, je veux me fiancer à Weinsberg.

Cette tour, rendue populaire en Allemagne par Bürger, doit sa récente illustration à la présence d'un autre poète de renom, au célèbre docteur Justin Kerner, qui est venu avec sa famille établir au pied son ermitage. Il s'agissait de restaurer cette ruine nationale, et voici de quelle manière on s'y prit pour s'en procurer les moyens. De petites pierres jaspées, provenant des murailles de la Weibertreue, furent montées en bagues et vendues partout dans le pays. Avec quel empressement les dames et les jeunes filles allemandes recherchèrent ces précieuses reliques, on le devine. Il y avait émulation et fierté, dans chacune d'elles, à contribuer pour sa part à relever ce monument dont le nom seul était un hommage rendu au sexe, à intervenir pour la durée de ce compliment séculaire taillé dans le granit. En peu de temps on eut rassemblé une assez forte somme dont la direction fut confiée à Kerner, qui l'employa à rendre la ruine abordable par toute sorte de petits sentiers semés de gazons verts, à ménager d'agréables ombrages sous de fraîches et odorantes plantations; que sais-je? à augmenter encore le pittoresque des lieux, le romantisme du paysage, par des jeux de harpes éoliennes.

Mais nous n'y sommes pas encore. A peine arrivons-nous au point d'où le regard distingue pour la première fois la Weibertreue. D'ici à la tour, il nous reste une bonne distance à parcourir, d'abord en descendant, puis en suivant la plaine jusqu'à ce que nous découvrions à droite, au pied même de la ruine, la petite ville de Weinsberg qui se tenait cachée derrière la montagne. Weinsberg n'offre rien qui soit digne d'être remarqué. Qu'on se figure des rues étroites et tortueuses serpentant sur le dernier versant du côteau, une place en escarpement qui sert de marché, et régnant sur le tout, au point culminant de cet amphithéâtre, l'église. Aujourd'hui, jour de vendanges, les rues deviennent impraticables, grace à l'encombrement des cuves placées devant chaque maison pour recevoir les raisins

qu'on foule, et parmi lesquelles manœuvrent chariots et porteurs occupés sans relâche à voyager de la vigne au pressoir. Des marchands étrangers circulent parmi les travailleurs; les propriétaires, les intendans affairés vont et viennent, distribuant à qui de droit des informations ou des ordres. Mais quel est donc cet homme robuste et grand qui sort de la maison voisine, vêtu d'une ample redingote noire, un bambou solide à la main? Tous se découvrent sur son passage, chacun le salue avec respect, et lui, rendant le salut à tout le monde, traverse la rue et va frapper là-bas à la porte d'une autre maison, où il entre et disparaît. Il marche d'un pas ferme et sûr, la tête inclinée et pensive; affable envers les gens qu'il rencontre, on voit au sérieux paisible de son air que leur activité et leurs bourdonnemens lui demeurent étrangers. C'est Justin Kerner, le poète, le visionnaire, le médecin, qui dès cette heure matinale fait sa tournée chez ses malades, accompagné, comme le docteur Faust, de son chien noir qui le devance et court par les semailles, satellite ordinaire du médecin, que le poète a chanté plus d'une fois :

« Animal fidèle, lorsque tu bondis de joie et que ta petite queue frétille, lorsqu'on éveille du repos du sommeil ton maître vers minuit, et lorsque tu jappes devant la porte et parais avoir hâte de partir, il me semble alors, généreux animal, que tu ressens plus profondément que moi-même la souffrance des hommes.

« Tel qu'un esprit léger et précurseur, tu trottes devant ton maître au corps pesant. Il mesure, lui, en soupirant, la carrière que toi tu poursuis volontiers d'un pied agile.

« En toi réside une seconde vue qui manque à la cervelle humaine, et souvent je pourrais te demander en toute confiance : Celui-ci mourra-t-il ou ne mourra-t-il pas?

« Mainte fois déjà, tel paraissait à mes yeux rose et bien portant dont toi, tu t'obstinais à fuir l'approche, et la mort ensuite arrivait bientôt.

« Écoute, ô fidèle animal! lorsque tu liras déjà la mort sur mon visage, ne t'éloigne pas de moi, n'abandonne pas celui qui doit bientôt mourir.

« Toujours le long des rues de cette ville, toujours tu m'accompagneras; lorsque la terre possédera le corps, toi seul apercevras encore l'esprit. »

Y pensez-vous? Kerner, cet homme robuste et corpulent? Impossible. Un visionnaire, un homme qui passe son temps à converser avec les esprits ne saurait avoir cet aspect. Nous en avons connu plus d'un, et ce n'est pas nous qu'on trompera jamais sur ce chapitre. Une physionomie hâve et languissante, des joues creuses, des yeux embrasés de lueurs mornes et fatales, d'épais cheveux blonds en désordre, à

la bonne heure! Mais cette mâle figure, ce visage si plein et si rond, en vérité vous vous moquez; ce ne peut être là Kerner.

—Le voilà qui sort de la maison; je vais l'aborder et vous convaincre que c'est bien lui. Peut-être, en y regardant de plus près, remarquerez-vous alors que cette tête, devenue un peu épaisse, j'en conviens, n'en a pas moins gardé les traits les plus délicats, les lignes les plus symptomatiques de l'esprit; que cette main qu'il va me tendre est la plus blanche et la plus fine qu'on puisse voir, et qu'enfin ces yeux bruns qu'enchâssent de petites lunettes d'écaille percent à travers avec une vivacité singulière, moins pour énumérer de fantastiques visions, ce qui ne lui arrive guère, à ma connaissance, que pour saisir dans le recueillement et la méditation du silence les phénomènes mystérieux d'un spiritualisme transcendant.

Tout en causant ainsi, nous avions atteint l'auberge qu'on rencontre à l'autre bout de la ville. De là au petit domaine de Kerner il n'y a qu'un pas; et tandis que nous admirions cette charmante retraite si délicieusement épanouie au milieu du plus frais paysage, nous vîmes le docteur qui s'en revenait gaiement de ses visites du matin. Kerner, m'apercevant à la fenêtre du rez-de-chaussée, me tendit la main du dehors, et nous engagea, mes compagnons et moi, à le suivre chez lui. « Pardieu, docteur, je vous fais mon sincère compliment, vous êtes là comme un scarabée dans un bouquet, » lui dit en l'apostrophant avec sa pétulance ordinaire notre plus jeune compagnon, tout émerveillé du site de cette maison, placée au centre d'un paradis terrestre, et comme noyée dans les arbres, les vignes et les fleurs.—La maison de Kerner est petite, mais agréable, commode, et semble faite à souhait pour l'hospitalité qu'on y exerce. Vous auriez peine à vous imaginer de quels soins affectueux, de quelles prévenances sont entourés les étrangers qui viennent journellement visiter dans son ermitage le poète de Weinsberg. Quant aux amis, nous n'en parlerons pas; il ferait beau les voir s'installer autre part! Vous passeriez là des mois et des années, heureux de vous sentir vivre dans cet isolement pacifique, de vous attarder au sein de cette cordiale bienveillance, de vous abandonner au cours de cette hospitalité douce qui ne se laisse pas soupçonner, et semble prendre à tâche d'aller au-devant des scrupules de la discrétion la plus timorée. En effet, vous arrivez, et votre présence n'apporte aucun trouble, aucun dérangement; vous restez, et l'on vit aujourd'hui comme on vivait hier, et les choses continuent d'aller leur train honnête et régulier. D'abord c'est le docteur-poète, c'est Kerner, assis gravement dans son fau-

teuil de bois, ou debout à la fenêtre, les mains croisées derrière le dos, ou se promenant de long en large dans son jardin; noble cœur, savoir immense, grand esprit, douce et candide physionomie où se fondent dans le plus mélodieux accord des qualités qui, partout ailleurs, Novalis excepté, se contredisent d'habitude; fantaisie que l'empirisme tempère, empirisme qu'un rayon de fantaisie illumine. Puis vient sa femme, l'épouse et la mère, la ménagère dont parle Schiller, opposant l'économie traditionnelle à l'enthousiasme, l'esprit de raison et d'ordre à l'imagination, et cependant, du côté du sens littéraire, assez douée pour que rien de poétique ne lui échappe; enfin (car je n'en veux nommer que trois sur cinq) la fille aînée, aimable enfant tout embaumée d'idéalisme, et qu'on prendrait pour une vaporeuse émanation de la plus fraîche fantaisie du père. Vous trouveriez difficilement, dans tout ce beau pays du Neckar, une maison où se soient perpétuées avec plus de fidélité ces saintes mœurs de l'antique Souabe. Aussi, c'est là, dans cette vie toute d'études, de dévouement, de croyance, de spéculations métaphysiques, qu'un peu de fantaisie égaie à chaque instant, là dans son intérieur, dans sa famille, qu'il faut surprendre le poète et le médecin, le philosophe ami de l'humanité et le rêveur fantasque, le penseur et le visionnaire, si l'on veut se faire de Kerner une idée juste et la rendre.

Kerner, en véritable propriétaire, ne se lasse pas de vous faire parcourir les moindres recoins de son agréable ermitage; vous verrez la maison et le double jardin qui l'entoure; grace à l'humeur avenante et descriptive du maître, pas un détail, pas une particularité mémorable ou curieuse ne vous échappera. Sur toute chose, dans cette promenade, la tour fixera votre intérêt : ce morceau de vieille architecture, ce fragment d'une antique forteresse germanique fait à ravir dans le jardin du poète, qui, de son côté, n'a rien épargné pour en augmenter le pittoresque et l'utile. Au premier étage, une salle gothique, véritable chambre d'étude du docteur Faust, à laquelle il ne manque ni l'ogive, ni les vitraux bariolés d'enluminures, ni le bois sculpté; puis tout en haut, sur la plateforme rendue accessible et praticable, une vue magnifique, immense, qui plonge dans la vallée de Weinsberg, et s'étend au loin jusqu'aux montagnes du Löwenstein; voilà pour les avantages de cette ruine, dont Kerner a su tirer un excellent parti. Cependant midi sonne, l'heure du dîner pour la bourgeoisie allemande; alors, pour peu que le temps soit favorable, la table se dresse en plein air, devant le

chalet bâti en amphithéâtre derrière la maison, ou sur la tour, à l'ombre du pommier. Puis, tandis que le repas se prolonge, des hôtes nouveaux arrivent : le corbeau familier, qui descend d'un arbre et vient réclamer sa nourriture, la cigogne, qui mord sans pitié la main généreuse dont elle reçoit le pain, ce qui faisait dire à Kerner que cet oiseau a perdu son paradis comme l'homme, car il est ingrat comme lui.

La bibliothèque de la tour contient, entre autres monumens précieux, le manuscrit autographe des poésies d'Uhland, envoyées successivement et par lettres aux jours de leur éclosion. Puis ce sont des volumes sans nombre renfermant des actes scientifiques, d'épais infolios remplis de pièces à l'appui de certains faits magnétiques, la démonologie coudoyant la littérature. Fouillez ces archives étranges, consultez ces annales d'un autre monde, ces parchemins presque cabalistiques, et vous serez épouvanté en face des révélations qui en émanent; plus tard, si vous en êtes digne, s'il vous juge suffisamment initié pour prendre à la chose un intérêt sérieux, le secrétaire intime de la visionnaire de Prevorst vous conduira dans quelque sanctuaire retiré, où languissent en charte privée, dans une vie incertaine et comme flottante entre l'extase et le sommeil, de ces êtres d'une susceptibilité nerveuse toujours voisine du délire, sensitives humaines qui se crispent et rendent des oracles au souffle du trépied. Là vous assisterez à des phénomènes singuliers, effrayans parfois, souvent aussi plaisans et comiques. Il y a quelques années, Kerner avait chez lui une possédée qu'il traitait. Cette femme, à l'état ordinaire parfaitement raisonnable, d'un naturel décent et réservé, donnait, pendant la période de ses crises, les véritables symptômes de la convulsion démoniaque. Contraction subite de la face en horribles grimaces, évolutions spasmodiques, propos tumultueux, menaçans, obscènes, effrénés, où perçaient par momens une saillie drolatique, un bon mot : tels étaient les signes accoutumés par lesquels se trahissaient ces attaques de catalepsie, qui la prenaient, du reste, à l'improviste, au milieu des soins du ménage ou des travaux d'aiguille et de rouet. Kerner, esprit religieux, chrétien, tout en gardant la conviction profonde qu'il réside chez les gens de cette espèce un mauvais démon sur lequel on peut agir au nom du Christ, n'en saisit pas moins le côté comique de ces hallucinations, et ne se fait pas faute de s'en divertir. Avec la possédée se trouvait, dans la maison du docteur, un vieux domestique, atteint autrefois de folie, et qu'une certaine exalta-

tion cérébrale inquiétait toujours depuis. Cet homme savait la Bible par cœur, en récitait de longs passages à la malade, et lui psalmodiait aussi toute sorte de musique et de plain-chant, ce qui soulageait bien un peu la pauvre femme, mais agaçait et soulevait extraordinairement le démon qu'elle avait en elle; et il n'était pas rare de voir celui-ci, poussé à bout, interrompre la séance avec fureur, et se livrer aux emportemens les plus injurieux contre les saintes Écritures et leur malencontreux interprète. Le digne serviteur, désespérant du salut de sa cliente, finit, en dernier ressort, par lui conseiller d'essayer de boire un peu au-delà de sa soif, afin que le bon esprit du vin s'emparât du mauvais démon. Un jour qu'il était à prescrire ses ordonnances dans la chambre de la malade, Kerner voulut absolument nous y conduire, et lui demanda de chanter quelques fragmens de sainte prose. Le bonhomme obéit, mais d'une voix si chevrottante, que le respectable démon, n'y tenant plus, finit par éclater en invectives et se démener d'une orageuse façon.

Ludwigsburg, lieu de naissance de Justin Kerner, est une petite ville qui, sous de prosaïques apparences, cache une poésie que notre élégiaque a su rendre mieux que personne dans ses *Reiseschatten*, où elle figure sous le nom de Grasburg. Ville toute moderne, et qui ne date guère de plus de cent ans, Ludwigsburg doit à sa position, médiocrement favorable au développement industriel, d'être restée inachevée, inconvénient dont on n'a du reste pas trop à se plaindre, grace à ces belles allées de tilleuls qui remplissent l'espace demeuré libre dans l'enceinte des murailles, à ces fraîches et vertes promenades semées çà et là de fragmens d'architecture, d'ébauches de palais abandonnés au milieu de leur construction, ruines anticipées qui, tout en peuplant ces pittoresques solitudes, ne laissent pas d'en augmenter la mélancolie. Mais laissons parler le poète lui-même, écoutons la description qu'il va nous faire du pays natal, et voyons glisser devant nous les silhouettes de certains originaux qui l'avaient frappé dans son enfance, et qu'il s'est amusé depuis à crayonner d'un trait. Kerner appelle Ludwigsburg Grasburg (ville du gazon), sans doute à cause de ses rues, où le gazon foisonne.

« On arrive à Grasburg par une allée ombreuse de châtaigniers et de tilleuls. Un silence de mort régnait dans la ville, silence interrompu seulement par le bourdonnement des abeilles en maraude autour des branches qui bourgeonnaient. Des rues longues et larges s'ouvraient devant nous, entre deux rangées de jolies maisons peintes en jaune. Au bout d'une de ces rues, je

vis comme flotter une figure blanche. — C'est le perruquier de la ville, me dit mon compagnon.

« Le long des maisons croissait l'herbe; des papillons, des oiseaux d'or, des hannetons voltigeaient dans ces rues pleines de soleil, et tantôt se posaient sur le toit des maisons, tantôt sur cette herbe qui croissait à terre et qui était merveilleuse à voir.

« — Pour peu que nous restions ici une heure, me dit mon compagnon, nous avons chance d'apercevoir un citadin. Et tenez, là-bas, vers la dernière maison, il me semble déjà voir poindre quelque chose.

« Je mis mes lunettes; le citadin approchait; c'était une étrange et épaisse machine, dont le souffle pénible couchait les herbes à la ronde et chassait du plus loin les petits oiseaux d'or de leurs tiges fleuries.

« — Vous voyez devant vous l'entrepreneur des puits, me dit mon compagnon.

« Notre homme s'arrêta un moment pour prendre haleine, tira de son sac un papier qui enveloppait une oie rôtie dont il dévora les deux ailes, puis se remit en mouvement.

« — Cet homme, car en réalité c'en est un, poursuivit mon compagnon, a l'habitude de commander à dîner pour sept et d'arriver ensuite sans ses hôtes, de sorte qu'il engloutit à lui seul huit portions. Mais tenez, en voici venir un autre. — Et j'aperçus alors une espèce d'escogriffe long et sec, avec une coiffure qu'on eût dite de porcelaine, du reste élégamment vêtu, et qui remontait la rue ventre à terre. Je l'observai de plus près. Sa tête se trouvait dans une telle position, qu'il avait le menton juste devant les yeux. Le bras droit appuyé sur les reins, et la main armée d'un fouet, il arrondissait son bras gauche et semblait suer sang et eau pour contenir une force invisible. Il avait des bottes et des éperons, et, tout en agitant son fouet en arrière, s'écriait chemin faisant : En avant! Blaufuchs, en avant!

« Cet homme, reprit mon compagnon, est le plus furieux amateur d'équitation que j'aie jamais vu. La manie des chevaux lui a coûté son patrimoine; et, maintenant qu'il n'a plus de quoi se fournir de monture, il chevauche à pied pour n'en point perdre l'habitude, et parcourt ainsi tous les jours la ville au galop et du plus grand sang-froid.

« Nous demeurâmes encore près d'une demi-heure, pendant laquelle ame qui vive ne m'aborda; çà et là seulement je voyais par intervalles glisser et flotter au bout d'une longue rue quelque apparition incertaine, à moitié perdue dans les vapeurs de l'horizon. »

A la mort de son père, contraint par l'enchaînement des circonstances à se livrer au commerce, Justin Kerner entra bien malgré lui, on le devine, dans une fabrique de toiles à Ludwigsburg; pauvre poète réservé comme tant d'autres aux tribulations de la vie réelle, chaste et naïf amant de la plus éthérée des muses, jeté sitôt l'en-

fance au milieu des machines et des calculs de l'industrie, isolé mortellement dans cette vie de la fabrique, véritable cloître des temps nouveaux, affreux cloître où Dieu manque. Pour échapper à ces occupations peu propres à développer le génie poétique, à ces ingrates occupations du comptoir et de l'atelier auxquelles il se livrait depuis deux ans, Justin Kerner n'eut de refuge qu'en lui-même. Il descendit à la fin dans son ame, cette ame mélancolique et profonde où fermentait tout un printemps, comme dans ces enclos abandonnés que nul jardinier ne visite. O poète! il était temps. Et Kerner chanta, et tous ces fils de la quenouille du printemps, fils de soie et d'or, rayons de la lune et du soleil, servirent désormais à son œuvre; car Dieu l'avait fait tisserand, mais tisserand de toiles merveilleuses, de ces tissus de fées que la reine Mab de Shakspeare aime tant. Des premiers *lieds* que la muse de Kerner bégaya en s'éveillant, de tous ces lieds qui durent s'exhaler comme autant de soupirs vers le ciel, il ne reste plus rien; le poète les a brûlés depuis, effaçant de son cœur ainsi que de son livre ces souvenirs douloureux d'une époque d'épreuves et de servitude. Ludwigsburg avait alors pour ministre protestant le poète Conz. C'est à lui que Justin Kerner communiqua ses premiers essais littéraires, à lui qu'il soumit ses traductions de poètes italiens. Conz ne tarda point à remarquer chez son élève de rares qualités de sentiment et d'imagination; et, sans prédire encore au jeune lyrique la destinée d'un Pétrarque ou d'un Goethe, comme on n'eût certes pas manqué de le faire chez nous, il reconnut aisément l'incompatibilité de vocation. Le pasteur prit en amitié son disciple, l'aida de ses conseils, et fit si bien que, dix mois après, Justin Kerner, secouant la poussière du magasin, se rendit à Tübingen afin d'y étudier la médecine. C'est là qu'il rencontra pour la première fois Ludwig Uhland. Ces deux nobles ames ne pouvaient demeurer étrangères l'une à l'autre; le sens de la poésie, de la vieille poésie nationale, les unissait d'avance irrésistiblement. Un troisième lyrique devenu célèbre depuis, Schwab, ne tarda pas à se mettre de la partie.

Temps illustre et mémorable pour les lettres allemandes, que celui où les trois poètes fondateurs de l'école souabe, Uhland, Kerner et Schwab, étudiaient ensemble à Tübingen, au plus fort des guerres de l'empire. Goethe et Schiller venaient de trouver la forme classique de la poésie allemande, et l'école romantique, ayant Tieck à sa tête, travaillait déjà à donner à l'idée un sens plus religieux, plus fervent, plus essentiellement germanique, à la forme plus de mou-

vement, de passion, de simplicité populaire d'une part, de l'autre plus d'indépendance et de liberté. Nos trois jeunes Souabes, destinés par la vocation et le talent au culte de la poésie lyrique, rivalisaient donc de leur mieux en toute sorte de lieds et de romances dont plusieurs restent encore comme les plus charmans modèles qu'on cite. Dès cette période se laisse entrevoir la différence qui sépare Uhland de Kerner, et qui devait plus tard décider de leurs tendances opposées. En général, Uhland passe pour avoir plus de raison, de plasticité, Kerner de sentiment et de fantaisie. Sans nous en tenir à cette formule, un peu vague et indéfinie, nous dirions volontiers, et d'une façon plus caractéristique peut-être, que l'un cherche davantage l'accident humain et s'y complaît, tandis que l'autre le dépasse. Les sensations que font naître dans le cœur de l'homme le printemps, le voyage, et les mœurs poétiques du pâtre, du chevalier, du barde, tels sont les sujets que Uhland affectionne et qu'il excelle à rendre sous les couleurs même de la vie. Kerner procède tout autrement; il ne lui suffit pas de passer de l'activité humaine dans la nature, de la plaine dans la montagne et la forêt; il va de l'exil terrestre à la patrie supérieure, il oublie l'existence pour la mort. Dans l'empire romantique, où tous les deux s'agitent, et qu'ils se partagent, Uhland aura le côté classique, si je puis m'exprimer ainsi, Kerner le côté plus spécialement romantique. La muse d'Uhland, bien qu'elle s'égare parfois dans l'infini, n'en a pas moins pour habitude, et cela dans ses meilleures manifestations, de savoir se contenir dans le fini et d'y trouver son infini. La muse de Kerner, au contraire, quelque effort qu'elle fasse dans certains lieds et certaines ballades pour trouver son entier apaisement dans les limites de la sphère terrestre, ne se montre avec son caractère original et sa véritable physionomie que lorsqu'il lui arrive de dépouiller l'humanité qui l'enveloppe et de s'abîmer au sein de l'océan de l'être, dans les vapeurs insaisissables de la *Sehnsucht* allemande.

Ses études une fois terminées, Kerner se mit à visiter une partie de l'Allemagne, et les lettres qu'il écrivit pendant ce voyage à ses amis devinrent plus tard le texte d'un livre excellent, source de poésie éternellement fraîche et pure, de saine et délicieuse poésie, l'une des œuvres qui caractérisent peut-être le mieux ce charmant génie; je veux parler des *Reiseschatten*, publiées vers 1811. Pour l'indépendance de la forme, la variété du mouvement, le mélange rapide, bigarré, du sentimental avec le fantastique et le comique, on pourrait comparer ce livre aux plus capricieuses imaginations

de Jean-Paul, n'était l'éclair romantique qui le traverse, la vague tendance vers le moyen-âge qui, tout en précisant davantage le sentimental, en gêne un peu l'essor et le restreint. Le comique des *Reiseschatten* est aussi plus simple, plus populaire, et le caractère général de l'œuvre plus immédiat en quelque sorte, plus essentiellement naïf. Kerner, dans les *Reiseschatten*, manipule et travaille à fondre ensemble deux élémens. D'un côté, c'est l'élément romantique en ce qu'il a de négatif et de positif, avec son ironie plaisante, son amer dédain de toute vérité prosaïque, son enthousiasme pour le moyen-âge et la nature, son effusion sublime dans le recueillement religieux et l'amour; de l'autre, ce sont les souvenirs du poète : impressions de personnes et de lieux, vicissitudes de l'existence, toutes choses qui ont pu l'affecter, et que tantôt il adapte aux côtés négatif ou positif de l'élément romantique, et tantôt éparpille entre les deux, sans dessein, au hasard, dans un laisser-aller humoristique. Et, le croira-t-on? cette verve originale que Justin Kerner a de commun avec Jean-Paul, cette tendance vers le burlesque et le baroque, loin de porter atteinte au sérieux du poète, à son élégiaque gravité, comme il semblerait au premier abord, s'y coordonne à merveille, grace au spiritualisme dominant, à une métaphysique propre à cette intelligence de visionnaire un peu cousine de Jacob Böhm. Interrogez les idées de Kerner, suivez la théorie d'où relève chez lui toute inspiration : que trouvez-vous, sinon un détachement absolu des choses de la terre, une manière d'envisager l'existence qui se rapproche de l'ironie du moyen-âge, de l'esprit qui anime la danse macabre? La vie par elle-même n'est rien, on n'en saurait tenir compte; le véritable but n'est pas en elle, mais au-delà. Ses travaux, ses efforts, ses œuvres, son va-et-vient tumultueux, pour quiconque y regarde de près, ne sont qu'une éternelle mascarade, qu'un jeu de marionnettes ridicules dont le sage s'amuse, quitte à se mêler, lui aussi, à la bande des fous, lorsqu'à la fin le poids du sérieux l'écrase.

Le premier chapitre des *Reiseschatten* nous introduit par une belle soirée d'automne dans la vieille cité de Reichstadt. Les honnêtes bourgeois sont assis devant leurs portes, l'homme, la femme, la jeune fille, les voisins, la servante; une de ces paisibles assemblées en plein air comme on en voit encore dans les petites villes de la Thuringe. L'enclume ne bat plus, nul chariot n'agite le quartier. Çà et là une voix s'élève, quelque fileuse qui chante au rouet; mélancolique voix qui porte l'ame au recueillement. Peu à peu les bruits diminuent, le passant attardé fredonne encore, la rue devient

déserte, et l'on n'entend plus que le chuchottement des amoureux sous la porte des maisons et le murmure du puits.

« Je m'acheminai vers la cathédrale gothique, sépulcre immense que la lune n'éclairait pas encore. De longs soupirs s'exhalaient de son sein, les pulsations de l'horloge, et de plus en plus autour d'elle s'étendaient l'épouvante et la solennité des ténèbres et du silence. Tout à coup une voix sourde et caverneuse sortit comme des profondeurs du sanctuaire, et se mit à chanter; c'était l'esprit de l'église. »

L'esprit de la cathédrale se lamente et gémit sur l'indifférence et le froid scepticisme des générations nouvelles.

« Malheur à la race contemporaine, race énervée et bâtarde! Dans les soupirs et les sanglots, que de milliers d'heures n'ai-je pas attendu! Hélas! attachée au cercueil, nulle main ne se lèvera pour ma délivrance.

« Ceux qui pour moi ont souffert la mort, l'infamie et la torture, gisent autour de moi dans leurs fosses. Alerte donc, esprits qui flottez dans les airs; debout, vous qui dormez sous la pierre du sépulcre! Venez tous errer aux clartés des étoiles, dans mes vastes salles désertes; venez, que les chants sacrés retentissent encore sous mes voûtes! »

Dans cette plainte de la cathédrale éplorée est le point de vue sérieux du livre. Abordons maintenant le côté comique; aussi bien il ne tarde guère à nous apparaître et se laisse surprendre sitôt que notre voyageur met le pied dans le coche, grace à l'étrange compagnie qui s'y rencontre. C'est d'abord le poète Holder avec ses extravagances par moment sillonnées d'un éclair de génie, maniaque dont le type existe aussi parmi nous, et qui représente, dans l'idée de l'auteur, le romantisme bizarre, désordonné, tel que tant de gens s'obstinent encore à le vouloir comprendre. Un chimiste, à force d'entendre notre poète discourir, finit par déclarer que sa folie provient d'un excès d'oxigène amassé dans son ame. Sur quoi le pasteur s'effarouche, trouvant l'opinion singulièrement matérialiste, et travaille à ramener, par l'exposition de doctrines plus saines, cette noble intelligence aliénée. Le pasteur, ainsi qu'un menuisier qui fait partie de la caravane, appartient à la rédaction d'une revue anti-romantique. Les têtes s'échauffent; entre le poète Holder et le chimiste d'une part, le pasteur et le menuisier de l'autre, l'orage menace d'éclater, lorsque le poète antiquaire Haselhuhn s'avise par bonheur d'intervenir.

Si, au dire de Kerner lui-même, ce petit livre n'est partout qu'allusions, si les types ont vécu et vivent encore, de ces silhouettes qui

défilent derrière le rideau poétique à la manière des ombres chinoises, je soupçonne fort ce maître Haselhuhn, qu'on fait asseoir, à cause de sa corpulence énorme, sur le siége du cocher, afin qu'il serve de contre-poids aux bagages, je le soupçonne d'avoir certaine parenté avec un digne écrivain du nom de Conz, qui donna, comme nous l'avons vu, à Justin Kerner les premiers conseils littéraires, et joua entre les classiques et les romantiques de l'Allemagne le rôle un peu niais du conciliateur de la voiture.

Chose étrange, dans ces ébauches singulières où le comique touche parfois au burlesque, jamais le sentiment n'abdique. C'est la physionomie originale de Kerner d'avoir en soi la poésie inhérente, infuse, de ne pouvoir s'en départir un seul instant; même lorsqu'il cotoie la réalité du plus près, lorsqu'il s'attache à reproduire des personnages, des évènemens non plus imaginaires, mais véritables, existant d'une authenticité pour ainsi dire quotidienne, Kerner idéalise; sérieux ou comique, rêveur ou bouffon, il idéalise toujours. Par un secret merveilleux qu'il possède seul peut-être avec Novalis parmi les Allemands, au moment où l'on s'y attend le moins, il perd la pesanteur terrestre, et vous le voyez, essence éthérée et poétique, flotter librement dans l'azur. Quels que soient les personnages réels qu'il adopte, les eût-il encore plus connus et pratiqués, il sait leur inoculer dans les veines, au lieu de sang, un baume surnaturel qui répand sur leur front une sérénité divine, une jeunesse inaltérable, comme fait pour Mignon le médecin de *Wilhelm Meister*.

Voyons maintenant la fantaisie de Kerner, le motif élégiaque et vaporeux du livre; suivons le poète dans ce voyage nocturne qu'il fait sur le fleuve, en société d'une jeune harpiste aveugle, de compagnons et de jeunes filles qui se rendent à la foire prochaine; rêverie mélodieuse où sont esquissés à traits rapides la plupart des personnages familiers au lied du moyen-âge; fond romantique d'où se détachent çà et là de mélancoliques et sentimentales figures, entre autres cette singulière jeune fille de la mer du Nord, et ce pauvre garçon meunier appelé à la guerre et qui s'est séparé de sa bien-aimée avec le pressentiment qu'il tomberait le premier sur le champ de bataille.

« En ce moment les rochers gigantesques reparurent. — Dieu te garde! Dieu te garde! vociférèrent les mariniers, et l'écho répondit : Dieu te garde!

Écho, écho du vallon et des bois,
Va saluer mon trésor mille fois!

s'écria le garçon meunier, que nous avions pris avec nous, et l'écho répéta « mille fois » intelligiblement. — Or ça! ne perdons pas à dormir cette belle nuit; debout, jeunes filles, debout! dit un chasseur de la compagnie; il s'agit maintenant de chanter. — Et les jeunes filles, déjà presque assoupies, se levèrent, moitié souriant, moitié boudant. La virtuose aveugle accorda sa harpe. — Bravo! reprit le garçon meunier, entonnons tous un lied de voyage.

« — Non, plutôt des lieds qui parlent de la nuit, des fleuves et de la mer, de vrais lieds à chanter sur un bateau, dit le marinier. Et nous commençâmes ainsi qu'il suit, au battement des rames, aux sons de la harpe qui nous accompagnait :

C'était au mois de mai : les belles jeunes filles
De Tübingen dansaient sous les vertes charmilles;

Elles dansaient, dansaient en leur croissante ardeur,
Autour d'un frais tilleul, dans la vallée en fleur.

Un jeune homme étranger, de superbe apparence,
Vers la plus belle vierge en souriant s'avance,

Lui présente la main, et couvre ses bandeaux
D'une verte couronne à la couleur des flots.

— Jeune homme, la pâleur de ta main, d'où vient-elle?
— Dans le fond du Neckar il fait si froid, ma belle!

— O jeune homme! d'où vient qu'il est glacé, ton bras?
— La chaleur du soleil sous l'eau ne plonge pas.

Loin, bien loin du tilleul, il l'entraîne, il l'entraîne.
— Jeune homme, laisse-moi; quelle angoisse est la mienne!

Par sa taille élancée il la saisit soudain.
— Te voilà, belle enfant, la femme de l'Ondin.

Toujours dansant, il plonge au sein des eaux profondes.
— O mon père! ô ma mère! ô mes compagnes blondes! —

Et lui donne pour chambre un palais de cristal.
— Adieu, mes blanches sœurs dans le vallon natal!

« Maintenant laissez, que je chante un lied d'amour et d'adieux, dit la jeune fille à la harpe. Elle accorda sa harpe, puis elle et le garçon chantèrent :

« — Qui te rend, bien-aimé de mon cœur, la joue ainsi pâle? Qui te mouille « ainsi les yeux de larmes?

« — O chérie, chérie de mon cœur! j'aï tant de peine; il me faut aller « loin d'ici, bien loin, au-delà de la mer!

« — Et si tu t'éloignes ainsi, là-bas, au-delà de la mer, tu trouveras une « autre bien-aimée. Chéri de mon cœur, adieu!

« — Des milliers d'étoiles étincellent au pavillon céleste; mais nulle d'entre « elles ne plaît comme la lune.

« — Bon; prends seulement cet anneau, cet anneau d'or, et, s'il te devient « trop étroit, jette-le dans la mer.

« — Mets encore cette fleurette sur ton cœur palpitant, et, quand elle ne « s'exhalera plus, ta douleur aussi sera passée.

« Le lied convint aux jeunes filles, et, dès la troisième strophe, elles se mirent à chanter en chœur.

« Maintenant, dit le garçon meunier, entonnons tous ensemble le lied du sire de Haide (1): la mélodie a quelque chose d'étrange, et c'est aussi un lied de matelots.

« La jeune fille accorda de nouveau sa harpe, et tous, d'une voix grave, aux battemens monotones des rames, chantèrent en chœur le lied qui suit :

Dites, sire de Haide, dites,
Pourquoi ce long vêtement blanc?
— Là-haut, sur ces hauteurs maudites,
La roue, hélas! déjà m'attend. —

Et ta femme, où donc, capitaine,
Est-elle quand tu vas mourir?
— Sur la mer, sur la mer lointaine,
Elle vogue pour son plaisir. —

Vers la hauteur patibulaire
Le convoi défile en chantant;
Deux corbeaux volent par derrière,
Deux autres volent par devant.

— Sombres messagers de l'espace
Une fois repus de ma chair,
Allez tout raconter, de grace,
A ma femme errante sur mer. —

La lune éclaire, l'air est tiède,
Le vaisseau glisse doucement;
La femme du sire de Haide
Prend le frais avec son galant.

— Voyez-vous, au feu des étoiles,
Voyez-vous ces sombres oiseaux?

(1) *Herr von der Haide;* le mot à mot voudrait : *Sire de la Bruyère.*

Ils vont s'abattre sur les voiles.
J'ai peur; arrêtez, matelots!

— Hurrah! hu! hu! funèbre race!
Délogez, hôtes de malheur!
— Mais eux ne bougent pas de place.
— Arrêtez, matelots, je meurs! —

Le premier laisse choir la jambe,
Le second un doigt tout sanglant,
Le troisième un œil noir qui flambe,
Et le quatrième une dent.

La lune éclaire, l'air est tiède,
Le vaisseau glisse doucement;
La femme du sire de Haide
Gît morte aux bras de son galant!

Immédiatement après son voyage, Kerner s'établit pour quelque temps à Wildbad en qualité de médecin des eaux, puis de là se rendit à Welzheim. Au milieu des travaux scientifiques, des observations médicales, qu'il publia pendant son séjour en ces deux petites villes, remarquons déjà certaines poésies lyriques imprimées, tant avec Uhland dans le *Dichterwald* qu'en d'autres recueils littéraires de l'époque.

De Wildbad et de Welzheim, Kerner se transplanta d'abord à Gaildorf, plus tard à Weinsberg, non sans quelque regret de ces grands bois de sapins, de ces lacs solitaires et bleus perdus dans les crevasses du granit, de tout ce beau pays romantique dont il s'éloignait (1); ce qui ne l'empêcha pas cependant de plonger, avant peu, dans ce sol nouveau des racines plus profondes qu'il n'avait fait partout ailleurs. Il bâtit au pied de la *Weibertreue sa maisonnette hospitalière sous de verts ombrages;* puis, ayant pris pour femme une jeune fille qu'il adorait, trois beaux enfans lui vinrent, qu'il voyait avec amour *s'ébattre çà et là joyeusement* (2). La Weibertreue fut mise en honneur et restaurée; une ère lyrique s'ouvrit, ère de légendes et de bons vieux récits où ne manquaient jamais de figurer les exploits glorieux de Weinsberg pendant la guerre des paysans, tout cela sans préjudice d'excellens écrits scientifiques aujourd'hui encore estimés; car, avec Kerner, le poète et le docteur marchent de front, et il n'est

(1) *Gedichte*, p. 67.
(2) *Gedichte, Zueignung.*

pas rare de les voir écrire sous la dictée l'un de l'autre, dans ces expériences magnétiques surtout auxquelles notre docteur ou notre poète, comme on voudra, commença à se livrer de corps et d'ame peu après son installation dans le pays de la célèbre héroïne du drame de Henri de Kleist (1). De l'observation des cas simples, tels qu'il les décrit lui-même dans son *Histoire de deux somnambules*, il en vint à des spéculations plus hautes, et finit, grace à la visionnaire de Prevorst, par s'élever à l'apogée des expériences magnétiques et traverser librement, à la suite de sa cataleptique, les plaines où s'agitent l'*agathodemon* et le *kakodemon*.

A propos de la Weibertreue, nous citerons en passant une douce et touchante anecdote qui se rattache à ses annales contemporaines. Il ne s'agit, cette fois, ni du comte Éberhard ni d'un margrave du Rhin, mais d'un poète mort à la fleur de l'âge, du chantre élégiaque de *la Belle Meunière*, et l'anecdote, pour sa mélancolie, vaut la plus ancienne légende. — Wilhelm Müller, déjà épuisé par cette maladie de langueur et de consomption qui le mit au tombeau, devait, en revenant d'une promenade sur les bords du Rhin, visiter dans son ermitage le solitaire de Weinsberg. L'entrevue avait lieu le lendemain, et Justin Kerner, voulant rendre un hommage triomphal à son mélodieux confrère, dont les *Poésies grecques* faisaient alors grand bruit en Allemagne, imagina de hisser l'étendard hellénique sur le plus haut point de la Weibertreue. On arrache un jeune arbre du jardin, une toile est bientôt trouvée, il ne reste plus qu'à la badigeonner aux couleurs nationales du pays de Tyrtée et de Botzaris; grand embarras pour notre poète, qui n'a jamais ouvert un livre de blason, et qui, si on excepte le drapeau de Wurtemberg, n'en connaît pas d'autre sur la terre. N'importe, en pareil cas l'intention est tout. A défaut du véritable on compose un pavillon de fantaisie, champ d'azur et d'argent, croix de sable brochant sur le tout; les hôtes qu'on attend n'en demanderont pas davantage. On était alors au commencement

(1) *Kätchen von Heilbronn :* Heilbronn, à deux lieues de Weinsberg. En cette partie du sud de l'Allemagne, le magnétisme nage dans l'air. A défaut de cet instinct irrésistible qui l'entraîne à rechercher surtout dans la science le transcendant, le mystique, le *surnaturel*, avec une imagination comme la sienne, Justin Kerner devait en être amené là par les phénomènes singuliers qui frappèrent ses yeux dès les premiers jours. Il semble, en effet, que cette contrée de Heilbronn ait reçu le don du ciel de produire des sujets magnétiques; les exemples qu'on pourrait citer s'offrent en foule. Privilége bizarre pour un pays, et qui du reste ne date pas d'hier, puisqu'à trois siècles de distance la célèbre Kätchen, l'héroïne cataleptique de Kleist, et la visionnaire de Kerner s'y rencontrent.

de l'automne. Vers le soir le vent du sud se leva, et la pluie en tombant à flots lava tellement sur le pic du donjon l'étendard improvisé, qu'à l'aube naissante toute espèce d'azur avait disparu de ses plis; et, dans la matinée, lorsque Wilhelm Müller arriva, la première chose qu'il aperçut fut, ô lugubre étendard! cette croix noire sur un linceul blanc qui flottait à son intention au sommet de la tour. Du drapeau grec, tel que Justin Kerner l'avait imaginé la veille, les caprices du ciel venaient de faire le pavillon de la mort, la bannière des funérailles, triste présage qui, du reste, ne tarda pas à s'accomplir! Wilhelm Müller quitta Weinsberg l'ame frappée. Il avait voulu, malgré toutes les représentations qu'on lui adressa, consulter la visionnaire de Prevorst que Justin Kerner traitait en ce moment. Ce qui se passa entre la cataleptique et le poète languissant, on ne l'a jamais su. Le fait est que la femme de Wilhelm Müller remarqua chez lui, après l'entrevue, une exaltation inusitée et qui la surprit douloureusement. Comme on s'en retournait, tout le long du chemin, le pauvre poète ne fit que parler de la somnambule, et, lorsqu'il rentra dans sa maisonnette de Dessau, ses amis sentirent s'évanouir leur dernier éclair d'espérance. Il avait cette résignation douce et mélancolique, cette sérénité souffrante que respirent les ames pures au moment de s'envoler à Dieu. «Maintenant, disait-il un jour la veille de sa mort au baron de Simolinn, dont il avait combattu autrefois les idées sur le magnétisme, maintenant je suis entièrement de ton avis, mais je t'ai dépassé; il te manque, à toi, l'initiation : pour l'avoir complète, il faut te rendre à Weinsberg, là tu t'entretiendras avec les esprits qui sont au-dessus de nous. » Savait-il donc, lorsqu'il parlait de la sorte, qu'il touchait déjà de si près au seuil du monde invisible? Citons ici le sonnet que Justin Kerner a consacré depuis à la mémoire de cette visite :

« Tu vins à moi, étoile dans la nuit calme, pour disparaître au retour du soleil; ni les douces chansons, ni les blessures d'Hellas n'occupèrent alors notre causerie ou notre muette pensée.

« Non; les heures rapides du terrestre songe, le jour du réveil intérieur, le jour où l'on se reverra dans la gloire d'un meilleur monde, voilà ce que nos esprits se dirent l'un à l'autre en leur étroit commerce.

« Le matin se leva, et dans le voile du brouillard je vis ton image pâle flotter; je vis, du haut de l'antique tour, se balancer l'étendard funèbre.

« Les cloches tintaient la fête du dimanche; mais moi, dans mon ame, j'entendais vibrer une voix qui me disait : Adieu! adieu! au revoir dans une autre vie! »

Revenons à la visionnaire de Prevorst.

Le livre de Kerner est l'histoire d'une de ces malheureuses créatures chez lesquelles la maladie, les souffrances morales, ou bien (et c'est ici le cas) une disposition héréditaire, innée, ont tué le corps. L'équilibre rompu, on devine ce qui en résulte : plus l'élément charnel disparaît et s'efface, plus le spirituel grandit, plus rayonne et flamboie, dans le globe chaque jour moins opaque, la mystique clarté de Van Helmont et de Jacob Böhm. Qu'arrive-t-il? Les nerfs finissent par devenir le principe unique de l'existence, Kerner dirait l'esprit des nerfs. Le merveilleux abonde dans ce livre, le merveilleux en tant que révélation des secrets de cette vie intérieure, en tant que recherches et vues nouvelles sur un monde d'esprits en rapport continuel avec le nôtre. Cette vie intérieure, dont parle Kerner, s'agite en nous non-seulement durant le sommeil magnétique, mais dans l'activité réelle de l'existence; si nous ne la sentons plus guère, si nous sommes désormais inhabiles à déchiffrer ses nombres substantiels et profonds, c'est que le tumulte du monde extérieur nous en empêche jusqu'au jour où, le monde extérieur s'effaçant, l'esprit se sent irrésistiblement attiré vers le cercle intérieur, et contemple, souvent trop tard, ce qui s'y passe.

« Seriez-vous perdu encore davantage dans le tourbillon de la vie extérieure, vous appliqueriez-vous mille fois à ne chasser que les phénomènes du dehors, il viendra une heure, et fasse le ciel que ce ne soit pas la dernière de votre existence! une heure de désespoir et de larmes, où, précipité tout à coup du faîte du bonheur terrestre, vous resterez seul dans l'abîme, seul dans l'abattement et le repentir. Alors vous chercherez en vous cette vie intérieure, cette vie oubliée peut-être depuis votre enfance, et qu'il vous arrivait d'entrevoir çà et là dans vos songes nocturnes, mais sans en comprendre le sens. Combien ont eu cette destinée, et combien l'auront encore, qui se promènent au soleil, le visage épanoui, et mettent tout leur fond dans les vanités de ce monde! Et naguère n'entendais-je pas l'un deux s'écrier, dans le râle de la mort : « La vie a déserté le cerveau, elle est toute dans l'épi-« gastre; je ne sens plus rien de mon cerveau, je ne sens ni mes pieds ni mes « bras, mais je vois des choses inénarrables auxquelles je n'ai jamais cru! « C'est une autre vie. » Et, disant ces mots, il expira (1). »

Dans le Wurtemberg, non loin de Löwenstein, sur le plus haut pic du Stocksberg, à dix-huit cent soixante-dix-neuf pieds d'élévation au-dessus de la mer, est situé, au milieu d'une ceinture

(1) *Die Seherinn von Prevorst*, 1re partie, p. 4.

de bois et de forêts, dans le plus romantique isolement, le petit village de Prevorst. Là naquit, vers 1801, une femme chez laquelle se manifesta dès la première enfance une sorte de vie intérieure, étrange, singulière, et dont les phénomènes forment le sujet du livre de Kerner. Frédérique Hauffe, la fille du forestier de la contrée, fut élevée selon les conditions du lieu et de sa position, c'est-à-dire avec simplicité et sans nulle recherche. Accoutumée à l'air vif de la montagne, au froid rude et tenace de ces pays escarpés, elle semblait, heureuse enfant, ne demander qu'à vivre et à s'épanouir sur le rocher ou dans la forêt, au milieu de ses sœurs, lorsqu'on remarqua chez elle les premiers symptômes d'une force surnaturelle, d'une puissanee de pressentiment qui se révélait la plupart du temps par des songes prophétiques. Un déplaisir, une réprimande amèrement endurée, suffisaient pour mettre en mouvement cette vie de l'ame, qui dès-lors n'attendait plus que le repos nocturne pour entraîner la pauvre enfant en ses abîmes les plus profonds, où passaient et repassaient à ses yeux des spectres, des images pleines de leçons et d'avertissemens, des ombres presque toujours fatidiques. Les influences sidérales agissaient aussi déjà sur elle irrésistiblement; l'onde et les métaux l'impressionnaient. On conçoit quelle épouvante sacrée, quelle terreur superstitieuse dut s'emparer de cette honnête famille de montagnards, au spectacle d'une affection semblable, de ce sens intérieur, spirituel, qui se développait de jour en jour, aussi normal désormais, aussi peu facile à retenir en son élan, que la croissance du corps. Cependant, comme il fallait pourvoir à l'éducation religieuse de Frédérique, on l'envoya à deux lieues de là, à Löwenstein, où demeurait son grand-père.

Le vieillard avait coutume d'emmener Frédérique en ses promenades, et bientôt il s'aperçut que cette enfant si éveillée au grand air, si heureuse de courir dans les bois et le pré, lorsqu'elle arrivait à certaines places, s'arrêtait tout à coup, devenait pâle et frissonnait. Le bonhomme commença par ne rien comprendre à la chose, jusqu'au jour où il observa que les mêmes sensations se renouvelaient chaque fois que sa petite-fille entrait dans une église où se trouvaient des sépultures. En pareil cas, la pauvre enfant n'y pouvait tenir, et se réfugiait en toute hâte sous le portail. Inutile de dire que des répugnances non moins invincibles la soulevaient dans les environs d'un cimetière, le champ des morts eût-il été du reste encore éloigné de quelque distance, et si bien caché par les touffes d'arbres ou les accidens du terrain que les yeux n'en pouvaient découvrir vestiges.

Cette malheureuse disposition à voir sans cesse et partout des esprits ne fit qu'empirer par le mariage. La médecine ne comprenait plus rien à cet état contre lequel tous les traitemens avaient échoué. Elle, cependant, languissait et dépérissait de jour en jour; plus de sommeil, ses longues nuits se passaient dans les sanglots et les extases. Une faiblesse mortelle l'accablait, et l'approche d'un être humain la jetait dans l'épouvante et la convulsion. Elle allait mourir, lorsqu'après avoir tout essayé, jusqu'aux expériences magiques, sympathiques, jusqu'aux exorcismes (un moment on l'avait crue sous une influence démoniaque), sa famille la conduisit à Weinsberg, et, tentant une dernière chance de salut, la remit entre les mains du docteur Kerner, déjà célèbre dans le pays par ses recherches sur le somnambulisme et ses spéculations magnétiques.

Une fois Kerner en possession de sa cataléptique, il ne la quitte plus d'un seul instant; il la surveille, il l'observe, il l'étudie, il écrit presque sous la dictée de cette organisation de sensitive; pas un mot, pas un geste, pas une divagation de la visionnaire, dont il ne prenne note pour la recueillir ensuite et la commenter dans son livre, résumé curieux de tous les rêves, de tous les pressentimens, de toutes les émotions surnaturelles qui ont agité jusqu'à sa mort cette malheureuse créature; tristes annales, en vérité, quand on songe à la condition cruelle que fait la société moderne aux infortunés de cette espèce! Encore l'antiquité avait pour eux une sorte de vénération mystique; et ce culte sacerdotal dont ils étaient l'objet, s'il ne pouvait s'appeler une compensation aux douloureuses conséquences d'une susceptibilité maladive incessamment éveillée, du moins les aidait à prendre leur sort en patience, et, si j'ose le dire, abondait dans le sens de leur infirmité, en les tenant à l'écart d'un monde où l'état magnétique les empêchait de vivre. L'état magnétique, devenu désormais une expérimentation presque banale, une science en règle ayant ses adeptes et ses détracteurs, une chose que les incrédules peuvent toucher du doigt et dont les charlatans trafiquent, était alors un mystère sacré dans le sanctuaire des dieux, un délire sublime que le prêtre irritait aux fumigations du laurier de Castalie et qu'il exploitait au profit de sa politique. On élevait alors les somnambules dans les cellules du temple, au fond du tabernacle, où ils vivaient en reclus solitaires, dans un demi-jour favorable à l'extase, dans le solennel recueillement de la majesté divine. Dans l'antiquité, le somnambulisme porte avec lui un caractère grandiose; il est poli-

tique, il est social et sacré, il préside aux conquêtes des peuples, au progrès de la civilisation; au camp de Saül, au sanctuaire de Délos, partout il s'interpose entre l'homme et les dieux, partout il intervient dans les affaires humaines comme une voix intelligente, inspirée, comme une voix d'en haut. L'observation moderne, en ôtant à l'état magnétique son illuminisme révélateur, son appareil mystique et sacerdotal, ne s'est guère préoccupée, on le pense, de la condition misérable qu'elle créait à ces organisations à part, errantes désormais, sans abri, sans asile, au milieu d'une société qui ne les comprend plus. Du moment que le fait social devient un fait individuel, isolé, un simple cas critique, il n'y a de refuge pour la pythie chassée du temple que la maison des fous. Je me trompe, une dernière ressource, un moyen suprême restait encore, que la cupidité de notre temps ne pouvait manquer d'employer. L'état magnétique, devenu, comme nous disions, un fait individuel, isolé, en dehors de la conservation commune, fut mis en demeure de pourvoir à ses propres besoins; le somnambulisme fut érigé en industrie, on en trafiqua, et nous eûmes ces malheureuses filles que l'esprit visite à jour et heure fixe, ces cataleptiques de contrebande toujours prêtes à dépenser leur inspiration en menue monnaie d'ordonnances et de recettes. Cependant, parmi les sujets excentriques dont nous parlons, il s'en est rencontré plus d'une fois de sincères, d'honnêtes, et qui descendent, sans trop de bâtardise, de la sibylle antique; témoin la Frédérique de Kerner, cette malheureuse créature condamnée, du berceau à la tombe, à vivre entre deux élémens qu'elle finit par ne plus distinguer l'un de l'autre, les pieds dans la réalité humaine, l'esprit dans la contemplation et l'extase, épouse à la fois et visionnaire. Quel sort que celui d'une organisation pareille ayant à se développer dans les conditions de la vie commune, le sort d'une chrysalide poursuivant son éclosion au milieu d'une troupe d'écoliers turbulens! L'un lui souffle dessus, l'autre la remue avec force, un troisième la perce d'une aiguille, et la pauvre larve périt lentement sans pouvoir aboutir.

J'extrais de ce livre quelques particularités singulières, quelques observations caractéristiques sur ce *sujet* long-temps soumis à l'analyse du poète-docteur, et qu'on ne lira peut-être pas ici sans intérêt.

« Elle avait dans les yeux une lueur étrange, spirituelle, qui vous frappait dès l'abord, et, dans tous les rapports de l'existence, elle était plus esprit que femme. Qu'on se figure l'instant de la mort devenu un état permanent,

presque normal; un être suspendu par une fixation mystérieuse entre la mort et la vie, et plongeant déjà plus dans le monde qui s'ouvre devant lui que dans l'autre, et l'on aura peut-être une idée assez juste de la visionnaire en tant qu'appartenant à la nature humaine. Et qu'on ne prenne pas ce que j'avance pour une imagination de poète. Combien d'hommes ne voit-on pas auxquels un monde nouveau se révèle à l'instant de la mort, un monde dont ils racontent aux assistans les apparitions surnaturelles! Eh bien! prolongez pour un être humain ce moment qui chez les mourans n'est qu'un éclair, et vous aurez l'image de cette visionnaire; mais, je le répète, ce que je dis est l'absolue vérité, la vérité pure et sans alliage poétique.....

« En fait de culture intellectuelle, Frédérique n'en avait reçu aucune; elle en était restée là-dessus aux simples dons de la nature, n'avait point appris de langue étrangère, et, comme on le devine, ne savait pas un mot d'histoire, de géographie, de physique, et de toutes les sciences qu'on ignore d'ordinaire dans cette condition. La Bible et un livre de cantiques faisaient, pendant ses longues années de souffrance, son unique lecture. Quant à sa moralité, elle était sans reproche. Pieuse, mais sans affectation, elle avait coutume de rendre grace à Dieu de la résignation qu'il lui donnait dans la douleur, ainsi qu'on peut le voir par les vers suivans qu'elle écrivait dans son sommeil :

« Dieu puissant, que ta miséricorde est grande! Tu m'as envoyé la foi et « l'amour, mes seules forces dans l'excès de mes maux. Dans la nuit de mes « angoisses, je m'étais laissée aller jusqu'à souhaiter le repos dans une mort « prochaine, lorsque la foi est venue, énergique et profonde, lorsque l'espé- « rance est venue et l'amour éternel, pour clore mes paupières terrestres. « O volupté! mes membres gisent morts, et dans mon être intérieur une « lumière flambe, une lumière que nul dans la vie réelle ne connaît. Une « lumière? Non, une illumination divine! »

« Il lui arrivait aussi, mais cela seulement lorsque les souffrances devenaient plus cruelles et dans le paroxisme de l'état magnétique, de composer des prières en vers. En voici une qui m'a paru digne d'être citée :

« Père, exauce-moi, exauce ma prière ardente! Père, je t'invoque, ne laisse « pas mourir ton enfant! Vois ma douleur, mes larmes; souffle-moi l'espé- « rance dans le cœur, apaise mon désir languissant. Père, je ne te laisse pas, « bien que la maladie et la douleur me consument, et que la lumière du prin- « temps ne brille plus pour moi qu'à travers un nuage de larmes. »

« Comme à cette époque je m'occupais déjà de poésie, la première idée qui dut naître fut que la visionnaire avait reçu de mon influence magnétique l'inoculation de ce talent, opinion du reste assez vraisemblable, et de laquelle je me serais rangé, si un fait plus puissant que toutes les inductions n'était venu la contredire. Frédérique avait en elle le don poétique avant même de

m'avoir jamais rencontré. L'état magnétique développe dans l'être intérieur la force de rimer (1), de voir et de guérir.

« Long-temps avant qu'on l'eût amenée ici, la terre avec ses habitans n'était déjà plus rien pour elle. Pauvre femme! il lui fallait ce que nul mortel ne pouvait lui donner, d'autres cieux, une autre atmosphère, d'autres substances; elle appartenait à un monde invisible elle-même à moitié esprit, elle appartenait à cet état qui succède à la mort et qui dès ce monde était le sien.

« Si l'affection eût été prise à temps, peut-être aurait-on pu rendre cette malheureuse créature aux conditions de la vie humaine; mais, lorsqu'elle me tomba dans les mains, cinq ans avaient déjà passé sur son organisation maladive et brisée, cinq ans d'épreuves douloureuses, d'émotions incessantes, d'ébranlemens surnaturels, et la vie magnétique avait pris son pli. Cependant, à force de soins assidus et de ménagemens, j'étais parvenu à ramener au plus haut degré, dans son être intérieur, l'harmonie et la lucidité. Elle vécut à Weinsberg, ainsi qu'elle avait coutume de le dire, les jours les plus heureux de sa vie spirituelle, et la trace lumineuse de son apparition parmi nous ne s'effacera jamais.

« Son corps n'était guère pour elle qu'un voile transparent jeté autour de son esprit. Elle était petite, elle avait les traits du visage orientaux, et ses yeux, à travers de longs cils épais et noirs, dardaient le regard perçant des visionnaires. Fleur du soleil qui ne vivait que de rayons!

« Frédérique avait dans le monde invisible un gardien mystérieux, chose du reste assez commune à tous les somnambules ainsi qu'aux êtres qui vivent beaucoup de la vie intérieure. Socrate, Plotin, Hiéron, Cardan, Paracelse et tant d'autres dont le nom m'échappe, entretenaient commerce avec un esprit familier. « On en viendra un jour à démontrer, dit Kant dans ses *Rêves* « *d'un Visionnaire*, que l'ame humaine vit, dès cette existence, en une com- « munauté étroite, indissoluble, avec les natures immatérielles du monde des « esprits, que ce monde agit sur le nôtre et lui communique des impressions « profondes dont l'homme n'a point conscience aussi long-temps que tout « va bien chez lui. » J'avais dans ma maison une servante auprès de laquelle Frédérique voyait toujours flotter le spectre lumineux d'un enfant de douze ans environ; j'interrogeai cette fille pour savoir si elle avait jamais eu quelqu'un de cet âge dans sa parenté, elle me répondit que non, et quelques jours après m'avoua qu'en y réfléchissant, elle s'était souvenue d'un petit frère mort à trois ans et qui tout juste en aurait eu douze alors. »

Plus loin, dans le second volume, la visionnaire de Kerner explique ainsi cette singulière croissance d'*outre-tombe :*

(1) *Rimer* dans le sens de *dichten*, avec plus d'extension créatrice que notre

« J'interrogeai une fois l'esprit et lui demandai si véritablement on pou-
« vait grandir encore après la mort ; comme semblaient l'indiquer différentes
« apparitions d'êtres enlevés à la vie dès leur première enfance et que je
« retrouvais avec la taille et le développement d'un âge plus avancé. Et l'es-
« prit me répondit : Oui, lorsqu'il arrive à un être de quitter la terre avant
« d'avoir atteint sa croissance complémentaire. L'ame se forme alors peu à
« peu une enveloppe qui grandit ensuite jusqu'au volume qu'elle aurait eu
« ici-bas. Cette enveloppe est, d'ordinaire, chez les enfans d'une transpa-
« rence lumineuse et semblable au corps des saints. »

Suivent les théories mystiques de la visionnaire sur cette croissance ultérieure :

« L'ame d'un enfant, arrêtée avant sa croissance, doit nécessairement se développer au-delà de cette vie, d'abord parce qu'elle est en état de pureté, ensuite parce que la force plastique de l'esprit des nerfs n'a pu encore, dans un enfant, atteindre son type qui est d'être parallèle à l'ame.

« Cette faculté de converser avec les esprits était commune à la plupart des membres de la famille de Frédérique; son frère surtout l'avait, bien qu'à un moindre degré et sans qu'on pût remarquer chez lui les phénomènes cataleptiques qui se manifestaient chez la visionnaire. Ainsi je l'ai souvent entendu raconter plusieurs apparitions simultanées qui l'avaient frappé avec sa sœur. Un jour, comme nous causions, il s'interrompit tout à coup en s'écriant : « Silence ! un esprit vient de traverser cette chambre pour se rendre chez ma « sœur. » Et presque au même instant, nous entendîmes Frédérique qui s'entretenait avec le fantôme.

« Les personnes qui veillaient dans la chambre de Frédérique, lorsqu'une apparition survenait, en avaient le sentiment par des rêves étranges, dont elles parlaient le lendemain. Chez d'autres, la venue des esprits excitait un malaise général, une suffocation, parfois des tiraillemens dans l'épigastre qui allaient jusqu'à d'effrayantes syncopes. — Frédérique prétendait aussi qu'aux organisations nerveuses qui recherchent le commerce des esprits l'hiver est un temps plus favorable que l'été, l'homme vivant davantage en lui-même pendant l'hiver, et concentrant dans le foyer intérieur des facultés qu'il dissémine aux beaux jours. Une chose certaine, c'est que la vie *tellurique* domine alors, et que l'époque des apparitions date surtout du solstice d'hiver, *solstitium hiemale*. De là, dans les livres saints, le sens mystique de l'Avent, et de ces douze nuits, à partir de Noël jusqu'au 6 janvier, qu'on désigne comme la période que les esprits affectionnent.

« La plupart du temps, ces esprits menaient avec eux des bruits appréciables aux oreilles des personnes qui se trouvaient là par hasard. C'étaient

langue n'en accorde au mot. Avant Kerner, le symbolisme antique n'a-t-il pas fait d'Apollon le dieu des poètes, des visionnaires et des médecins?

d'ordinaire comme de petits coups secs frappés sur la muraille, les tables ou le bois du lit. Tantôt on croyait entendre des pas sur le carreau, tantôt vous eussiez dit le tâtonnement d'un animal, le bruissement d'une feuille de papier, le roulement d'une boule. Par instans c'était comme un bruit de sable qu'on tamise ou de cailloux qu'on jette, bruit qui ne laissait point d'être accompagné d'effet; une fois entre autres, d'énormes plâtras se détachèrent du plafond et tombèrent à mes pieds. Il est à remarquer que ces bruits ne s'entendaient pas seulement dans la chambre de la visionnaire, mais dans toute la maison, et principalement dans mon appartement, qui se trouvait juste à l'étage au-dessus. Tant que durait la rumeur, Frédérique, d'ordinaire, ne voyait rien; l'apparition ne commençait pour elle qu'un moment après. Moi-même, je me souviens parfaitement d'avoir vu un esprit à la place que Frédérique m'indiquait. Je ne dirai pas que j'en aurais pu, comme elle, définir la figure et les moindres traits; c'était plutôt pour moi une forme grise et incertaine, une colonne vaporeuse de la grandeur d'un homme, debout au pied du lit de la visionnaire, et lui parlant tout bas. J'appris ensuite par Frédérique que cet esprit la visitait ce jour-là pour la troisième fois. Consultez les récits des autres visionnaires, et vous serez étonnés de les voir tous s'accorder avec ce que rapporte la cataleptique de Prevorst touchant ces bruits qui d'ordinaire accompagnent les apparitions surnaturelles, et qu'il faut prendre peut-être pour de malicieuses espiégleries de ces esprits, qui, fort bornés du reste dans leur manière d'agir sur le monde sensible, s'évertuent à marquer leur présence par quelque phénomène singulier, chaque fois qu'il leur arrive de forcer les limites de notre cercle solaire. Frédérique prétendait aussi que plus un esprit est sombre et ténébreux, plus il possède en lui la faculté de se manifester par le tapage et ces manœuvres fantastiques; car, disait-elle, ils ne peuvent atteindre que par l'esprit des nerfs à des résultats semblables, et c'est surtout chez les esprits encore peu avancés dans la purification qu'il domine. Cet esprit des nerfs, invisible aux yeux comme l'air, appartient, en tant que substance éthérée, aux forces de la nature, à ses forces organiques plutôt que physiques. L'esprit des nerfs comprend en lui le principe énergique, intense, de l'activité que nous nous sentons. Nos muscles ne seraient qu'une chair inerte, si la puissance organique de l'esprit des nerfs ne les poussait à la contraction. La force de résistance que nous développons lorsqu'il nous arrive de gravir une montagne ou de soulever un fardeau vient en droite ligne, non pas des muscles, mais de l'esprit des nerfs, qui leur communique son énergie, car l'aptitude des fibres à se contracter ne saurait en aucune façon passer pour une force. A l'instant seulement où l'esprit imprime aux fibres la volonté, la force de contraction se manifeste. Or, tant que nous n'entrons en rapport avec l'objectivité que par l'intermédiaire d'un corps, il est tout simple que l'énergie de cet esprit des nerfs n'éclate que par lui. Cependant il pourrait se faire (et c'était la théorie de la visionnaire) qu'à la chute du corps cette puissance organique supérieure, essentielle, s'unît dans l'air à un principe spirituel, et parvînt de la sorte à agir sur le monde

sensible et la matière, et par conséquent à produire des phénomènes physiques du genre de ceux dont nous avons parlé.

« Voilà par quels argumens je voudrais combattre les incrédules qui s'étonnent et vous demandent, le sourire sur les lèvres, comment il peut arriver qu'un esprit ouvre une porte, soulève un poids et le laisse tomber? Mais j'oubliais que tout ceci n'est qu'illusion, raillerie et mensonge, que Frédérique n'était qu'une aventurière, et que je ne suis, moi, qu'un imposteur! J'ai visité Frédérique plus de trois mille fois, j'ai passé des heures, des jours entiers à son chevet, j'ai connu ses parens, ses amis, toutes ses relations dans ce monde, elle a vécu sous mes yeux les trois dernières années de sa malheureuse existence, elle est morte dans mes bras, et des gens qui ne l'ont jamais ni visitée, ni vue, des gens qui parlent d'elle comme l'aveugle des couleurs, vont crier ensuite au mensonge, à l'imposture!

« Frédérique ne parlait jamais de ces apparitions sans y avoir été poussée; il fallait la supplier, insister vivement. Quand elle cédait, c'était plutôt par grace pour moi et les personnes que je lui amenais, et je dois dire qu'elle le faisait alors avec une simplicité, une persuasion intérieure, auxquelles ne résistaient pas les plus incrédules. Elle se sentait souvent si affligée de ce don surnaturel (à cause des bruits calomnieux qu'il éveillait de toutes parts), qu'elle ne se lassait pas de prier Dieu de le lui retirer. Dans une lettre qu'elle écrivait à un ami se trouve ce passage : « Hélas! que ne suis-je en état d'empêcher que ces esprits s'occupent de moi et me visitent! Mon état s'allégerait de beaucoup si je pouvais les éloigner, ou seulement savoir que d'autres en ont la révélation, ce que je ne souhaite à personne, Dieu m'en garde! Il y a des momens où je me sens si seule, si abandonnée, si méconnue de tous les côtés, que je voudrais mourir; cependant je me dis que c'est la volonté du Seigneur, et je me tais. »

« Si l'on pesait les avantages et les préjudices qui peuvent résulter d'une « organisation douée de la faculté double de vivre à la fois dans ce monde « visible et dans l'autre, dit Kant à peu près dans le même sens (1), on verrait « que c'est là un présent du ciel qui ressemble assez à celui dont Junon voulut « doter le vieux Tirésias qu'elle rendit aveugle afin de lui octroyer le don de « prophétie! »

« Quiconque s'approchait de Frédérique trouvait en elle une conscience religieuse et pure. Le merveilleux s'exhalait de sa bouche avec simplicité, naïveté, candeur, sans qu'elle ait jamais cherché à éveiller le moins du monde l'intérêt ou la curiosité. Elle disait ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait; on allait au fond de la chose, et la chose était vraie. Je ne citerai ni deux ni vingt témoins à l'appui de ce que j'avance, mais tous ceux qui l'ont connue ici (2).

(1) Kant, *Traumen eines Geistersehers.*

(2) Rappelons ici les paroles de Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus :* « Kerner me reçut, selon son habitude, avec une bonté paternelle, et ne tarda pas à me présenter à la visionnaire, qui reposait dans une chambre au rez-de-chaussée de sa maison. Peu après, la visionnaire tomba dans un sommeil magnétique. J'eus ainsi pour la première fois le spectacle de cet état merveilleux, et, je puis le dire, dans sa plus

« Jamais je n'ai surpris en elle aucun désir de convaincre les gens de la réalité de ses apparitions. « Une semblable croyance, disait-elle souvent, « n'importe nullement à la religion, et l'homme n'en a pas besoin pour croire « en Dieu. Il me suffit de garder pour moi cette conviction profonde, je n'ai « que faire d'y vouloir convertir les hommes, et quand ils appellent hallucina- « tion, illusion, délire, cette vie spirituelle à laquelle j'assiste, je me soumets « et les laisse dire. Par malheur, ma vie a été faite ainsi, que je plonge dans ce « monde invisible, et que lui plonge en moi, et que je suis seule à prendre « part à cette existence surnaturelle à laquelle nul ne veut croire, car rien ne « s'efface plus vite du cerveau de l'homme que l'idée de ces sortes d'appari- « tions et de fantômes. Je le sais par ma propre expérience, car il m'arrivait « ainsi dans le commencement. »

Il n'est pas en effet d'impression que le tumulte de la vie dissipe plus rapidement. « Ces impressions, dit Novalis, provoquent, au moment même où elles nous affectent, une inspiration soudaine, une sorte d'état magnétique qui, une fois évanoui, le rapport ayant cessé, laisse le cerveau, instantanément ébranlé, rentrer dans ses anciens droits et reprendre son miroir analytique au point que nous finissons par nous persuader que nous avons été les jouets d'une illusion. »

Nous ne suivrons pas le docteur dans l'appréciation des différens effets produits par les substances physiques sur le sujet soumis à ses observations, non plus que dans les définitions du cercle solaire et du cercle vital. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à ce livre singulier, un des plus étranges, et, nous pouvons le dire, des plus consciencieusement élaborés qu'on ait jamais produits en pareille matière. Mais qu'il nous soit permis de nous arrêter un instant à cette langue mystérieuse à laquelle, au dire de Kerner, la cataleptique de Prevorst revenait sans cesse dans ses extases, et dont pres-

pure et sa plus belle manifestation. C'était un visage d'une expression souffrante, mais élevée et tendre, et comme inondé d'un rayonnement céleste; une langue pure, mesurée, solennelle, musicale, une sorte de récitatif; une abondance de sentimens qui débordaient, et qu'on aurait pu comparer à des bandes de nuées, tantôt lumineuses, tantôt sombres, glissant au-dessus de l'ame, ou bien encore à des brises melancoliques ou sereines s'engouffrant dans les cordes d'une merveilleuse harpe éolienne. A cet appareil surnaturel, aussi bien qu'à ces longs entretiens poursuivis avec des esprits invisibles, bienheureux ou réprouvés, il n'y avait point à en douter, nous étions en présence d'une véritable visionnaire, nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Persuadé comme je l'étais qu'aussitôt que ma main se poserait dans la sienne, toute ma pensée, tout mon être lui seraient ouverts, et cela sans retour, lors même qu'il y aurait en moi quelque chose qu'il m'importerait de dérober, il me sembla, lorsque je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. »

que tous les êtres qui ont vécu de la seconde vie, Jacob Böhm, par exemple, et tant d'autres inspirés et visionnaires, ont toujours paru si puissamment préoccupés.

« Frédérique parlait, dans son demi-sommeil, une langue bizarre qui semblait avoir quelque rapport avec les langues orientales. Elle disait que cette langue était en elle de nature, que tout homme en avait, au plus intime de son être, la tradition innée, et qu'elle se rapprochait de celle qu'on parlait au temps de Jacob. Cette langue avait son foyer dans les nombres intérieurs de l'homme, et chez elle les verbes fondamentaux de l'existence tant intérieure qu'extérieure consistaient dans les chiffres 10 et 17. Cette langue était en outre sonore, et dans ses expressions très conséquente, de sorte qu'en s'y appliquant un peu, on arrivait insensiblement à la comprendre. Frédérique disait souvent que cette langue était la seule qui rendît ses sensations les plus intimes, et qu'elle ne pouvait exprimer quoi que ce soit en allemand sans l'avoir d'avance traduit de cette langue intérieure. Elle pensait dans cette langue, mais pas avec la tête, car cette langue semblait monter des profondeurs d'elle-même. Aussi, lorsqu'il se présentait des noms, des qualités qui manquaient dans cette langue, éprouvait-elle les plus grandes difficultés, au point de renoncer souvent à les rendre. Elle ne parlait et n'écrivait dans cette langue qu'à l'état de demi-sommeil : pendant la veille, il n'en restait plus trace; mais aussi, chaque fois qu'elle écrivait, le sens des mots lui redevenait clair, et jamais elle ne se démentait dans son style. Voulait-on lui entendre nommer une chose dans cette langue, sans qu'elle fût disposée à le faire de son propre mouvement, il suffisait alors de la lui présenter, et le mot se dégageait de son sein. « Ce mot, disait-elle ensuite, a cet avantage sur le nom « vulgaire, qu'il contient en lui l'expression des propriétés et de la valeur de « la chose. » Ainsi, les noms qu'elle donnait aux gens dans cette langue intérieure résumaient presque toujours leur nature. Les philologues trouvaient dans cette langue des rapports non équivoques avec le cophte, l'hébreu, l'arabe et l'égyptien. Les caractères de cette langue s'alliaient toujours pour Frédérique à des nombres. « Si je me sers de cette langue intérieure, disait-« elle, sans que ce soit pour exprimer quelque chose de profond et qui « m'affecte sensiblement, je me passe de chiffres, mais alors il me faut « plus de mots et de *crochets*. Le mot que je n'affermis pas d'un chiffre « est pour moi d'une médiocre importance, il exprime bien ce que je veux « dire, mais sans aucune signification profonde. Le nom de Dieu, par « exemple, me paraît incomplet, à moins que les chiffres ne l'accompagnent, « car alors seulement il me représente Dieu dans tout son être, il semble « que les chiffres illuminent le verbe et vous conduisent dans ses profon-« deurs. Les nombres sans caractères me sont au fond plus sacrés que les « mots. Dans les circonstances insignifiantes, on n'emploie pas les nombres, « mais je sens que je n'aurai jamais d'une chose une idée complète, harmo-« nieuse, si je ne les associe aux caractères. » Niera-t-on maintenant qu'il y ait dans ces vagues ressentimens de la visionnaire, de cette humble fille

qui n'a jamais rien appris, rien étudié, rien lu, une analogie mystérieuse avec les systèmes numériques des temps primitifs, avec ces nombres sacrés qu'on rencontre si souvent au livre de Moïse, 3, 7, 40, par exemple, et dont les prophètes se servent dans leurs combinaisons fatidiques, Daniel, entre autres, dans son ère mystique des soixante-dix semaines? Et sans parler ici des traditions génésiaques, toutes pleines de cette langue intérieure, algébrique, qui se retrouve en partie chez les visionnaires, comment ne pas être frappé des rapports presque immédiats qui existent entre cette mystique et les systèmes de Pythagore et de Platon? « L'ame est immortelle, dit Platon, et elle « a un principe arithmétique, de même que le corps un principe géométrique. » Ainsi, d'après Platon, la connaissance des nombres est indispensable à la recherche du bon et du beau. Heureux, selon lui, l'homme qui comprend les nombres et reconnaît l'influence toute puissante du pair et de l'impair sur la production et les forces des êtres! — Sans ce présent de la Divinité, dit-il, on ne connaît ni la nature humaine, ni ce qu'elle a de divin et de périssable, ni la vraie religion. Les nombres sont les causes de l'harmonie du monde et de la production de toutes choses. Celui que son nombre abandonne perd toute communauté avec le bien et devient la proie des anomalies. — Et voilà presque mot pour mot le texte de notre visionnaire, qui n'a pas même de sa vie entendu prononcer le nom du philosophe grec. La doctrine pythagoricienne donne les nombres pour alimens à toute chose, à toute science; Pythagore applique les nombres au monde invisible et dénoue par là plus d'une énigme impénétrable à l'arithmétique moderne. Qu'on essaie aussi de comparer à ses théories les révélations de Frédérique. »

La plupart des illuminés ont pressenti cette loi mystique des nombres dans la nature. Les nombres, dit Saint-Martin, ne sont que la traduction des vérités dont le texte fondamental repose en Dieu, dans l'homme et dans la nature. Et Novalis : « Il est plus que vraisem- « blable qu'il y a dans la nature une mystique des nombres; tout « n'est-il pas rempli d'ordre, de symétrie, de rapport et de con- « nexion? »

Autre part Kerner voit dans ce travail de l'état magnétique un effort pour retrouver la langue primitive, cette langue dont notre ame aurait désormais perdu le secret :

« L'Orient est le berceau de l'humanité; les langues qu'on y parle sont les restes plus ou moins corrompus et tronqués de la langue originelle de l'homme déchu. Quelle autre explication donner à ces mots hébreux et chaldéens balbutiés par la visionnaire en extase? « Notre langage moderne, sonore, « mais de peu d'expression, disait une autre somnambule, est impuissant à « traduire les sensations de l'être intérieur. » Ainsi, jamais vous ne verrez un individu, en état de catalepsie, se servir de titres conventionnels et de certaines formules en usage dans le monde, dire *vous*, par exemple, à qui que

ce soit. « J'aimerais mieux mourir, s'écriait un jour Frédérique dans son « sommeil, que d'apostropher quelqu'un autrement qu'en lui disant *tu*. »

Nous nous sommes égaré bien long-temps sur les traces de la visionnaire de Kerner; peut-être nous pardonnerait-on ces études si l'on savait par quelles gradations nous y avons été amené. En sortant des steppes arides de Kant, on aime parfois à côtoyer les plaines quelque peu luxuriantes de la philosophie de la nature, à se perdre, ne fût-ce que pour un temps, à travers les grands bois mystérieux de Jacob Böhm. Il arrive un moment alors où, la contemplation intellectuelle ne suffisant plus, on en vient à recourir au regard surnaturel du visionnaire, à ce coup d'œil qui plonge au sein de la Divinité et dans les profondeurs de la nature; on mettrait volontiers Jacob Böhm au-dessus de Schelling, et pour Kant, peu s'en faut qu'on ne le prenne en pitié, tant on a de peine à comprendre, dans cette passion pour la philosophie du sentiment, comment il se fait qu'on ait besoin de tant d'artifices et de détours méticuleux pour arriver à la connaissance des choses, lorsqu'il est si facile d'entrer en rapport immédiat avec la vérité. Qui de nous n'a traversé une semblable crise? Je ne terminerai pas cependant sans reprocher à Kerner le formalisme philosophique adopté par lui dans ce livre, ce ton de sectaire qui trop souvent tourne à l'aigreur. On aimerait plus de laisser-aller et d'abandon dans ces transcendantes hypothèses, plus de cet illuminisme poétique, de cette sérénité d'ame qu'on respire dans un ouvrage antérieur et par lequel il préludait à *la Visionnaire*, je veux parler de son *Histoire de deux somnambules*, divagation charmante où sont touchés, mais avec une grace tout aimable et non prétentieuse, ces mystères d'un monde invisible érigés depuis en articles de foi, où l'hypothèse devenue dogmatique flotte encore dans cette vapeur rose et nébuleuse de l'étoile du matin et de la poésie. D'ailleurs, sans révoquer en doute le moins du monde la sincérité de la visionnaire de Prevorst, sans mettre en cause l'autorité de la parole de Kerner, n'y aura-t-il pas toujours, contre ces phénomènes d'un monde surnaturel envahissant le nôtre, un argument bien fort dans le fait éternellement contestable de l'objectivité des apparitions?

Nous avons étudié Kerner le visionnaire, le spiritualiste transcendant, le mystique un peu disciple de Van Helmont et de Swedenborg; il nous reste maintenant à connaître à fond le poète. C'est de quoi nous nous occuperons dans un prochain article. Revenons au véritable sujet de ces études, rentrons à pleines voiles dans la poésie; en sommes-nous donc sorti?

HENRI BLAZE.

ANCIENS

POÈTES FRANÇAIS.

PHILIPPE DESPORTES.

Je n'ai pas fini avec ces poètes du XVIe siècle; plus on considère un sujet, pour peu qu'il ait quelque valeur, et plus on y découvre une diversité de points de vue et de ressources; bien loin de s'épuiser, il se féconde. J'ai montré en Du Bartas (1) le plus grand exemple peut-être de la célébrité viagère ou même posthume, hors du centre et à l'étranger; je montrerai aujourd'hui en Desportes le plus grand exemple de la fortune et de la condition, même politique, d'un poète à la cour.

On a beaucoup écrit de Desportes, et j'en ai souvent parlé moi-même: je tâcherai ici de ne pas me répéter et de ne pas trop copier les autres, du moins les récens. Mais il m'a semblé curieux de le traiter à part, sous un certain aspect. On a bientôt dit qu'il avait 10,000 écus de bénéfices et que c'était le mieux renté des beaux-esprits de son temps; mais rien ne saurait rendre l'idée exacte de cette grande

(1) Voir précédemment *Revue* du 15 février.

existence, si on n'en rassemble tous les détails et si on ne la déroule dans son entier.

Philippe Desportes (ou plutôt Des Portes, comme on l'écrivait au XVIe siècle) naquit à Chartres, en 1546, de Philippe Desportes, bourgeois de cette ville, et de Marie Édeline. Dreux du Radier, dans un intéressant article que je citerai souvent (1), s'attache fort à prouver que Desportes ne fut pas enfant naturel comme les savans auteurs du *Gallia christiana* l'avaient dit en un endroit par mégarde (tome VIII, p. 1268), et comme le furent très honorablement d'ailleurs, en leur temps, Baïf et Mellin de Saint-Gelais. Il démontre la légitimité de naissance du poète avec un grand surcroît de preuves et en lui rendant tout le cortége nombreux de sa parenté authentique. Thibaut Desportes, sieur de Bevilliers, grand audiencier de France, était son frère et devint son héritier. Mathurin Regnier était son neveu avéré du côté maternel, et il ressemblait à son oncle, dit-on, non-seulement d'esprit, mais aussi de visage. Dans une assez belle élégie latine de Nicolas Rapin, où celui-ci contemple en songe et nous représente les funérailles idéales de Desportes, on voit ce frère et ce neveu menant le deuil et fondant en larmes à la tête des proches qui suivent à pas lents :

Tum procedebant agnati et sanguine juncti.

Il n'y a rien en tout cela qui sente le bâtard. Desportes en eut, mais il ne l'était pas (2).

Tallemant des Réaux, dans un autre curieux article (*Historiettes*, tome I), et qu'il faut croiser avec celui de Du Radier, donne quelques détails, trop peu certains, sur les premières années et les aventures du jeune Philippe. D'abord clerc de procureur, puis secrétaire d'évêque, il va de Paris en Avignon, il voyage en Italie : il rapporta

(1) Il faut l'aller chercher dans *le Conservateur, ou Collection de morceaux rares*... (septembre 1757). Il vient un moment où ces morceaux enterrés ainsi en d'anciens recueils sont presque introuvables.

(2) Dreux du Radier, au moment où il redresse l'inadvertance des auteurs du *Gallia christiana*, en a commis lui-même une assez piquante et singulière. Dans l'élégie latine de Rapin, le frère de Desportes est ainsi désigné :

Primus ibi frater lentè *Beuterius* ibat...

Du Radier découvre là un second frère de Desportes, qu'il appelle *M. de Beutière*. Mais Niceron et Goujet disent positivement que Desportes n'eut qu'un frère unique, M. de Bevilliers; et si en effet, au lieu de *Beuterius*, on lit *Beulerius*, on retrouve ce *Bevilliers* en personne. Une faute d'impression avait déguisé l'identité.

de ce pays, à coup sûr, toute sorte de butin poétique et de matière à imitations gracieuses. On l'aperçoit en pied à la cour de France vers 1570; il débute, il est amoureux et célèbre ses martyres avec une douceur qui paraît nouvelle, même après tant d'amours de Du Bellay, de Ronsard et de Baïf. Ces deux derniers, vivans et régnans, l'accueillent et le célèbrent à leur tour dans des pièces de vers pleines de louanges. Desportes n'a que vingt-cinq ans, et déjà son heureuse étoile a chassé tous les nuages. Sa fortune marche devant, il n'a plus qu'à la suivre.

La situation n'avait jamais été meilleure en haut lieu pour les poètes; Charles IX régnait, et il portait dans la protection des arts, dans le goût des vers en particulier, cette même impétuosité qu'il mettait à tout. L'habitude des poètes est de se plaindre des choses, et il n'est que trop vrai que de tout temps plusieurs, et des plus dignes, ont encouru d'amères rigueurs de la destinée. Pourtant l'âge des Mécènes ou de ceux qui y visent ne se trouve pas non plus si rare qu'on voudrait bien le dire, et, à prendre les diverses époques de notre histoire, les règnes favorables aux lettres et aux rimeurs n'ont pas manqué. Sans remonter beaucoup plus haut que le moment où nous sommes, il y avait eu de belles fortunes littéraires à la cour : le renom d'Alain Chartier résonnait encore; les abbayes et les prélatures de Mellin de Saint-Gelais et de Hugues Salel étaient d'hier, et le bon Amyot cumulait toutes sortes d'honneurs à son corps défendant. Je crois pourtant qu'il faut distinguer entre la première faveur dont François Ier environna les poètes et savans, et celle dont ses successeurs continuèrent de les couvrir : celle-ci fut, à certains égards, beaucoup moins importante pour l'objet, mais, pour l'effet, beaucoup plus réelle et plus libérale que l'autre. François Ier avait bien commencé, mais la fin se soutint mal, et la dernière moitié de son règne coupa court au gracieux et libre essor du début. Ceux qu'il avait tant excités et favorisés d'abord, il se crut obligé de les réprimer ou du moins de les laisser poursuivre. Une assez grande obscurité entoure la plupart de ces vies, de Marot, de Des Periers, de Dolet (1); mais il paraît trop bien que sur la fin de François Ier tout se gâta. C'est qu'aussi, dans ce premier mouvement de nouveauté qu'avait si fort aidé l'enthousiasme du roi chevaleresque et qui fut toute une

(1) La biographie de nos poètes français ne devient guère possible au complet et avec une entière précision qu'à dater du milieu du XVIe siècle, et à partir de l'école de Ronsard.

révolution, de grandes questions étaient en jeu, et que les idées, une fois lancées, ne s'arrêtèrent pas sur la pente; ces gracieux et plaisans esprits de Marot, de Marguerite de Navarre, de Rabelais, étaient aisément suspects d'hérésie ou de pis encore. Plus tard on se le tint pour dit et on prit ses précautions : le bel-esprit et le sérieux se séparèrent.

L'école de Ronsard n'eut pas même grand effort ni calcul à faire pour ne pas se compromettre dans les graves questions du jour, dans ces disputes de politique, de théologie et de libre examen. Naturellement païens de forme et d'images, les poètes de cette génération restèrent bons catholiques en pratique et purement courtisans. On n'en trouverait que deux ou trois au plus qui firent exception, comme Théodore de Bèze ou Florent Chrestien. Quant à D'Aubigné et à Du Bartas, ils appartiennent déjà à une troisième génération, et ils essayèrent précisément à leur manière de se lever en opposans contre ce genre de poésie mythologique, artificielle et courtisanesque, qui les offensait.

Elle atteignit à son plus grand éclat et à sa perfection la plus polie avec Desportes, et c'est vers 1572 qu'elle se produisit dans cette seconde fleur. Je suis bien fâché de le dire, mais cette année 1572, celle même de la Saint-Barthélemy, fut une assez belle année poétique et littéraire. En 1572, dans un recueil intitulé : *Imitations de quelques Chants de l'Arioste par divers Poètes françois*, le libraire Lucas Breyer offrait au public la primeur des poésies inédites de Desportes, qui paraissaient plus au complet l'année suivante (1). Dans le même temps, les œuvres revues de Ronsard étaient recueillies chez Gabriel Buon. Frédéric Morel mettait en vente celles de Jacques et Jean de La Taille (1572-1574). Abel L'Angelier préparait une réimpression de Jacques Tahureau; et enfin le même Lucas Breyer donnait une édition entière d'Antoine de Baïf, *Amours, Jeux, Passetems et Poèmes* (1572-1574). Or, dans le volume des *Passetems*, on lisait cet exécrable sonnet *sur le corps de Gaspard de Coligny gisant sur le pavé :*

Gaspar, tu dors ici, qui soulois en ta vie
Veiller pour endormir de tes ruses mon Roy;
Mais lui, non endormi, t'a pris en désarroy,
Prévenant ton dessein et ta maudite envie.

(1) *Les premières OEuvres de Philippe Des Portes*, dédiées au roi de Pologne, Paris, Robert le Mangnier, 1573, in-4°.

Ton ame misérable au dépourvu ravie...

Je fais grace du reste de cette horreur. Et voilà ce qu'un honnête poète écrivait en manière de *passetems*, tout à côté d'agréables idylles traduites de Bion ou de Moschus (1). Ce Baïf, l'aîné de Desportes, était devenu son intime ami et, avec bien moins d'esprit, mais un goût passionné pour les lettres, il s'était fait une grande et singulière existence : il nous la faut bien connaître pour mieux apprécier ensuite celle de Desportes, la plus considérable de toutes.

Nul parmi les condisciples et les émules de Ronsard n'avait poussé si loin l'ardeur de l'étude et de l'imitation antique que Jean-Antoine de Baïf. Né en Italie, à Venise, vers 1532, fils naturel de l'ambassadeur français Lazare de Baïf, et d'une jeune demoiselle du pays, il semblait avoir apporté de cette patrie de la renaissance la superstition et l'idolâtrie d'un néophyte. Après avoir chanté ses amours comme tous les poètes du temps, il s'était mis sans trêve à traduire les petites et moyennes pièces des anciens, et, au milieu du fatras laborieux qu'il entassait, il rencontrait parfois de charmans hasards et dignes d'une muse plus choisie. On en aura bientôt la preuve. Mais, riche et prodigue, c'était avant tout un patron littéraire et un centre. Écoutons le bon Colletet en parler avec abondance de cœur et comme si, à remémorer cet âge d'or des rimes, l'eau vraiment lui en venait à la bouche : « Le roi Charles IX, dit-il, qui aimoit Baïf comme un excellent homme de lettres, parmi d'autres gratifications qu'il lui fit, l'honora de la qualité de secrétaire ordinaire de sa chambre. Le roi Henri III voulut qu'à son exemple toute sa cour l'eût en vénération, et souvent même Sa Majesté ne dédaignoit pas de l'honorer de ses visites jusques en sa maison du faubourg Saint-Marcel, où il le trouvoit toujours en la compagnie des Muses, et parmi les doux concerts des enfans de la musique qu'il aimoit et qu'il entendoit à merveille (2). Et comme ce prince

(1) Il convient, en jugeant à froid, de modérer sa propre rigueur et de faire la part de la fièvre du temps. Le Tasse jeune, qui était à Paris en 1571, à la veille de la Saint-Barthélemy, ne paraît pas avoir pensé autrement que Baïf; l'excès de son zèle catholique dépassait celui du cardinal d'Este, et un mémoire de lui sur les troubles de France, retrouvé en 1817, le doit faire regarder, on rougit de le dire, comme un approbateur et un apologiste de la Saint-Barthélemy. On peut lire là-dessus l'intéressant chapitre intitulé *Le Tasse en France*, que M. Valery vient de donner dans ses *Curiosités et Anecdotes italiennes;* on y trouvera rassemblées de piquantes particularités sur les mœurs et le ton de cette cour.

(2) On cite, en effet, de fameux musiciens de ce siècle qui mettaient des airs aux

libéral et magnifique lui donnoit de bons gages, il lui octroya encore de temps en temps quelques offices de nouvelle création et de *certaines confiscations* qui procuroient à Baïf le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les savans de son siècle et de tenir bonne table. Dans cette faveur insigne, celui-ci s'avisa d'établir en sa maison une Académie des bons poètes et des meilleurs esprits d'alors avec lesquels il en dressa les loix, qui furent approuvées du roi jusques au point qu'il en voulut être et obliger ses principaux favoris d'en augmenter le nombre. J'en ai vu autrefois l'Institution écrite sur un beau vélin signé de la main propre du roi Henri III, de Catherine de Médicis sa mère, du duc de Joyeuse et de quelques autres, qui tous s'obligeoient par le même acte de donner une certaine pension annuelle pour l'entretien de cette fameuse Académie. Mais hélas!... (1). »

Et Colletet arrive aux circonstances funestes qui la ruinèrent. J'ai moi-même parlé ailleurs avec quelque détail de ce projet d'Académie, et j'en ai indiqué les analogies anticipées avec l'Académie française. Lorsque la reine Christine fit visite à celle-ci, en 1658, l'illustre compagnie, surprise à l'improviste, n'avait pas résolu la question de savoir si on resterait assis ou debout devant la reine. Un académicien présent, M. de La Mesnardière, rappela à ce sujet que, « du temps de Ronsard, il se tint une assemblée de gens de lettres et de beaux-esprits à Saint-Victor, où Charles IX alla plusieurs fois, et que tout le monde étoit assis devant lui. » Ce précédent fit loi (2).

Sur ce chapitre des libéralités des Valois, nous apprenons encore qu'en 1581 le roi donna à Ronsard et à Baïf la somme de *douze mille livres comptant* (3) pour les vers (mascarades, combats et tournois)

paroles des poètes : Orlande le jeune avait noté en musique un certain sonnet d'Ollivier de Magny, un petit dialogue entre un amant et le nocher Caron, qui avait tenu long-temps en émoi toute la cour; Thibault de Courville et Jacques Mauduit conduisaient les concerts de Baïf; Guedron et Du Cauroy faisaient les airs des chansons de Du Perron.

(1) Vie de Baïf, manuscrit de Colletet.

(2) L'Académie des Valois ne tenait pas toujours ses séances à Saint-Victor. D'Aubigné, qui dut à son talent de bel-esprit agréable d'y être admis par le roi, dans le temps où il était attaché au Béarnais captif et à la veille de l'évasion de 1576, D'Aubigné nous apprend (*Histoire universelle*) qu'alors cette Académie s'assemblait dans le cabinet même du roi, deux fois par semaine, et qu'on y entendait toutes sortes d'hommes doctes, et même des dames qui avaient étudié : on y posait des problèmes de bel-esprit et de métaphysique.

(3) Deux mille écus à chacun.

qu'ils avaient composés aux noces du duc de Joyeuse, outre les livrées et les étoffes de soie dont cet illustre seigneur leur avait fait présent à chacun. Cet argent *comptant* avait alors un très grand prix; car trop souvent, à ces époques de comptabilité irrégulière, les autres libéralités octroyées demeuraient un peu sur le papier. On cite l'exemple d'Henri Estienne à qui le roi (1585) avait donné mille écus pour son traité de *la Précellence du Langage françois;* mais le trésorier ne lui voulut délivrer sur son brevet que six cents écus comptant. Et comme Henri refusait, le trésorier lui dit en se moquant : « Je vois bien que vous ne savez ce que c'est que finances; vous reviendrez à l'offre et ne la retrouverez pas. » Ce qui se vérifia en effet; aucun autre trésorier n'offrit mieux; un édit contre les protestans survint à la traverse, et Henri Estienne dut s'en retourner à Genève en toute hâte, le brevet en poche et les mains vides.

Sous Louis XIV même, sous Colbert, on sait l'éclat que firent à un certain moment ces fastueuses pensions accordées à tous les hommes de lettres et savans illustres en France et à l'étranger. Il alla de ces pensions, dit Perrault (*Mémoires*), en Italie, en Allemagne, en Danemarck et jusqu'en Suède; elles y arrivaient par lettres de change. Quant à celles de Paris, on les distribua la première année à domicile, dans des bourses de soie d'or; la seconde année, dans des bourses de cuir. Puis il fallut les aller toucher soi-même; puis les années eurent quinze et seize mois, et, quand vint la guerre avec l'Espagne, on ne les toucha plus du tout. Aujourd'hui, il faut tout dire, si on est par trop rogné au budget, on est très sûrement payé au trésor.

Les poètes favoris et bons catholiques savaient sans doute profiter des créations d'offices et des petites *confiscations* en leur faveur, mieux que le calviniste Henri Estienne ne faisait de son brevet. On voit pourtant, à de certaines plaintes de Baïf, que lui aussi il eut un jour bien de la peine à se défaire de deux offices de nouvelle création, dont Charles IX l'avait gratifié, et l'honnête donataire s'en prend tout haut à la prodigieuse malice d'un petit secrétaire fripon. Quoi qu'il en soit, dans sa retraite de Saint-Victor, où tous les illustres du temps vinrent s'asseoir, et où nous verrons Desportes en un moment de douleur se retirer, Baïf continua de vivre heureux et fredonnant, menant musiques et aubades, même au bruit des arquebusades du Louvre, et chamarrant sa façade de toutes sortes d'inscriptions grecques bucoliques et pindariques, jusqu'à l'heure où les guerres civiles prirent décidément le dessus et où tout s'y abîma.

Ses dernières années furent gênées et chagrines; il mourut du moins assez à propos (1589) pour ne pas voir sa maison chérie mise au pillage (1).

Mais revenons; nous ne sommes guère qu'au début de Desportes, à ce lendemain de la Saint-Barthélemy où Bèze et les autres poètes huguenots comparent Charles IX à Hérode, et où notre nouveau venu lui dédie son *Roland furieux* imité de l'Arioste. Son *Rodomont*, autre imitation, qui n'a guère que sept cents vers, lui était payé 800 écus d'or, de ces écus dits *à la couronne;* plus d'un écu par vers. Demandez à D'Aubigné et même à Malherbe : le Béarnais, avant ou après la messe, et ne fût-ce que d'intention, fit-il mine jamais d'être si généreux?

Dreux du Radier a très bien remarqué le tact de Desportes au début, dans les moindres choses : à Charles IX, prince bouillant et impétueux, il s'adresse avec les fureurs de *Roland* en main et avec les fiertés de *Rodomont;* au duc d'Anjou, plutôt galant et tendre, il dédie dans le même temps les beautés d'*Angélique* et les douleurs de ses amans. Courtisan délicat, il savait avant tout consulter les goûts de ses patrons et assortir ses offrandes.

Mais je ne suivrai pas Du Radier dans sa discussion des amours et des maîtresses de Desportes. Celui-ci a successivement célébré trois dames, sans préjudice des amours *diverses*. La première, *Diane*, était-elle en effet cette Diane de Cossé-Brissac qui devint comtesse de Mansfeld et eut une fin tragique, surprise et tuée par son mari dans un adultère? La seconde maîtresse, *Hippolyte*, et la troisième, *Cléonice*, étaient-elles d'autres dames que nous puissions nommer de cette cour? Du Radier s'y perd, et Tallemant le contredit. Ce qui

(1) Moreri et Goujet retardent cette mort jusqu'en 1591. — Colletet fils a ajouté la note suivante au manuscrit de son père : « Il me souvient, étant jeune enfant, d'avoir vu la maison de cet excellent homme que l'on montroit comme une marque précieuse de l'antiquité; elle étoit située (sur la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet) à l'endroit même où l'on a depuis bâti la maison des religieuses angloises de l'ordre de saint Augustin, et sous chaque fenêtre de chambre on lisoit de belles inscriptions grecques en gros caractères, tirées du poète Anacréon, de Pindare, d'Homère et de plusieurs autres, qui attiroient agréablement les yeux des doctes passans. » Une de ces inscriptions, j'imagine, et non certes la moins appropriée, aurait été celle-ci, tirée de Théocrite : « La cigale est chère à la cigale, la fourmi à la fourmi, et l'épervier aux éperviers; mais à moi la Muse et le chant. Que ma maison tout entière en soit pleine! car ni le sommeil, ni l'éclat premier du renouveau n'est aussi doux, ni les fleurs ne plaisent aux abeilles autant qu'à moi les Muses me sont chères... »

paraît certain, c'est que Desportes aimait en effet très haut, et que son noble *courage*, comme on disait, aspirait aux plus belles fortunes; si ses sonnets furent très platoniques, sa pratique passait outre et allait plus effectivement au réel. Un jour qu'il était vieux, Henri IV lui dit en riant devant la princesse de Conti : « Monsieur de Tiron, il faut que vous aimiez ma *nièce;* cela vous réchauffera et vous fera faire encore de belles choses. » La princesse répondit assez vivement : « Je n'en serois pas fâchée, il en a aimé de meilleure maison que moi. » Elle faisait allusion à la reine Marguerite, femme d'Henri IV; on avait jasé d'elle autrefois et du poète.

Desportes ne célébrait pas moins les amours de ses patrons que les siens, et on peut deviner que cela l'avançait encore mieux. On a des stances de lui pour le roi Charles IX à *Callirée:* était-ce la belle Marie Touchet d'Orléans, la seule maîtresse connue de Charles IX? Il y a dans la pièce un assez beau portrait de ce jeune et sauvage chasseur, qui eut le malheur de tourner au féroce :

J'ai mille jours entiers, au chaud, à la gelée,
Erré, la trompe au col, par mont et par vallée,
Ardent, impatient. . . . . .

Dans d'autres stances pour le duc d'Anjou allant assiéger La Rochelle (1572), on entend des accens plus doux; le guerrier élégiaque se lamente pour la demoiselle de Chateauneuf, la plus belle blonde de la cour, qu'il laissa bientôt pour la princesse de Condé, et à laquelle il revint après la mort de celle-ci. Le ton est tout différent pour les deux frères; Charles IX résistait et se cabrait contre l'amour; le duc d'Anjou y cède et s'y abandonne languissamment.

La pièce qui suit, ou *Complainte pour M. le duc d'Anjou élu roi de Pologne* (1573), et l'autre *Complainte pour le même étant en Pologne* (1574), regardent la princesse de Condé (1), à ce que Du Radier assure. Nous assistons aux moyens et aux progrès de la faveur de Desportes. Il accompagna le prince dans son royaume lointain, et, après neuf mois de séjour maudit, il quitta cette contrée pour lui trop barbare avec un *Adieu* de colère. Dans le siècle suivant, Marie de Gonzague appelait à elle en Pologne le poète Saint-Amant, qui ne s'y tint pas davantage. Bernardin de Saint-Pierre, plus tard, a réparé ces injures, et, tout comblé d'une faveur charmante, il a laissé à ces forêts du Nord des adieux attendris.

(1) Marie de Clèves, fille du duc de Nevers, morte en couches le 30 octobre 1574.

Mais rien n'explique mieux le degré de familiarité et l'insinuation intime de Desportes que deux élégies sur lesquelles Du Radier a fixé son attention, et dont nous lui devons la clé. L'*Aventure* première a pour sujet le premier rendez-vous heureux d'*Eurylas* (Henri III, encore duc d'Anjou) avec la belle *Olympe* (la princesse de Condé). Olympe était d'abord toute cruelle et rigoureuse, ignorant les effets de l'amour, et son amie la jeune *Fleur-de-Lys* (Marguerite de Valois) l'en reprenait et lui disait d'une voix flatteuse :

Que faites-vous, mon cœur? quelle erreur vous transporte
De fermer aux Amours de vos pensers la porte?
Quel plaisir aurez-vous vivant toujours ainsi?
Amour rend de nos jours le malheur adouci;
Il nous élève au ciel, il chasse nos tristesses,
Et, au lieu de servir, nous fait être maîtresses.
L'air, la terre et les eaux révèrent son pouvoir;
Il sait, comme il lui plaît, les étoiles mouvoir;
Tout le reconnaît Dieu. Que pensez-vous donc faire
D'irriter contre vous un si fort adversaire?
Par lui votre jeunesse en honneur fleurira;
Sans lui cette beauté rien ne vous servira,
Non plus que le trésor qu'un usurier enserre,
Ou qu'un beau diamant caché dessous la terre.
On ne doit sans Amour une Dame estimer;
Car nous naissons ici seulement pour aimer!

A ces doux propos, pareils à ceux d'Anna à sa sœur Didon, la sévère Olympe résiste encore; mais son heure a sonné; elle a vu le bel et indifférent Eurylas; leurs yeux se rencontrent,

. . . . . Et, sans savoir comment,
Leurs deux cœurs *sont* navrés par un trait seulement.

Le mari jaloux s'en mêle et enferme Olympe : l'imprudent! rien ne mûrit une ardeur amoureuse comme de se sentir sous les verroux. Olympe ne pense plus à autre chose qu'à en sortir et qu'à oser. Le sommeil et Vénus en songe lui viennent en aide. Au fond du vieux palais (de Fontainebleau peut-être) est un lieu propice, un sanctuaire réservé aux amans fortunés : Vénus le lui indique dans le songe, en y joignant l'heure de midi et tous les renseignemens désirables :

Vénus, ce lui sembloit, à ces mots l'a baisée,
Laissant d'un chaud désir sa poitrine embrasée,

Puis disparut légère. Ainsi qu'elle partoit,
Le Ciel tout réjoui ses louanges chantoit;
Les Vents à son regard tenoient leurs bouches closes,
Et les petits Amours faisoient pleuvoir des roses.

Olympe s'éveille et n'a plus qu'à obéir. Vénus lui a également permis de conduire avec elle Camille, sa compagne, qui doit combler les vœux d'un certain Floridant; mais Olympe va plus loin, elle songe de son propre conseil à mettre la jeune *Fleur-de-Lys* de la partie, et sans le lui dire; car *Fleur-de-Lys* est éprise du gracieux *Nirée*, et Olympe, en ce jour de fête, veut faire le bonheur de son amie comme le sien.

Tout se passe à ravir, et au gré de la déesse; les couples heureux se rencontrent; mais seule la jeune *Fleur-de-Lys* s'étonne et résiste; elle blâme la téméraire Olympe, laquelle sait bien alors lui rappeler les anciens conseils, et lui rendre malicieusement la leçon à son tour :

Hé quoi, lui disoit-elle, où est votre assurance?
Où sont tous ces propos si pleins de véhémence
Que vous me souliez dire afin de m'enflammer,
Avant que deux beaux yeux m'eussent forcé d'aimer?
. . . . . .
Comme un soldat craintif, qui, bien loin du danger,
Ne bruit que de combats, de forcer, d'assiéger,
Parle haut des couards, leur lâcheté reproche,
Puis fuit honteusement quand l'ennemi s'approche;
Vous fuyez tout ainsi, d'un cœur lâche et peureux,
Bien que votre ennemi ne soit pas rigoureux.

Si l'on n'était en matière si profane, j'allais dire que c'est en petit la situation de Polyeucte et de Néarque quand celui-ci, après avoir poussé son ami, recule. Mais la sage *Fleur-de-Lys* tient bon jusqu'à la fin. On se demande, à voir cette discrétion extrême et ce demi-voile jeté sur un coin du tableau, quel peut être ce gracieux et timide *Nirée*, compagnon d'Eurylas. Est-ce le duc de Guise, se dit Du Radier? est-ce Du Guast? est-ce Chanvallon? Et moi je demande bien bas : Ne serait-ce pas Desportes lui-même, le discret poète, qui fait ici le modeste et n'a garde de trahir l'honneur de sa dame?

Cette élégie finit par quelques traits charmans pour peindre les délices mutuelles dans cette rencontre :

O jeune enfant Amour, le seul dieu des liesses,
Toi seul pourrois conter leurs mignardes caresses..;

et après une énumération assez vive :

Tu les peux bien conter, car tu y fus toujours !

Il me semble que l'on comprend mieux maintenant le talent, le rôle amolli et la grace chatouilleuse de Desportes (1).

La seconde élégie ou *Aventure*, intitulée *Cléophon*, nous fait pénétrer encore plus curieusement dans ces mœurs d'alors et dans cette fonction aussi séduisante que peu grandiose du poète. Il s'agit en cette pièce de déplorer l'issue funeste du duel qui eut lieu le 27 avril 1578, près de la Bastille (là où est aujourd'hui la Place Royale), entre Quelus, Maugiron et Livarot d'une part, d'Antragues, Riberac et Schomberg de l'autre. Des six combattans quatre finalement périrent, dont surtout les deux mignons d'Henri III, Quelus et Maugiron. Celui-ci fut tué sur la place; Quelus, auteur de la querelle, ne mourut de ses blessures que trente-trois jours après. Le poète raconte donc le malheur, le dévouement des deux amis, *Damon* (Quelus) et *Lycidas* (Maugiron), et l'inconsolable douleur de l'autre ami *Cléophon*, c'est-à-dire d'Henri III, qui ne quitte pas le chevet du survivant, tant qu'il respire,

Et de sa blanche main le fait boire et manger.

Les souvenirs de Nisus et d'Euryale animent et épurent assez heureusement cette complainte. On y retrouve un écho de ces accens étrangement sensibles que Théocrite a presque consacrés dans l'idylle intitulée *Aïtès;* et le poète français ne fait guère que retourner et paraphraser en tous sens ces vers de Bion : « Heureux ceux qui aiment, quand ils sont payés d'un égal amour! Heureux était Thésée dans la présence de Pirithoüs, même quand il fut descendu dans l'affreux Ténare. Heureux était Oreste parmi les durs Axéniens, puisque Pilade avait entrepris le voyage de moitié avec lui. Bienheureux était l'Eacide Achille, tant que son compagnon Patrocle vivait; heureux il était en mourant, parce qu'il avait vengé sa mort (2)! »

(1) Il y a une sotte histoire sur son compte, et qui le ferait poète beaucoup plus naïf vraiment qu'il n'était; nous en savons déjà assez pour la démentir. On raconte qu'il parut un jour en habit négligé devant Henri III, tant, ajoute-t-on, il était *homme d'étude et adonné à sa poésie!* et Henri III lui aurait dit : « J'augmente votre pension de tant, pour que vous vous présentiez désormais devant moi avec un habit plus propre. » De telles distractions seraient bonnes chez La Fontaine; mais Desportes avait à la cour l'esprit un peu plus présent. S'il parut un jour en tel négligé, après quelque élégie, ce ne fut, de la part du galant rimeur, qu'une manière adroite et muette de postuler un bénéfice de plus.

(2) Il faudrait ici, en contraste immédiat et pour représailles sanglantes, opposer

Nous sommes tout préparés maintenant à bien admettre la faveur de Desportes, le crédit immense dont il disposa, et sa part active dans les affaires. Prenons-le donc de ce côté et voyons-le à l'œuvre.

Il ne faut plus que savoir encore que notre abbé, si chargé de bénéfices et de titres ecclésiastiques, n'en omettait pourtant pas tout-à-fait les fonctions. On lit dans le *Journal d'Henri III*, à la date de 1585, et parmi les anecdotes burlesques de ces années de puérilité et de scandale : « Le dernier jour du mois (octobre), le Roi s'en alla à Vincennes pour passer les fêtes de la Toussaint et faire les pénitences et prières accoutumées avec ses confrères les Hiéronimites, auxquels, ledit jour du mois de septembre précédent, il avoit fait lui-même, et de sa bouche, le prêche ou exhortation; et, quelques jours auparavant, il leur avoit fait faire pareille exhortation par Philippe Des Portes, abbé de Tiron, de Josaphat et d'Aurillac (1), son bien-aimé et favori poète. » Ainsi tour à tour, ce roi à bilboquets et à chapelets employait le bel esprit accommodant à prêcher ses confrères comme à pleurer ses mignons (2).

Si bien qu'il se sentît de longue main auprès d'Henri III, Desportes avait cru devoir s'attacher très immédiatement au duc de Joyeuse, le plus brillant et le plus actif des favoris d'alors; il était son conseil

des passages de D'Aubigné en ses *Tragiques :* style sauvage, inculte, hérissé, indignation morale qui ne se contient plus, injure ardente, continuelle, forcenée, rien n'y manque comme châtiment de l'élégie; mais, la plupart du temps aussi, cette trop grossière éloquence ne se saurait citer, et, des deux poètes, le moins moral est encore le plus facile à transcrire. Dans la satire intitulée *les Princes*, on sent à tout moment l'allusion à Desportes.

Des ordures des grands le poète se rend sale,
Quand il peint en César un ord Sardanapale...
. . . . . Leurs poètes volages
Nous chantent ces douceurs comme amoureuses rages...
Qu'ils recherchent le los des affétés poètes... etc.

(1) Desportes eut bien encore d'autres titres et qualités : il fut chanoine de la Sainte-Chapelle, abbé de Bonport, de Vaux-de-Cernai; cette dernière abbaye ne lui vint pourtant qu'en échange de celle d'Aurillac, qu'il permuta. Le *Gallia christiana* est tout marqué, à chaque volume, de son nom et de ses louanges. Nous lui découvrirons en avançant d'autres abbayes encore; ç'a été sa vocation d'être le mieux *crossé* des élégiaques.

(2) D'Aubigné y pensait évidemment quand il s'écriait :

Si, depuis quelque temps, vos rimeurs hypocrites,
Déguisés, ont changé tant de phrases écrites
Aux profanes amours, et de mêmes couleurs
Dont ils servoient Satan, infames bateleurs,
S'ils colorent encor leurs pompeuses prières

en tout et comme son premier ministre. On en a un piquant exemple raconté par De Thou en ses *Mémoires*. Celui-ci, âgé de trente-trois ans, n'était encore que maître des requêtes; il avait passé sa jeunesse aux voyages. Le président De Thou, son oncle, le voulait pourvoir de sa survivance, et il se plaignait de la négligence de son neveu à s'y pousser. Il en parlait un jour sur ce ton à François Choesne, lieutenant-général de Chartres, qui courut raconter à l'autre De Thou les regrets du vieil oncle, et le presser de se mettre en mesure. Mais le futur historien allégua que le moment n'était pas venu, que les sollicitations n'allaient pas à son humeur, qu'il en faudrait d'infinies dans l'affaire en question; enfin toutes sortes de défaites et d'excuses comme en sait trouver le mérite indépendant et peu ambitieux. Mais Choesne l'arrêta court : « Rien de plus simple, lui dit-il; si vous croyez votre dignité intéressée, abstenez-vous, laissez-moi faire; je me charge de tout. Vous connaissez Philippe Desportes, et vous n'ignorez pas qu'il est de mes parens et de mes amis. Il peut tout près du duc de Joyeuse, lequel fait tout près du roi. Ce sera, j'en réponds, leur faire plaisir, à Desportes et au duc, que de les employer pour vous. »

Et tout d'un trait, Choesne court chez Desportes qu'il trouve près de sortir et le *portefeuille* sous le bras, un portefeuille vert de ministre : oui, en vérité, notre gracieux poète en était là. Desportes allait chez le duc de Joyeuse *travailler*, comme on dit. En deux mots Choesne le met au fait; c'était le matin : « Revenez dîner aujourd'hui, lui dit Desportes, et je vous rendrai bon compte (1). » A l'heure du dîner, Choesne trouve l'affaire faite et De Thou président à mortier en survivance; il court l'annoncer à celui-ci qui, tout surpris d'une telle facilité et d'une telle diligence, est confondu de se voir si en retard de civilité, et qui se rend lui-même au plus vite chez Desportes, entamant dès l'entrée toutes sortes d'excuses. Mais Desportes ne souffrit pas qu'il lui en dît davantage, et lui répondit noblement :

De fleurs des vieux païens et fables mensongères,
Ces écoliers d'erreur n'ont pas le style appris,
Que l'Esprit de lumière apprend à nos esprits.
De quelle oreille Dieu prend les phrases flatresses
Desquelles ces pipeurs fléchissolent leurs maîtresses?

(Satire des *Princes*.)

(1) A propos de dîner, ceux de Desportes étaient célèbres et lui faisaient grand honneur : « *Nullus enim eum vel hospitalis mensæ liberalibus epulis, vel omni denique civilis vitæ splendore superavit*, » a dit Scévole de Sainte-Marthe.

« Je sais que vous êtes de ceux à qui il convient mieux de témoigner leur reconnaissance des bons offices, que de prendre la peine de les solliciter. Quand vous m'avez employé pour vous auprès du duc de Joyeuse, comptez que vous nous avez obligés l'un et l'autre; c'est en pareille occasion qu'on peut dire qu'on se fait honneur, quand on rend service à un homme de mérite. »

Certes Desportes, on le sait trop, n'avait pas un sentiment moral très profond ni très rigide; ce qu'on appelle dignité de conscience et principes ne doivent guère se chercher en lui; mais, tout l'atteste, il avait une certaine libéralité et générosité de cœur, un charme et une séduction sociale qui font beaucoup pardonner, un tour, une représentation aisée, pleine de magnificence et d'honneur, enfin ce qu'on peut appeler du moins des parties de l'honnête homme.

De Thou reconnaissant le priait de l'introduire sur-le-champ chez le duc de Joyeuse pour offrir ses remerciemens confus. Mais Desportes, qui savait combien les grands sont légers et peu soucieux, même de la reconnaissance pour le bien qu'ils ont fait sans y songer autrement, éluda cette louable effusion, et lui dit qu'ils ne trouveraient pas le duc à cette heure; qu'un remerciement si précipité le pourrait même importuner dans l'embarras d'affaires où l'on était, et qu'il se chargeait du compliment et des excuses. Cependant Joyeuse partit pour son commandement de Normandie; la visite fut remise au retour. Quelque temps après (1587), survint la défaite de Coutras, où périt ce jeune seigneur, et le long enchaînement des calamités civiles recommença.

Ce fut un coup affreux pour Desportes, et qui semblait briser sa fortune au moment où elle touchait au faîte. L'affection pourtant, on aime à le penser, eut une grande part à ses regrets. Dans l'accablement où il tomba à la première nouvelle de cette mort, fuyant la société des hommes, il se retira chez Baïf à Saint-Victor, en ce monastère même des muses que nous avons décrit précédemment. C'est De Thou encore qui nous apprend cela, et qui alla l'y voir pour le consoler.

La poésie dut alors lui revenir en aide; tout en suivant l'ambition, il l'avait maudite souvent. Il aimait la nature, il la sentait avec une sorte de vivacité tendre; il put, durant ces quelques mois de retraite, se reprendre avec regret aux beaux jours envolés, et se redire ce sonnet de lui, déjà ancien, qu'il adressait au vieux Dorat :

Quel destin favorable, ennuyé de mes peines,

Rompra les forts liens dont mon col est pressé?
Par quel vent reviendrai-je au port que j'ai laissé,
Suivant trop follement des espérances vaines?

Verrai-je plus le temps qu'au doux bruit des fontaines,
Dans un bocage épais mollement tapissé,
Nous récitions nos vers, moi d'amour offensé,
Toi bruyant de nos Rois les victoires hautaines?

Si j'échappe d'ici, Dorat, je te promets
Qu'Apollon et Cypris je suivrai désormais,
Sans que l'ambition mon repos importune.

Les venteuses faveurs ne me pourront tenter,
Et de peu je saurai mes désirs contenter,
Prenant congé de vous, Espérance et Fortune.

C'était également, si l'on s'en souvient, le vœu final de Gil Blas, mais qui, plus sage, paraît s'y être réellement tenu.

Convient-il de placer déjà à ce moment plusieurs des retours chrétiens de Desportes, de ces sonnets spirituels et de ces prières qui, dans une ame mobile, ne semblent pas avoir été sans émotion et sans sincérité? Les *Psaumes* ne vinrent que plus tard, et furent l'œuvre de sa vieillesse. Mais, dès l'époque où nous sommes, il avait composé des pièces contrites, dont plusieurs datent certainement d'une grande maladie qu'il avait faite en 1570. On a cité souvent ce sonnet, assez pathétique, qui paraît bien avoir été l'original dont s'est inspiré Des Barreaux pour le sien devenu fameux :

Hélas! si tu prends garde aux erreurs que j'ai faites,
Je l'avoue, ô Seigneur! mon martyre est bien doux;
Mais, si le sang de Christ a satisfait pour nous,
Tu décoches sur moi trop d'ardentes sagettes.

Que me demandes-tu? Mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux;
Sois-moi donc pitoyable, ô Dieu! père de tous;
Car où pourrai-je aller, si plus tu me rejettes?

D'esprit triste et confus, de misère accablé,
En horreur à moi-même, angoisseux et troublé,
Je me jette à tes pieds, sois-moi doux et propice!

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou, si tu les veux voir, vois-les teints et couverts

Du beau sang de ton Fils, ma grace et ma justice (1).

Il est probable que, durant les semaines d'affliction, ces pensées graves lui repassèrent au moins par l'esprit, de même que plus tard, après la Ligue, et vieillissant, il fut peut-être plus sincèrement repentant par accès qu'on ne l'a cru. Ces natures sensibles, même raffinées, sont ainsi.

Dans tous les cas cette variation, pour le moment, dura peu, et l'ambition le reprit de plus belle. Henri III mort (ce qu'il faut noter pour sa décharge), on retrouve Desportes ligueur, bien que *sentant un peu le fagot*, et attaché à l'amiral de Villars, cousin de Joyeuse : il l'avait probablement connu dans cette maison. Du Havre-de-Grace, où l'avait placé Joyeuse, Villars s'était jeté dans Rouen et y concentrait en lui tous les pouvoirs. C'était un caractère violent et fougueux, un capitaine plein d'ambition et d'ailleurs capable. Desportes s'est insinué près de lui; il le conduit et le domine; il se fait l'ame de son conseil et le bras droit de ses négociations; il devient le véritable premier ministre enfin de ce *roi d'Yvetot :* la *Satire Ménippée* appelle ainsi Villars, qui était mieux que cela, et une espèce de roi en effet dans cette anarchie de la France. Quant à Desportes, *le poète ingrat de l'Amirauté*, comme la *Ménippée* dit encore, sa fortune en ces années désastreuses (1591-1594) se trouve autant réparée qu'elle peut l'être; ses bénéfices sont saisis, il est vrai; mais il a en main de quoi se les faire rendre, et avec usure. Dans toutes les négociations où il figure, il ne s'oublie pas.

Palma Cayet raconte que, dans le temps même où Villars se can-

(1) Le dernier tercet a été ainsi reproduit et agrandi par Des Barreaux :

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

Dans les dernières éditions de Desportes, au lieu du *beau sang de ton Fils*, on lit du *clair sang*, que j'aime moins. Ce qui dénote, à coup sûr, que Des Barreaux connaissait le sonnet de Desportes, c'est moins la ressemblance du sentiment, et même du dernier trait, que quelques mots insignifians, comme *propice*, *aigrir*, qui se trouvent avoir passé dans son sonnet. Du Radier fut le premier, dans l'article du *Conservateur*, à dénoncer cette imitation, et il en revendique la *découverte* avec une certaine vivacité, au tome Ier de ses *Récréations historiques et critiques*. Dans l'intervalle, en effet, un M. de La Blaquière avait écrit de Verdun une lettre à Fréron (*Année littéraire*, mars 1758), pour annoncer la même trouvaille. On pourrait soutenir également que Desportes a inspiré à Racan sa belle pièce de *la Retraite;* il l'y a du moins aidé.

tonnait à Rouen et préparait son indépendance, ce capitaine, très prudent et avisé à travers ses fougues, négociait secrètement avec le cardinal de Bourbon, qui présidait alors le Conseil du roi, tantôt à Chartres, tantôt à Mantes, « et ce par le moyen de Des Portes, et qu'en furent les paroles si avant qu'il fut parlé au dit conseil de donner main levée des abbayes et bénéfices dudit sieur Des Portes occupés par les royaux. » L'affaire rompit par le refus des détenteurs, et le poète-diplomate se vengea, montrant bientôt *ce que peut un homme de conseil, quand il rencontre un homme d'exécution* (1).

Mais Sully, en ses *Économies royales*, est celui qui nous en apprend le plus sur la situation et l'importance du conseiller de Villars. Après des pourparlers préliminaires et des tentatives avortées qui avaient eu lieu durant le siége même de Rouen, le principal serviteur d'Henri IV y revient en titre, muni de pleins pouvoirs pour traiter (1594). Les affaires de la Ligue allaient fort mal; Paris était à la veille de se rendre à son roi; mais Rouen tenait bon, et c'était un embarras considérable. Sully, à peine arrivé dans la ville rebelle, y trouve La Font, son ancien maître d'hôtel, et qui l'était de M. de Villars; ce La Font servait d'entremetteur secondaire. Dès le premier moment, Sully envoie Du Perat, un de ses officiers, visiter de sa part M. de Villars, Mme de Simiers et M. de Tiron, les trois grands personnages. Qu'était-ce que Mme de Simiers? Demandez à Tallemant : Mme de Simiers (Mlle de Vitry), ancienne fille d'honneur de Catherine de Médicis, avait passé comme maîtresse de Desportes à Villars, et dans ce moment elle s'arrangeait comme elle l'entendait entre tous deux (2). M. de Tiron et elle font aussitôt répondre à Sully, qui leur demandait comment il avait à se conduire, de se reposer ce jour-là, et que le lendemain matin ils lui feraient savoir de leurs nouvelles. Mais M. de Tiron ne s'en tient pas là, et, dès que la nuit est venue, il arrive en personne; c'est ici que toute sa diplomatie se déploie.

Après les complimens ordinaires et extraordinaires, il commence

(1) Et notez comme Desportes sait bien choisir ceux à qui il s'attache : d'abord, c'était Joyeuse, le plus politique des favoris, et qui tendait même à se substituer à Guise en tête de la Ligue; aujourd'hui, c'est Villars, le plus valeureux et le plus capable du parti.

(2) « Mme de Simiers prioit souvent Desportes de lui rimer des élégies qu'elle avoit faites en prose : elle appeloit cela *envoyer ses pensées au rimeur.* » (Costar, suite de la Défense de M. de Voiture.) — Le poète La Roque, en ses *Mélanges*, adresse un sonnet à Mme de Simiers, non loin d'un autre sonnet à Desportes; il parle du bel-esprit de cette dame : *Votre beauté des Muses le séjour.* Elle avait dû être de l'Académie d'Henri III.

par regretter le retard de l'arrivée de M. de Rosny; il explique au long, en les exagérant peut-être, quelques incidens qui ont passé à la traverse, et les changemens d'humeur de *l'homme* (M. de Villars). Deux envoyés en effet, l'un, dom Simon Antoine, de la part du roi d'Espagne, l'autre, La Chapelle-Marteau, de la part de la Ligue, venaient d'apporter des propositions au gouverneur. Desportes développe tout cela; il étale les difficultés : il n'est pas fâché de se rendre nécessaire. Plusieurs catholiques des principaux de la cour du roi avaient de plus écrit à Villars de se méfier, de ne pas trop accorder sa confiance à un négociateur hérétique comme M. de Rosny. Desportes a eu soin de se munir de ces lettres; mais il ne les montre qu'avec discrétion. Puis il montre sans aucune réserve trois autres lettres d'un ton tout différent : l'une du cardinal de Bourbon à M. de Villars pour l'enhardir à traiter, l'autre de M. de Vitry à Mme de Simiers sa sœur dans le même sens, et la troisième enfin de l'évêque d'Évreux, Du Perron, à Desportes lui-même. Celle-ci nous est très curieuse en ce qu'elle témoigne du singulier respect et de la déférence avec laquelle ce prélat éminent s'adresse à son ancien patron, se dit son obligé, et confesse ne devoir qu'à lui d'avoir pu connaître la cour. Après avoir communiqué ces pièces, Desportes donne son avis sur la marche à suivre, sur les écueils à tourner; il promet son assistance : « Mais qu'on laisse seulement passer à M. de Villars toutes ses fougues... Et peu à peu nous le rangerons, dit-il, à ce qui sera juste et raisonnable. » Sully, bien qu'il jugeât *qu'il pouvait bien y avoir de l'artifice en tout ce langage,* ne laissa pas d'en demeurer d'accord, et, sur cette première conversation, on se donna le bonsoir.

Je ne dirai pas la suite avec détail; on peut recourir à Sully lui-même; il suffit qu'on ait le ton. Dans les conditions *sine qua non* que posait Villars, et à côté de l'*amirauté* exigée pour lui, il se trouvait les abbayes de Jumièges, Tiron, Bonport, Vallasse et Saint-Taurin, stipulées comme appartenant *à de ses serviteurs.* Nous savons quel serviteur, du moins le principal : il ne se perd pas de vue (1). L'abbé de Tiron d'ailleurs aida bien réellement et efficacement à la solution; il s'employa avec toute sa finesse à adoucir Villars et à le déterminer. Il faisait son pont à lui-même, près d'Henri IV, et ce prince pouvait

(1) Toutes ces abbayes furent-elles stipulées pour lui seul? Ce serait plus qu'on ne lui en connaît. Quand on regarde le ciel par une belle nuit, on y découvre étoiles sur étoiles; plus on regarde dans la vie de Desportes, et plus on y découvre d'abbayes.

répondre à ceux des fidèles et *ultrà* qui auraient trouvé à redire ensuite sur l'abbé ligueur : « *M. de Tiron a rendu des services.* »

Ceci obtenu, Desportes n'eut plus qu'à vieillir riche et honoré. Il traduisit les Psaumes, sans doute pour réparer un peu et satisfaire enfin aux convenances de sa situation ecclésiastique. Le succès, à le bien voir, fut contesté (1603); Malherbe lui en dit grossièrement en face ce que Du Perron pensait et disait plus bas. Mais ces sortes de vérités se voilent toujours d'assez d'éloges aux oreilles des vivans puissans, et Desportes put se faire illusion sur sa décadence (1). Il se continuait avec harmonie par Bertaut; il rajeunissait surtout avec éclat et bonheur dans son neveu, l'illustre Mathurin Regnier. Tout comblé de biens d'église qu'il était, ayant refusé vers la fin l'archevêché de Bordeaux, il sut encore passer pour modeste, et son épitaphe en l'abbaye de Bonport célébra son désintéressement. C'est dans cette dernière abbaye qu'il coula le plus volontiers ses dernières années, au sein d'une magnifique bibliothèque dont il faisait les honneurs aux curieux avec une obligeance infinie, et qu'après lui son fils naturel laissa presque dilapider : elle ne fut sauvée en partie que par la diligence du Père Sirmond (2). On parle aussi d'une belle maison de lui à Vanves, où il allait recueillir ses rêves, et dont le poète La Roque a célébré la fontaine. Il mourut à Bonport en octobre 1606, âgé d'environ soixante et un ans. L'Estoile lui a prêté d'être mort assez impénitent et de n'avoir cru au *purgatoire* non plus que M. de Bourges (Renaud de Beaune); on allègue comme preuve qu'il aurait enjoint expressément, à sa fin, de chanter seulement les deux Psaumes : *O quam dilecta tabernacula*, et *Lætatus sum*. Peu avant de mourir, il aurait dit en soupirant : « J'ai trente mille livres de rente, et je meurs ! »

Mais tout cela m'a l'air de propos sans conséquence, et tels qu'il en dut circuler : on a prêté à Rabelais le rieur d'être mort en riant; on a supposé que le riche abbé de Tiron ne pouvait faire autrement que de regretter ses richesses (3).

(1) Ses *Psaumes* survécurent même, dans la circulation, à ses *Premières Œuvres*, lesquelles ne passent guère en réimpression l'année 1611. Dom Liron (*Bibliothèque chartraine*) nous apprend que Thibaut Desportes, sieur de Bevilliers, frère du nôtre, fit faire, en 1624, une très belle édition de ces *Psaumes* avec des chants de musique.

(2) Voir le Père Jacob, *Traité des Bibliothèques*.

(3) On cite encore de lui ce mot assez vif et plus vraisemblable, quand il refusa l'archevêché de Bordeaux, ne voulant pas, disait-il, avoir charge d'ames : « — Mais vos moines? lui répondit-on. — Oh ! bien, eux, ils n'en ont pas. »

Ce qu'il faut redire après les contemporains, à la louange de Desportes, c'est qu'il n'eut pas d'ennemis, et que, dans sa haute fortune, il fit constamment le plus de bien qu'il put aux personnes. D'Aubigné seul paraît l'avoir détesté dans ses écrits, et *la Confession de Sancy* est envenimée d'injures à ce nom de Tiron. Mais les auteurs de la *Ménippée* eux-mêmes ne gardèrent pas rancune à Desportes, ni lui à eux; Passerat, Gillot, Rapin, on les retrouve tout-à-fait réconciliés, et ce dernier a célébré la mort de son ami dans une pompeuse et affectueuse élégie latine.

Malherbe, à sa manière, fut cruel; on sait l'exemplaire de Desportes annoté par lui. M. Chasles en a rendu un compte judicieux et piquant (1); moi-même j'y ai appelé l'attention autrefois, et j'en ai signalé les chicanes. Il y a de ces hommes prépondérans qui ont de singuliers priviléges : ils prennent le droit de se faire injustes ou du moins justes à l'excès envers les autres, et ils imposent leurs rigueurs, tandis qu'avec eux, quoi qu'ils fassent, on reste juste et déférent : ainsi de Malherbe. Censeur impitoyable et brutal pour Ronsard, pour Desportes, il se maintient lui-même respecté : dans quelques jours, il paraîtra une édition de lui annotée par André Chénier, et qui est tout à sa gloire (2).

Je ne voulais ici que développer l'existence sociale de Desportes, son influence prolongée et cette singularité de fortune qui en a fait alors le plus grand seigneur et comme le D'Épernon des poètes. Il serait fastidieux d'en venir, après tant de pages, à apprécier des œuvres et un talent suffisamment jugés. Un mot seulement, avant de clore, sur sa célèbre chanson : *O nuit! jalouse nuit*, qui se chantait encore sous la minorité de Louis XIV. Elle est imitée de l'Arioste, du *Capitolo VII* des poésies diverses : *O ne' miei danni* (3)... Dans le *Capitolo* précédent, l'aimable poète adressait une hymne de félicitation à la nuit et à tout ce qu'elle lui avait amené de furtif et d'enivré; ici, au contraire, il lui lance l'invective pour sa malencontreuse lumière. Il faut dire à l'honneur de Desportes que plusieurs des traits les plus heureux de sa chanson ne se rencontrent pas dans l'italien, et que, s'il n'est pas original, il est peut-être plus délicat :

(1) *Revue de Paris*, 20 décembre 1840.

(2) Dans la Bibliothèque-Charpentier, et par les bons soins de M. Antoine de La Tour, à qui on en doit la découverte.

(3) Je dois à l'obligeance de M. Aroux, traducteur récent de l'Arioste et du Dante, l'indication précise de cette imitation, qui n'avait été jusqu'ici que vaguement dénoncée.

Je ne crains pas pour moi, j'ouvrirois une armée,
Pour entrer au séjour qui recèle mon bien,

n'appartient qu'à lui, aussi bien que ce délicieux vers :

Les beaux yeux d'un berger de long sommeil touchés.

Cette jolie chanson de Desportes rappelle aussi une invocation antique attribuée à Bion, et qu'un amoureux adresse à l'étoile du soir, à Vesper. Je m'étais donné le plaisir de la traduire, lorsque je me suis aperçu qu'elle était traduite déjà ou imitée par nos vieux poètes, par Ronsard, au IVe livre de ses *Odes*, et surtout par le bon Baïf en ses *Amours*. Voici la charmante version de celui-ci, je n'y ai changé qu'un petit mot :

De l'aimable Cypris ô lumière dorée!
Hesper, de la nuit noire ô la gloire sacrée,
Qui excelles d'autant sur les astres des cieux
Que moindre que la lune est ton feu radieux,
Je te salue, Ami. Conduis-moi par la brune
Droit où sont mes amours, au défaut de la lune
Qui cache sa clarté. Je ne vas dérober,
Ni pour d'un pélerin le voyage troubler;
Mais je suis amoureux! Vraiment c'est chose belle
Aider au doux désir d'un amoureux fidèle.

Oserai-je ajouter à côté ma propre imitation comme variante?

Chère Étoile du soir, belle lumière d'or
De l'aimable Aphrodite, ornement et trésor
Du noir manteau des nuits, et qui, dans ses longs voiles,
Luis moins que le croissant et plus que les étoiles,
O cher Astre, salut! Et comme, de ce pas,
Je vais chanter ma plainte au balcon de là-bas,
Prête-moi ton rayon; car la lune nouvelle
S'est trop vite couchée. Ah! lorsque je t'appelle,
Ce n'est pas en larron, pour guetter méchamment;
Mais j'aime, et c'est honneur d'être en aide à l'amant!

Et dans des vers à cette même étoile, un poète moderne, M. Alfred de Musset, a dit, comme s'il eût mêlé au pur ressouvenir de Bion un sentiment ému de Byron :

Pâle Étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,

Que regardes-tu dans la plaine?
La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés....

et dans tout ce qui suit, une teinte d'Ossian continue de voiler légèrement la sérénité antique :

Tu fuis en souriant, mélancolique amie....
Triste larme d'argent du manteau de la nuit....

Ce n'est plus simplement l'astre *d'or;* et le dernier trait enfin, le dernier cri s'élance et se prolonge dans l'infini comme un soupir du cœur :

Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

Je renvoie au volume que chacun a lu; mais j'avais besoin, en terminant, de ramener un parfum de vraie poésie après ces anecdotes des Valois et cette vie diplomatique du plus courtisan et du plus abbé des poètes.

SAINTE-BEUVE.

L'ART MODERNE

EN ALLEMAGNE.

I. — G. M. Dursch. — *Ästhetik auf dem Christlichen standpunkt dargestellt* (l'Esthétique envisagée au point de vue chrétien). Stuttgard, 1839.

II. — Charles Meyer. — *Uber das Verhaltniss der Kunst zum Cultus* (Sur les Rapports de l'art au culte). Zurich, 1837.

III. — Munter. — *Sinnebilder der Alten Christen* (Symboles des anciens chrétiens).

IV. — G. O. Müller. — *Handbuch der Archaologie der Kunst* (Manuel de l'Archéologie de l'art). Leipsig, 1841.

V. — Comte A. Raczynski. — *Histoire de l'Art moderne en Allemagne;* 1836-1841.

VI. — *De l'Art en Allemagne*, par M. H. Fortoul. 2 vol., 1842.

Vers la fin du dernier siècle, les nouvelles doctrines littéraires venaient de triompher en Allemagne, et rien ne faisait encore pressentir dans les arts une révolution analogue. Tandis que les poètes et les philosophes proclamaient hautement la restauration du génie national, les peintres et les statuaires se traînaient encore à la suite de l'école française ou de l'école italienne modifiée par Mengs. Imita-

teurs serviles, ils se vouaient volontairement à l'oubli. A peine attiraient-ils sur leurs œuvres l'attention du petit cercle qui les environnait. L'obscurité qui les cachait aux yeux du monde s'étendait presque jusqu'à leurs devanciers. Les artistes de la France et de l'Italie ne parlaient de ces vieux maîtres de l'Allemagne qu'avec ce mépris confiant qu'inspire une incontestable supériorité. Quand les chefs de l'école gallo-grecque, alors de mode, voulaient donner à leurs élèves des exemples de pauvreté de style, de sécheresse de dessin, de raideur et de dureté, ils les cherchaient au-delà du Rhin; les tableaux d'Albert Dürer, de Lucas Cranach et d'Holbein, les seuls artistes de ces vieilles écoles qu'ils connussent, les leur fournissaient. Goethe et les critiques allemands, qui presque tous avaient adopté les idées de Winckelmann, ne différaient pas essentiellement d'opinion avec les critiques étrangers. L'admiration des monumens de l'art antique les rendait insensibles à tout autre genre de beauté. Quant aux artistes de l'Allemagne moderne, qui, vers 1800, végétaient dans les cinq ou six capitales du pays, les Koch, les Wächter, les Schick (1), et qui mettaient en pratique les doctrines des arbitres du goût, je ne pense pas qu'au-delà du Rhin on soupçonnât même leur existence. Leurs noms n'étaient guère plus connus par-delà Mayence et Cologne que ceux de ces peintres qui, sur les bords du fleuve Jaune, décorent les pagodes du céleste empire. Quelques années plus tard, Mme de Staël, visitant les musées de l'Allemagne, s'était arrêtée de préférence devant les tableaux des grands maîtres de l'Italie, et nous avait décrit pour la millième fois *la Nuit du Corrége* ou *la Madone de Raphaël* qu'on voit à Dresde. Parmi les divers tableaux des peintres modernes, elle se rappelait seulement une tête du Dante qui avait un peu le caractère de la figure de l'Ossian de Gérard; et pourquoi se la rappelait-elle? parce que l'analogie lui semblait heureuse, « le Dante et le fils de Fingal pouvant se donner la main à travers les siècles et les nuages. » Les seuls noms dont elle se souvînt encore étaient ceux de Hartmann et de Schick.

Cependant, par une sorte de divination plus digne de son génie que ces *concetti* dont nous venons de citer un exemple, cette femme illustre semblait pressentir la révolution qui devait suivre. Quoique

(1) A Schick cependant commence, mais fort obscurément, la réaction de la peinture religieuse, que MM. Hess, Owerbeck et les peintres de leur école ont continuée. Schick, avant de s'établir à Rome et de peindre des sujets bibliques, avait étudié dans l'atelier de David. Sa couleur et son dessin se sont toujours ressentis de cette première direction. Ce peintre était originaire de Stuttgard.

l'école allemande manquât essentiellement de ce caractère d'originalité et de mysticisme que depuis elle a surtout affecté, quoique ses artistes imitassent docilement les artistes en vogue de Paris et de Rome, David ou Camuccini, elle prévoyait qu'une réaction était prochaine, elle devinait le caractère de cette réaction, et cherchait à prévenir ses excès. Comme elle avait blâmé Goethe apôtre de l'art antique, déclarant impossible le succès des tentatives mythologiques qu'il provoquait, elle condamnait les écrivains qui proclamaient dès-lors le christianisme comme la source unique du génie des modernes. « Peut-être ne sommes-nous capables, en fait de beaux-arts, ni d'être chrétiens ni d'être païens, s'écriait-elle; ni l'art ni la nature ne se répètent. Ce qu'il importe seulement, dans le silence actuel du talent, c'est de détruire le mépris qu'on a voulu jeter sur toutes les conceptions du moyen-âge. »

Au lieu d'écouter ces conseils, dictés tout à la fois par le bon sens et par le génie, l'école nouvelle qui allait succéder à l'école grecque ne devait pas tarder à substituer à ce respect éclairé pour le génie du moyen-âge l'imitation aveugle des merveilleux monumens qu'il nous a laissés. Tout s'accordait, il est vrai, pour précipiter cette révolution et pour appeler sous les drapeaux de la réaction une nouvelle génération d'artistes. Le triomphe définitif de l'école littéraire romantique, l'influence irrésistible de ses doctrines, qui devait nécessairement s'étendre jusque sur les beaux-arts, le goût des anciens tableaux provoqué par de nouvelles études, qui se réveillait d'une façon si imprévue, et qui, dans les premières années de la paix, s'était répandu dans toute l'Allemagne, l'abus même que venait de faire l'école précédente du style des écoles italiennes postérieures aux Carraches et du style mythologique de l'école française, alors dominante, toutes ces causes se réunissaient pour déterminer une jeunesse naturellement enthousiaste, opposée de sentimens et d'intérêt à tout ce qui venait du dehors, et que l'esprit de nationalité exalté jusqu'au fanatisme soulevait d'ailleurs contre la France impériale, à s'ouvrir un chemin, qu'elle croyait nouveau, vers des régions de l'art qui, depuis des siècles, n'avaient pas été explorées.

Malheureusement cette révolution, dont le but était glorieux et légitime (il s'agissait de secouer le joug de l'imitation et l'autorité des écoles étrangères), cette révolution se laissa détourner de son objet par les influences qui l'avaient provoquée, mais qu'elle aurait dû dominer. Les artistes de l'école qui se proclamait nouvelle man-

quaient sans doute de cette imagination puissante qui féconde un sol en apparence épuisé; égarés par les lois obscures d'une esthétique qui ne s'appuyait ni sur des faits ni sur des œuvres, ils s'occupaient beaucoup trop de théories de l'art pour le bien mettre en pratique. Au lieu d'appliquer les rares facultés dont ils étaient doués à l'étude de la nature, source de toute beauté, de toute grandeur, de toute vérité, ils les dissipaient dans des recherches érudites sur le passé, dans la pénible révélation de génies oubliés ou méconnus, et dans une puérile imitation de leurs œuvres, reflets effacés et périssables de la nature éternelle. Que dans cette imitation ils remontassent à Hemmeling, à Cimabuë et même aux byzantins, qu'ils recherchassent de préférence les procédés des premières époques, quelque nouveaux que ces procédés parussent alors, ils ne renonçaient pas moins pour cela à l'originalité. Ils obéissaient à l'inspiration d'autrui et non à leur inspiration propre, et, si l'on ne pouvait leur refuser le mérite assez contestable de la singularité, on pouvait leur refuser celui de la nouveauté.

La soif de la vérité peut conduire les esprits faibles au mensonge; par horreur de l'affectation et de l'exagération théâtrale, ces enthousiastes du passé tombèrent dans la naïveté puérile et la simplicité outrée; s'ils s'affranchirent d'une imitation, ce fut pour se précipiter dans une autre. Ils ne surent pas être de leur siècle, et rétrogradèrent brusquement jusqu'aux premiers temps de l'art, au lieu de prendre leur point de départ de leur époque, et de se mettre en marche vers l'avenir d'un pas assuré.

Le vrai n'est jamais dans les extrêmes. La perfection vers laquelle tout grand artiste doit tendre, ne se trouve pas plus à l'origine de l'art qu'aux époques de décadence. Indépendante des systèmes et des convenances d'école, des doctrines des hommes, des exemples même qu'ils ont pu nous donner, tout excellens qu'ils soient, cette perfection réside dans une certaine façon de voir propre à chaque individu, dans un tact exquis et personnel, dans cette sorte d'accord admirable du tempérament et de la science, de l'imagination et du bon sens, qui constitue l'excellence du goût et le sentiment juste de ce que l'on appelle l'idéal.

Cette haute indépendance nous paraît avoir manqué même aux chefs de la nouvelle école allemande, Frédéric Owerbeck, Philippe Veit et Henry Hess. Nous ne citerons pas Cornélius, plus original, quoique également voué à l'imitation, et qui nous semble devoir

faire exception (1). Ces prétendus novateurs oublièrent trop facilement que, pour rendre la réforme complète, ils devaient, avant tout, s'appliquer à développer les talens individuels, à laisser chacun de leurs disciples suivre l'impulsion de son caractère, et s'exercer d'après la manière de sentir et de voir qui lui était propre. Ils taillèrent un uniforme, le firent endosser à chacun des nouveaux convertis, et les rangèrent sous une seule et même bannière, la bannière religieuse du moyen-âge. Ils voulurent faire à leur époque une sorte de violence morale, et nous craignons fort que cette tentative, que le succès parut un moment couronner, ne soit préjudiciable à leur gloire. Nous ne sommes plus en effet au temps où la sainteté des mystères du catholicisme préoccupait exclusivement l'esprit des hommes, où le dogme était à la fois l'objet des méditations des docteurs, des chants du poète et des compositions de l'artiste. De nos jours la foi n'est plus que le partage du petit nombre; et comment sans la foi se faire le peintre d'une croyance? Quelques-uns des novateurs allemands abjurèrent, il est vrai, le protestantisme, mais plutôt pour établir une sorte de conséquence entre leurs œuvres et leurs doctrines, que pour obéir à une impérieuse conviction. Nous croyons donc que cette tentative de restauration de la peinture religieuse fut nuisible au progrès, que cette prétention de retremper l'art aux saintes eaux du baptême lui fut fatale; elle conduisit néces-

(1) Les lignes suivantes, que Gérard écrivait à Cornélius en 1828, contiennent, mettant à part la légère nuance d'exagération polie que comporte toujours l'éloge adressé directement, l'appréciation la plus juste et la plus spirituellement exprimée du génie de Cornélius :

« Certes, monsieur, vous occuperez une place honorable dans l'histoire des arts. Vous avez su rendre au génie de la peinture sa première jeunesse et sa première vigueur, et l'Allemagne vous devra l'honneur d'avoir accompli tout ce que les XVe et XVIe siècles lui avaient promis d'illustration. Cette régénération sera durable, parce qu'elle est fondée sur l'étude du vrai, dont les anciens avaient un si profond sentiment, parce qu'elle est surtout d'accord avec les mœurs, l'esprit et la littérature de votre époque, et c'est en quoi cette réforme diffère des modes passagères, qui, dans d'autres pays, ont souvent modifié les arts sans leur imprimer des caractères durables.

« 23 septembre 1828. »

Gérard n'eût peut-être pas écrit cela vers 1810; mais, en 1828, la nouvelle école avait fait ses preuves, et Gérard, qui manquait un peu de ce que l'artiste allemand possédait surabondamment, n'hésitait pas à se prononcer avec ce désintéressement du combattant qui s'est retiré de la lice où il a lui-même remporté plus d'un triomphe.

sairement des artistes qui croyaient peu à l'imitation de ceux qui les avaient devancés et qui avaient cru sincèrement. Cette imitation, modérée dans le principe et contenue dans certaines limites par les chefs du mouvement, se transforma bientôt en une sorte d'adoration exclusive des maîtres primitifs et de fanatique admiration pour leurs œuvres; elle précipita la queue de l'école dans les plus incroyables excès; de Giotto et de Cimabuë on remonta brusquement jusqu'aux byzantins.

L'axiome fondamental de la nouvelle école allemande, que répètent sous toutes les formes les théoriciens dont nous avons parcouru les ouvrages et dont nous avons cité les noms en tête de cet article, que professent les maîtres et que les disciples s'efforcent, à leur exemple, de mettre en pratique, c'est que l'art forme une chaîne qui ne peut être interrompue. C'est pour être fidèles à ce principe, dont ils font toutefois une application erronée, que ces inflexibles logiciens sont retournés aux traditions byzantines. Mais cette chaîne des arts ne remonte-t-elle donc pas bien au-delà des byzantins? Au lieu de la reprendre à son origine, ils la reprennent seulement à une de ses interruptions, au brisement d'un des chaînons. Cornélius, le plus original des imitateurs, a dit quelque part qu'il y avait plus de mérite à suivre les anciens modèles qu'à se frayer une route nouvelle; si Cornélius fût resté fidèle à cette maxime, il ne serait pas ce qu'il est. Uhland, qui faisait à la théorie de l'art une heureuse application du sentiment poétique, a professé des doctrines contraires que l'école aurait dû sérieusement méditer. Lorsqu'il retrouvait dans le conte de *la Belle au bois dormant* le symbole du long sommeil de la poésie nationale au fond des forêts allemandes, il pensait sans doute à la peinture sa sœur; aussi opposait-il à la tendance à l'imitation qui se manifestait de toutes parts et qui ne pouvait que prolonger ce fatal engourdissement de l'art, le système de la force créatrice, qui agit isolément, incessamment, et qui tend à produire sans cesse du nouveau. Malheureusement sa voix resta sans écho; l'imitation prévalut; il est curieux de rechercher jusqu'à quel point, et d'examiner la valeur des modèles qu'étudièrent et que reproduisirent à l'envi ces prétendus restaurateurs de l'art.

La basilique de Saint-Marc à Venise est l'un des monumens les plus complets et les plus curieux de l'art au moyen-âge. Construite sur le modèle de Sainte-Sophie par des architectes venus de Constantinople, décorée de mosaïques par les artistes grecs, qui florissaient du IXe au XIIe siècle, elle offre dans toutes les parties que le goût des

âges suivans n'a pas modifiées la révélation la plus curieuse de ce style de transition que l'on a appelé byzantin; produit trop vanté d'une civilisation avancée et cependant incomplète, où la bizarrerie a remplacé la grace, la fantaisie la règle, la richesse la correction, où la rudesse tient lieu de la force et l'esprit du génie. Ce style n'est, après tout, que le style d'une époque de décadence; croirait-on que ce soit le modèle que les disciples les plus avancés de la nouvelle école allemande, architectes ou peintres, se sont proposé d'imiter de préférence à tout autre?

Un des principaux ornemens de la basilique vénitienne, c'est la fameuse mosaïque du maître-autel appelée *la Pala d'Oro*. Cette mosaïque, ouvrage de peintres byzantins qui travaillaient à Venise vers le milieu du xe siècle, offre une suite de compartimens représentant les principales scènes de l'ancien et du nouveau Testament, ou retraçant les évènemens les plus saillans de la vie de saint Marc, des apôtres et des prophètes. Chacun de ces tableaux est accompagné de légendes grecques et latines demi-barbares. Leur aspect est étrange et, il faut le dire, repoussant; on croirait voir des peintures sur verre collées contre un mur, c'est-à-dire dépouillées de leur transparence et de leur éclat. Que de fois cependant avons-nous vu ces jeunes peintres allemands, adeptes exaltés de la nouvelle école, se grouper devant ces mosaïques, copier jusqu'à leur coloris à demi effacé, et pousser le fanatisme de l'imitation jusqu'à reproduire dans leurs tableaux ces imperfections matérielles!

La composition de chacun des sujets de cette grande mosaïque, pris isolément, ne manque pas d'une certaine vigueur naïve. Leur ensemble a de la grandeur. Les poses traditionnelles et hiératiques des principaux personnages des diverses légendes sont remplies d'une rude et sauvage majesté. Mais quelle bizarrerie dans la disposition des groupes! quelle incorrection dans les détails de forme! quelle sécheresse dans le dessin, où toutes les règles de la perspective linéaire sont mises en oubli! quelle grossièreté dans l'ensemble! La distance de ces mosaïques, chefs-d'œuvre de l'art byzantin, aux mosaïques grecques de Pompeï est immense. Les procédés peuvent être les mêmes, les résultats sont différens. L'art, arrivé chez les Grecs à la plus haute perfection, est retourné à son enfance.

L'art byzantin, en effet, n'est que le produit d'une décadence à laquelle une nouvelle idée religieuse a imposé un caractère de mystique originalité bien différent du symbolisme antique. Sous l'in-

fluence de l'idée chrétienne toute nue, la terreur et la rudesse ont remplacé la force et la grace, la foi a détrôné l'amour.

Nous ne pouvons trop le répéter, pour bien comprendre le caractère de cette renaissance byzantine que tentent les artistes de l'Allemagne moderne, que prêchent ses écrivains, et pour en reconnaître toute la vanité, il faudrait étudier la décadence de l'art antique. Nous verrions que ces monumens que nous ont laissés les Grecs du bas-empire, et que l'on s'avise si singulièrement de nous présenter comme autant de chefs-d'œuvre, ne sont que le résultat d'une suite d'altérations successives des grands et beaux modèles que l'antiquité avait légués aux âges suivans; altérations dues à l'ignorance ou à la maladresse d'artistes sans talent et aux influences d'une nouvelle doctrine religieuse dont les adeptes avaient besoin d'images qui les frappassent fortement. Il serait facile de suivre, siècle par siècle, les progrès de cette décadence, à partir de la première renaissance grecque sous Adrien, jusqu'au jour où les croisés, maîtres de Constantinople, battirent monnaie avec les statues d'Hercule et d'Hélène, et avec la Junon de Samos, ce chef-d'œuvre de Lysippe. On verrait cette décadence, déjà sensible sous les successeurs d'Adrien, se continuer sous Constantin et sous Honorius, et, lors de l'abolition des sacrifices, la destruction des idoles et l'application des temples au nouveau culte, obéir à une violente et rapide impulsion. Ces images et ces statues, nécessairement symboliques, devaient être nombreuses, et, du moment qu'elles affectaient un certain caractère typique, le vulgaire les regardait comme accomplies; de là l'extrême négligence des artistes chargés de les exécuter. Lors des grandes dissensions des iconoclastes et des iconolâtres, l'art byzantin, soumis à certaines règles hiératiques, avait, quant aux représentations de la Divinité, des anges et des saints personnages, une singulière analogie avec l'art égyptien. La peinture religieuse n'était plus qu'une sorte de langage hiéroglyphique à l'usage des initiés, qui s'adressait plutôt à l'esprit qu'aux sens des fidèles devenus plus nombreux. C'est alors que le crucifix, emblème des suprêmes douleurs de l'ame et du corps, remplaça les rians symboles du paganisme, qui s'appuyait sur la volupté. Le Christ, la Vierge, les anges, les apôtres et les saints eurent chacun un caractère spécial, ou plutôt un moule propre dont ils ne purent s'échapper. Ce caractère ne s'altère sensiblement que lors de la conquête de Constantinople par les Latins. Mais ce moule ne fut complètement

brisé qu'au moment du triomphe définitif de la renaissance italienne, cette réaction de l'art antique contre la décadence qui prévalait depuis si long-temps, réaction dont les Siennois et les Pisans donnèrent les premiers le signal.

A l'appui de cette théorie de l'art byzantin, nous pourrions au besoin citer une foule d'exemples que les monumens nous fourniraient; mais toutes preuves de ce genre nous paraissent superflues. Elles ne convaincraient pas ces esprits enthousiastes qui préfèrent la bizarrerie à la vérité, que le curieux séduit à l'égal du beau, et qui, par horreur de la réalité, qu'ils proclament matérielle et basse, se perdent dans les régions d'un vague mysticisme et d'un symbolisme puéril.

Les écoles allemandes qui dominent aujourd'hui ne se proposent sans doute pas de rétablir ce moule uniforme et absolu. La foule elle-même, si facile à se prendre d'enthousiasme pour tout ce qui est bizarre et nouveau, rejetterait avec dégoût ces grossiers simulacres, que pouvait seule accepter une civilisation étouffée sous le suaire du mysticisme. C'est plutôt l'esprit que la lettre que les chefs voudraient remettre en honneur. Cet esprit, ils le cherchent dans les premiers monumens de l'art italien si visiblement empreints du sentiment byzantin, comme dans les monumens grecs eux-mêmes. Ils recommandent à leurs élèves l'étude des vieux maîtres ultramontains qu'ils regardent comme le complément de celle des maîtres byzantins; ils ont là-dessus de ces théories absolues et de ces bizarres prédilections qui étonnent tant ceux qui ne connaissent pas les singulières fantaisies de l'esprit allemand (1).

On montre au musée de Bologne une tête de madone que l'on attribue à saint Luc. Si l'on en croyait la tradition, ce saint l'aurait peinte vers l'an 50 de notre ère. Cette tête, évidemment byzantine, a servi de modèle aux innombrables images de Vierge qui, du Ve au XIVe siècle, décorèrent les autels et les absides des temples. Détrônée vers le XVe siècle par les madones de Pérugin et du Raphaël, cette Vierge est redevenue de nos jours un des types favoris des

(1) Voir les ouvrages de MM. Dursch, Charles Meyer et Munter, dont nous avons cité les titres au commencement de cet article, ceux de MM. Puttman, Rumorh, Boisserée et de tant d'autres. Nous n'avons pu entrer dans l'analyse de ces écrits; la matière, assez peu saisissable de sa nature, se prêtait difficilement à un travail de ce genre : nous avons dû nous contenter de combattre le résumé des doctrines de ces écrivains.

peintres de la nouvelle école allemande. MM. Eberhard et Schrandolph l'ont reproduite à l'envi sur les fonds d'or de leurs tableaux à compartimens. D'autres, comme M. Eggers, s'efforcent de rendre à la figure du Christ ce caractère de rudesse hautaine et implacable que les Grecs lui avaient donné, et que Michel-Ange lui-même, tout en la matérialisant davantage, lui avait conservé.

Nous retrouvons également, dans les tableaux de ces peintres mystiques, la reproduction de la divinité telle que la comprenaient les artistes primitifs. C'est évidemment le Jupiter des Grecs qui a servi de premier modèle à cette image de Jéhovah. Sa barbe est noire et frisée, ses yeux sont fixes et pénétrans; son front a toute la majestueuse sérénité de celui du dieu d'Olympie. Des anges aux ailes d'épervier, bleues ou pourpres, se détachent sur le ciel d'or de ces tableaux. L'image de l'homme y est toujours rude, grossière, écrasée. Chez ceux-là, l'imitation est excessive et tend au pastiche.

D'autres enfin, comme les maîtres des grandes écoles de Munich, de Dresde, de Berlin et de Francfort, Owerbeck, Hess, Schadow, Veit et Vogel, ont modifié ce qu'un semblable mode d'imitation avait de trop absolu. Ils ont gardé le sentiment byzantin qu'ils se sont efforcés d'allier aux formes plus sveltes et plus délicates des premières écoles italiennes. Leurs anges, leurs saints, leurs martyrs et leurs vierges ont ces formes grêles, élancées et presque diaphanes, cette maigreur ascétique, cette expression souriante et réfléchie, parfois même extatique, que Raphaël remplaça par la plus haute perfection de la forme, par la grace angélique, par l'irréprochable beauté.

Nous nous croyons tout-à-fait exempt d'influence et de préjugés d'école. Le seul culte que nous professions, c'est celui de la nature et du beau; nous ne pouvons donc que nous élever, au nom des immuables principes, contre cette exaltation d'un art, altération de l'art véritable. Encore une fois, nous croyons que c'est plutôt par amour de la singularité, par erreur ou caprice de jugement, par corruption du sentiment et du goût, que par conviction et sincérité, que tant de gens de talent, artistes ou critiques, en sont venus à proclamer, les uns par leurs écrits, les autres par leurs tentatives de résurrection plutôt que de renaissance, que le beau, le grand, le vrai, résidaient surtout dans les œuvres de ces artistes des premières époques de l'art moderne.

Remarquons, en passant, que ces caprices d'archaïsme n'appar-

tiennent pas seulement à notre époque, mais à toutes les époques avancées. Nous pourrions signaler des exemples de tentatives analogues chez les Grecs et chez les Romains; mais eux, du moins, étaient de bonne foi dans l'imitation, ils s'avouaient franchement faiseurs de pastiches. Les antiques chefs-d'œuvre de la statuaire, de la céramique ou de la peinture ayant une haute valeur, ils les imitaient le mieux qu'ils pouvaient, non par amour de cet art suranné, mais par spéculation.

Outre cette tendance à l'imitation, naturelle aux écoles des époques érudites, un autre écueil s'est offert aux peintres de l'Allemagne moderne, contre lequel leur talent a échoué : l'abus de la pensée. C'est par là surtout que pèchent les écrivains, les philosophes et les poètes d'au-delà du Rhin, et les peintres ont failli comme eux. « A peine les artistes allemands ont-ils une impression, qu'ils en tirent une foule d'idées, a dit quelque part Mme de Staël; ils vantent beaucoup le mystère, mais c'est pour le révéler, et l'on ne peut montrer aucun genre d'originalité en Allemagne sans que chacun vous explique comment cette originalité vous est venue. C'est un grand inconvénient, surtout pour les arts, où tout est sensation; ils sont analysés avant d'être sentis, et l'on a beau dire après qu'il faut renoncer à l'analyse, l'on a goûté du fruit de l'arbre de la science, et l'innocence du talent est perdue (1). » De nos jours cela est peut-être encore plus vrai que du temps de Mme de Staël, cette innocence est plus complètement perdue que jamais, et cela est d'autant plus sensible que les gens de talent se croient obligés de l'affecter. Ils ressemblent à ces actrices sur le retour qui jouent les ingénues; les grimaces et le rouge paraissent toujours.

Il en est d'autres que l'abus de la pensée conduit à la recherche continue des symboles, et par suite à l'exagération et à l'obscurité. Qu'arrive-t-il même à la suite de leurs combinaisons les plus savantes? C'est que les plus éminens d'entre eux, MM. Owerbeck, Hess et tant d'autres sont quelquefois obligés d'écrire un livre pour faire comprendre le tableau qu'ils viennent d'achever. Naguère encore M. Owerbeck s'est trouvé dans ce cas. Sans le secours de la brochure qu'il a publiée, sa grande fresque du *Triomphe de la religion dans les arts*, la plus capitale de ses compositions, serait demeurée une sorte d'énigme dont le public aurait eu peine à trouver le premier mot.

(1) *De l'Allemagne*, seconde partie, chap. XXXI.

C'est là, du reste, un défaut inhérent à ces sortes de peintures synoptiques et symboliques. Le dernier ouvrage de M. Delaroche, si remarquable sous tant de rapports, pourrait nous fournir plus d'une preuve concluante à l'appui de cette assertion. Le nombre de ceux qui ont compris dans toute son étendue la pensée du peintre est peut-être fort restreint.

M. Hippolyte Fortoul, tout en reconnaissant ces défauts de la nouvelle école germanique, dans le livre qu'il vient de publier sur *l'Art en Allemagne* (1), nous a paru beaucoup trop disposé à les excuser, et, disons plus, à les imiter. L'esthétique allemande a trouvé tout à la fois en lui un traducteur et un apôtre passionné. Le fond de ses théories, la forme audacieuse et parfois confuse dont il les revêt, l'enthousiasme qu'il affecte et dont il fait le bizarre auxiliaire de la critique, tout cela semble autant d'emprunts aux habitudes des théoriciens des écoles contemporaines, aux Rumorh, aux Boisserée, aux Dursch, aux Ottfried Müller. Ardent, comme les néophytes le sont toujours, M. Hippolyte Fortoul, dans l'exposition de ces doctrines nouvelles, s'est laissé trop souvent emporter à d'étranges écarts; il a voulu ressembler aux maîtres, et comme eux il court le risque non-seulement de n'être pas compris, mais même de ne pouvoir lui-même se parfaitement comprendre. Nous le mettrions, par exemple, au défi de nous donner une explication satisfaisante de l'application de *la formule ternaire théologique* à l'histoire de l'art, dont il assure avoir fait la base de son système, application qu'il assure même avoir faite à l'ensemble de son livre, au fond duquel, assure-t-il, on doit la retrouver. Nous avons vainement cherché dans le livre de M. Fortoul quelque chose de semblable, nous n'y avons trouvé qu'une suite d'articles souvent intéressans, quelquefois singuliers, sur les sujets les plus divers : architecture, peinture, sculpture et musique; art grec, italien, bysantin et allemand; revue succincte des écoles, description de monumens, biographie des grands artistes, le tout souvent confus, chargé de répétitions, en un mot disposé sans méthode, et manquant absolument d'ensemble, quelque effort qu'ait pu faire M. Fortoul pour être méthodique, quelque prétention qu'il affecte à un grand ensemble. Nous nous occuperons, dans l'occasion, de quelques-unes de ces vues de détail de M. Fortoul; revenons à notre sujet.

(1) *De l'Art en Allemagne*, par M. Hippolyte Fortoul; 2 vol., Paris, 1842.

Cet abus de la pensée chez les artistes allemands tient souvent à l'influence trop marquée que les gens de lettres ont toujours exercée sur les peintres, influence qu'un de leurs critiques, M. de Rumorh (1), nie tout-à-fait à tort. Cette influence est fort sensible. Il suffit, pour se bien convaincre de ses effets, de jeter seulement un rapide coup d'œil sur les sujets que traitent de prédilection les peintres des principales écoles. Souvent, il est vrai, ces artistes ne se sont faits que les traducteurs des poètes et des romanciers, et nous ne pouvons les blâmer lorsque cette traduction s'applique à des ouvrages que le succès a consacrés. Le roi de Bavière faisant paraphraser, par ses peintres, Homère, Hésiode, Pindare, Anacréon, Eschyle et Aristophane, nous a paru obéir à une heureuse inspiration d'artiste et d'homme de goût. Les critiques que nous pourrions faire de ces grands travaux s'appliqueraient donc moins au système qui les a conçus et dirigés qu'au mode d'exécution suivi pour les exprimer; l'ensemble et l'unité qui les caractérisent méritent l'approbation de la critique, qui ne saurait trop encourager toute tentative de ce genre; ces qualités ne compensent cependant pas absolument ce que l'exécution matérielle a de défectueux.

Ce même système de traduction peinte appliqué aux grandes épopées allemandes mérite également d'être approuvé; la poésie héroïque, comme la fable et l'histoire, sont du domaine de la peinture; mais lorsque l'artiste, par une application erronée de son art, veut exprimer des abstractions, lorsqu'il prétend exposer un système de philosophie ou développer une théorie morale, il fait fausse route, s'égare dans les ténèbres, ou se perd dans les nuages. On a dit quelque part, avec une apparence de raison, que le peintre devait se borner à donner un corps et une forme à la pensée que le philosophe lui fournirait; nous croyons que l'on serait plus près du vrai en exhortant le peintre à être tout à la fois le metteur en œuvre et le penseur, l'artisan et le philosophe; obligé de se comprendre, il courrait moins souvent le risque de rester incompréhensible; les fantômes qu'il aurait créés, produit de son imagination et non du calcul, auraient droit d'émouvoir le public, ce juge capricieux que dégoûtent d'abstraites personnifications, que glacent de froids symboles.

M. Fortoul prétend quelque part que les travaux de Heyne, de Woss, de Bœcke, d'Ottfried Müller, de Schelling et de Hegel sont

(1) De Rumorh, *Influence de la littérature sur la nouvelle activité artistique des Allemands*. Cette notice est insérée dans l'ouvrage du comte de Raczynski.

le principe et le vivant commentaire de ceux des Schwanthaler, des Zimmermann et des Hess, les peintres du panthéisme, comme ceux-là en sont les poètes et les docteurs; nous sommes cette fois tout-à-fait de l'avis de M. Fortoul. Mais cette vérité, qu'il proclame à la louange des artistes, nous paraît à nous un motif de blâme. La seule application raisonnable du panthéisme à la peinture et à la sculpture, à l'art en un mot, a été faite il y a deux mille ans par les Phidias, les Apelles, et par toute la brillante génération des artistes grecs. Le panthéisme, chez eux, n'était qu'une poétique union de la forme et de la pensée, et non une explication de la pensée par la forme. Ces grands artistes recouvraient d'images palpables, naturelles et d'une incomparable beauté, les riantes fictions des poètes dont ils reproduisaient, à l'aide du marbre ou du pinceau, les personnifications symboliques. Ces dieux dont ils peuplaient leurs temples avaient des formes consacrées, des intérêts humains et des passions toutes physiques; leurs attributs, toujours les mêmes et faciles à saisir, frappaient vivement la foule, qui voyait en eux des êtres d'une nature supérieure, mais avec lesquels elle pouvait néanmoins sympathiser. Protecteurs de ses faiblesses, complices de ses passions, ils plaisaient autant à ses sens qu'à son intelligence, tandis que ces abstractions que les panthéistes allemands ont tenté de traduire et de populariser à l'aide d'obscurs symboles, difficilement compris par un petit nombre d'initiés, ne parlent que confusément à l'intelligence et ne s'adressent jamais aux sens.

C'est là leur gloire, leur titre suprême aux suffrages des esprits d'élite, aux sympathies de la haute critique, s'écrieront d'aveugles adeptes, de fanatiques admirateurs. Nous apprécions à toute leur valeur l'élévation de la pensée, la noblesse et la recherche savante du style, mais la solennité prétentieuse, le grandiose ampoulé, la pensée qui s'isole trop complètement par l'abstraction, nous laissent froids et sans émotion; le peintre qui sacrifie absolument la forme et la couleur à la pensée, au lieu d'être à la fois le modeleur et le coloriste de l'idée et l'esclave de la forme, ne sera jamais qu'un artiste d'un ordre secondaire. La peinture, ce moyen par excellence d'émouvoir l'homme par la reproduction parfaite et choisie de la forme, doit parler autant aux sens qu'à l'esprit, dût-elle être ensuite accusée de matérialisme; le culte de la forme ne peut jamais être indépendant du culte de la matière, l'un ne pouvant exister sans l'autre.

Ce système panthéo-spiritualiste des Allemands, bien différent de l'idéal du siècle précédent, de cet idéal prêché si éloquemment par

Winkelmann et ses disciples, est aussi faux dans son sens. Il mène à la *convention* et à la *manière* par des voies différentes. L'idéal de Winkelmann, renouvelé des statuaires de la Grèce antique, proposait à l'artiste un singulier problème, la formation d'un tout complet et irréprochable au moyen de fragmens épars et rapportés. Il abolissait l'unité naturelle et typique à laquelle on peut arriver encore en choisissant la forme, en la corrigeant même s'il y a lieu, mais non pas en la déplaçant et en la dénaturant. Le spiritualisme des écoles contemporaines n'a pas si grand souci de la forme : il la veut, il est vrai, une et naturelle, c'est là son côté louable; mais il s'inquiète peu de sa perfection, pourvu qu'elle exprime suffisamment certaines abstractions. L'individualité ainsi comprise perd toutefois ce caractère de vérité qui lui est propre; elle n'est plus pour les chefs d'école qu'une sorte de représentation conventionnelle, de langue plus frappante que la langue écrite, et plus propre qu'elle à développer certaines idées philosophiques ou religieuses. Nous ne devons pas être surpris si pour mieux la parler, si pour être plus complètement ascétiques, les promoteurs de la révolution religieuse opérée dans la peinture allemande se sont crus sérieusement obligés d'abjurer le protestantisme, ce culte de la raison. Jaloux de cimenter le plus étroitement possible l'alliance de la religion et de l'art, la secte nouvelle, dite dès-lors *nazaréenne* (1), voulut se laver par le baptême de sa souillure matérialiste; ses adeptes songèrent dans cette circonstance à établir une corrélation intime et tout-à-fait conséquente entre leur talent et leurs croyances, à mettre en pratique ce système de la solidarité de l'art et de la vie que M. Frédéric Schlegel a développé dans ses écrits.

Les chroniqueurs allemands nous racontent avec une bonne foi toute naïve la tradition suivante : Un artiste tyrolien peignait, dans l'une des coupoles d'Inspruck élevée de deux cents pieds au-dessus du sol, un portrait de saint Jean. Pour mieux juger de l'effet d'une main qu'il venait d'achever, le peintre se recula de quelques pas, oubliant que derrière lui se trouvait le vide. Il tomba et se croyait perdu, quand tout à coup il sentit la main du saint qu'il venait d'achever qui le saisissait, et qui, s'allongeant de deux cents pieds, le déposait doucement sur le pavé du temple. Cet artiste croyait, la foi le sauva. Nous douterions fort qu'elle produisît les mêmes miracles en faveur des *nazaréens* et des peintres leurs disciples. Ces conversions venues à point et dans un but évidemment intéressé

(1) On les appella *nazareni*.

ne nous ont jamais paru bien sincères. Henri IV, nouveau converti, disait avec une sorte d'énergique franchise : *Paris vaut bien une messe.* A une ou deux exceptions près, les *nazaréens* ont bien pu, sinon dire, du moins penser qu'une réputation de peintres originaux valait bien une nouvelle profession de foi.

L'histoire de cette conversion des peintres ultramontains, et tout le chapitre des *Allemands à Rome*, forment, avec la description des nouvelles collections de Munich et diverses notices sur les premières écoles italiennes, la meilleure partie du livre de M. H. Fortoul, celle où règne une critique saine et indépendante. M. Fortoul nous raconte d'une manière vive et naturelle l'histoire de ces apôtres de la nouvelle doctrine, depuis leur modeste établissement dans les ruines abandonnées d'un couvent de Rome, jusqu'au jour de leur triomphe et de leur glorieux retour dans leur patrie.

En remontant avec M. Fortoul à l'origine du mouvement *néo-chrétien* de l'école allemande moderne, nous la trouverons tout à la fois dans les influences que nous avons déjà signalées et dans un de ces caprices des faiseurs de collections, qui, par une simple tactique de spéculateurs, voulurent réveiller le goût blasé du public et substituer une mode à une autre, la mode de l'*altdeutsch* et du *giottesque* à celle du style grec et du style composite italien que Mengs et l'école de David d'une part, de l'autre le Bernin, Battoni et Appiani, avaient poussés à leurs plus extrêmes conséquences.

Les frères Boisserée (Sulpice et Melchior) furent donc aussi de véritables *résurrectionnistes*. La collection des vieux maîtres allemands qu'ils avaient mis tous leurs soins à rassembler et ensuite à populariser, exerça sur l'imagination des artistes contemporains une immense influence, et tourna de ce côté tout nouveau leurs études. M. Solly, arrivant avec la riche moisson de tableaux des maîtres primitifs qu'il avait recueillis en Italie, acheva ce que les frères Boisserée avaient commencé. Dans le principe, cette passion pour les écoles archaïques fut aveugle. Des amateurs sans discernement achetèrent tout ce qui était vieux, la date à leurs yeux établissant seule le mérite d'un tableau; des artistes sans goût étudièrent tout ce qui ne dépassait pas la première époque, comme si chacun des peintres des écoles primitives avait eu nécessairement du talent. Vers 1816, les Italiens, exhumant à l'envi de leurs greniers de vieux rebuts de collections poudreux et vermoulus, disaient, avec cette bonhomie railleuse qui leur est propre : *Questa robba farrebe figura in Germania.*

En peinture comme en métaphysique, les Allemands ont un grand homme tous les deux ans. Les interminables listes que le comte Raczynski a jointes à sa volumineuse et intéressante publication, sur l'histoire de l'art moderne en Allemagne, prouveraient au besoin l'exactitude de cette assertion. Depuis Cartzens jusqu'à Kaulbach et Schwanthaler, le nombre de ces artistes soi-disant supérieurs, qui se sont succédés et qui se sont placés, à divers titres, à la tête des différentes écoles allemandes, a été singulièrement considérable. Le nombre de ceux dont les noms ont surnagé au-dessus du torrent d'oubli est comparativement bien restreint. Amus Cartzens, qui a fait de si bizarres applications de l'esthétique allemande à l'art antique, est encore l'un de ceux dont la gloire est restée la moins contestée. L'analogie que M. Fortoul établit entre ce peintre et André Chénier nous a paru manquer de justesse. Amus Cartzens, tout en peignant des sujets antiques : Homère chantant l'Iliade, Hélène sur les murs de Troie, etc., est beaucoup plus allemand que grec. André Chénier, même dans ses *iambes* que dicte la passion du jour, la circonstance présente, est beaucoup plus grec que français.

Quels sont, après Cartzens, les artistes vraiment populaires de l'Allemagne moderne? Nous nommerons Cornélius, Owerbeck, Hess, Veit, Kaulbach, Schadow, Schnorr et Schwanthaler, et peut-être des esprits sévères trouveront-ils encore cette liste bien longue. Quant à nous, en la proposant, nous faisons nos restrictions. En citant ces noms comme populaires, nous ne les présentons pas comme irréprochables; nous aurions voulu que M. Fortoul obéît à des scrupules analogues. Cette exaltation trop continue de gloires fort douteuses, souvent même de médiocrités reconnues, et que leur seule bizarrerie semble recommander à son suffrage, est peut-être le défaut capital de son livre. Ces artistes, dont il devrait soumettre les œuvres au froid examen d'une critique désintéressée, paraissent exercer sur ses opinions et ses jugemens une influence trop exclusive. On le voit insensiblement se rapprocher de ceux que, dans le principe, il semblait condamner. Il excuse d'abord leurs défauts, puis il les approuve, et il finit par se passionner pour d'aventureux essais, de hasardeuses théories. Cette aveugle manie d'archaïsme que nous reprochions tout à l'heure aux artistes allemands, devient à ses yeux leur premier titre de gloire, il exalte les œuvres conçues dans cet esprit; il reproduit, en les aggravant, leurs étranges systèmes de l'application exclusive de la peinture à l'architecture. Descendant de ces hauteurs et s'occupant de détails matériels, il regrette les

fonds d'or des fresques des byzantins, la disposition naïvement compliquée de leurs mosaïques, l'aspect rude et hautain de leurs personnages, l'uniformité de leurs symboles. A l'en croire, l'artiste qui veut, de nos jours, donner une véritable puissance à la peinture monumentale, doit lui appliquer avec discernement les procédés du bas-relief sculptural. « Il doit non-seulement renoncer aux grands effets de la perspective, mais encore sacrifier la saillie naturelle des corps représentés sur les premiers plans. Il faut qu'il sache manifester en quelque sorte l'idée toute pure à l'aide d'une composition simple et savante, qu'il subordonne enfin les effets de la couleur à ceux du dessin. »

Nous ne pouvons trop hautement condamner ce système, qui ne tend à rien moins qu'à annihiler la peinture, le premier des trois grands arts du dessin, celui qui doit parler à l'esprit de la façon la plus éclatante, au profit de l'architecture, cet art né du besoin et non du luxe. La peinture, c'est la vie humaine reproduite à l'aide de la forme et de la couleur. Se borner à en faire la reproduction de l'idée pure, comme le prétendent les artistes de l'Allemagne et M. Fortoul après eux, c'est l'assimiler à une sorte de langage hiéroglyphique, à une traduction froide et stérile de la pensée; de cette traduction à la légende écrite, il n'y a qu'un pas, que d'abstraction en abstraction on aura bientôt franchi.

Avec cette façon de voir, il était encore naturel que M. Fortoul fît dater la décadence de la grande peinture du jour où les peintres de Sienne et Florence firent descendre leurs figures de ces ciels d'or qu'il regrette, pour les placer au milieu de fonds possibles et existans. C'est là une conséquence nécessaire de son système. M. Fortoul s'y montre constamment fidèle. S'il n'a que d'amères critiques, que des paroles de blâme pour ces peintres qui popularisèrent la peinture, qui d'un art mystique, réservé à un petit nombre d'initiés, en firent un art réel et humain, il applaudit en revanche, et sans restrictions, à ces essais incomplets de rénovation byzantine que tentent journellement les peintres de l'Allemagne. S'il a des mots d'éloge pour M. Henry Hess, c'est que ce peintre a décoré dans ce style bizarre l'église de *tous les saints;* singulier monument d'une époque érudite et dénuée d'invention, dans l'ensemble duquel M. Klenze s'est appliqué à copier l'art byzantin avec la même exactitude qu'il avait mise à copier l'art antique dans le Valhalla.

Goethe appelle le zénith des arts le passage de la peinture hiératique et conventionnelle des Grecs du bas-empire à la peinture imi-

tative des Allemands. Ce mot de Goethe nous paraît résumer assez exactement le livre de M. Fortoul, qui n'a fait que développer, en la complétant, l'idée du philosophe de Weimar. Les preuves ne nous manqueraient pas si nous voulions établir la justesse de cette assertion. Vingt passages du livre de *l'Art en Allemagne* démontreraient surabondamment que, si M. Fortoul n'a point osé se déclarer ouvertement byzantin, il n'a jamais hésité à avouer hautement ses prédilections pour les peintres de l'époque de transition qui a précédé la renaissance grecque, vieux maîtres des écoles allemandes ou fresquistes italiens des écoles primitives de Sienne, Florence et Pise. M. Fortoul n'ose peut-être pas se l'avouer, il est certain néanmoins qu'il fait partir la décadence de Raphaël, le *premier corrupteur du goût*, si l'on en croit les fanatiques d'une école dont cet écrivain est, il est vrai, l'un des organes les plus modérés. Faut-il s'étonner si, cédant aux mêmes influences, il condamne tout ce qui est postérieur au peintre d'Urbin, s'il accuse de faux brillant et de boursouflure les artistes de Venise, s'il reproche au Corrége jusqu'à cette grace enchanteresse, qu'il ne craint pas de qualifier de mignardise et d'afféterie; si dans *la Communion de saint Jérôme*, le chef-d'œuvre du Dominiquin, il signale des concessions déjà trop fortes faites à la réalité.

Quand cet écrivain, qui touche parfois à la vérité, professe ces étranges hérésies, il obéit, il faut le dire, à des inspirations étrangères, il suit aveuglément une route ouverte par des esprits plus curieux que sincères, plus amis de la singularité que de la vérité. Croira-t-on, par exemple, que, lorsque M. Fortoul conseille « aux écoles qui sentent le besoin de se régénérer, de sauter par-dessus la tradition vénitienne d'où toute la décadence, à ce qu'il nous assure, a procédé, pour ressaisir, avec la tradition florentine, le germe pur et primordial de l'art, et qu'il ajoute que le dessin est la langue même de la peinture dont les couleurs ne sont que les bruits; » croira-t-on que cet historien de l'art obéisse à des inclinations naïves et personnelles? Ne sera-t-on pas plutôt fondé à penser qu'il ne fait que reproduire, en quelque sorte textuellement, les théories que les professeurs allemands développent dans leurs écoles, et les écrivains dans leurs livres? Si l'on avait là-dessus quelques doutes, qu'on s'enquière des principes enseignés par les plus célèbres de ces professeurs, que l'on parcoure les ouvrages cités en tête de ce travail. Voici l'abrégé de leurs doctrines résumées par l'un d'eux, le peintre Schlotthauer, directeur de l'académie de Munich : « On développera la réflexion et

le sentiment avant tout, mais surtout avant l'imagination et l'adresse; on sacrifiera donc la couleur et la touche au dessin et à la correction de la forme. Comme application de ce principe, on dessinera d'abord d'après la bosse; les modèles à imiter seront choisis de préférence parmi les fragmens de statues antiques de la *première époque grecque*, c'est-à-dire antérieurement à Phidias. Quand l'élève sera sûr de son dessin et que le moment de peindre sera venu, on ne lui donnera à copier que des ouvrages choisis *chez les maîtres antérieurs à Raphaël.* »

M. Fortoul n'a donc fait que rafraîchir ces systèmes, que depuis vingt ans les Allemands professent, et qui dans vingt ans seront usés, même chez nous. Il a renouvelé en partie le vocabulaire épuisé de ces théoriciens souvent obscurs, il a varié leurs définitions devenues vulgaires; il n'a rien changé au fond de leurs idées. Ses oppositions continuelles des systèmes *doriens* et *ioniens* ne sont qu'une façon érudite de caractériser l'éternel antagonisme de la force et de la grace. Il pousse l'abus de ces définitions néologiques jusqu'à la bizarrerie, quand, par exemple, il caractérise d'ioniennes et de doriennes les diverses expressions que les différentes écoles ou époques ont données à la figure du Christ. Le Christ menaçant et terrible des byzantins et de Michel-Ange est, à l'en croire, un Christ *dorien;* le Christ de Léonard de Vinci et de Raphaël est un Christ *ionien* (1). Cet abus devient excessif et touche au ridicule lorsque M. Fortoul oppose entre eux les trois accens *grave, aigu* et *composé* (pourquoi pas *circonflexe?*), comme il a opposé les deux caractères *dorien* et *ionien*. L'application singulière que M. Fortoul fait de ces trois accens est assez curieuse pour que nous la citions. M. Fortoul compare la peinture à un langage. « Florence, dit-il, est comme un livre sacré où sont écrits tous les dialectes de ce langage divin; les esprits à qui une organisation énergique, de hautes pensées, d'austères spectacles, ont fait contracter l'habitude de l'accent *grave*, trouveront dans l'étude de Cimabuë une introduction aux grandeurs sévères de l'art byzantin; ceux, au contraire, qu'une nature délicate, une ima-

(1) Il faut également que M. Fortoul ait une bien grande confiance dans la propriété de ces expressions systématiques pour avancer que le mérite de Giotto fut de déterminer dans la peinture le passage de l'époque *dorienne* à l'époque *ionienne*. De Cimabuë à Giotto il y a une nuance, rien de plus. Cimabuë commença la transformation de l'art, que Giotto continua. A la galerie de l'académie de Florence, entre l'affreuse momie qui représente la *Madeleine pénitente* (n° 1), ouvrage grec antérieur à la renaissance, et la *Vierge environnée d'anges* de Cimabuë (n° 2), qui passe pour le premier tableau de ce peintre, la distance est immense.

gination heureuse, un ciel *piquant*, auront *doués* de l'accent *aigu*, rencontreront dans Giotto le type de l'expression naïve, de la mélodie simple et animée, de la grace vive; ceux, enfin, que les idées de notre époque, les tristes retours, les mouvemens désordonnés, les abattemens et les élans extrêmes, les caprices même les plus sombres et les plus ardens, invitent à chercher des *formes composées*, pourront encore, dans les œuvres de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de leurs contemporains, puiser les élémens d'un idiome déjà mêlé et pompeux, au fond duquel subsiste cependant d'une manière impérissable le souvenir protecteur des hautes époques. »

Nous aimons à croire qu'en écrivant ces lignes, l'auteur s'est parfaitement compris. Nous ferons remarquer toutefois combien dans la critique ces idées systématiques nuisent à la forme et conduisent à la recherche et à l'enflure. Au lieu de ce style simple et naturel des *hautes époques*, où ce que l'on conçoit clairement s'exprime facilement, on arrive, en se torturant l'esprit pour être nouveau, à torturer la langue et à une sorte de style composé ou *circonflexe*, qui est tout-à-fait le style des époques de décadence.

Ces observations paraîtront peut-être sévères à l'auteur du livre sur *l'Art en Allemagne;* mais, lorsque M. Fortoul montre moins d'ambition, lorsqu'il se borne à définir ou à décrire, sans entreprendre de professer, il révèle trop souvent de belles qualités de style et d'analyse pour que nous lui épargnions ces critiques. Qu'il se méfie donc de l'esprit de système, de l'emphase et de la singularité prétentieuse; ces défauts, trop communs aujourd'hui, ont pu faire la fortune de tels écrivains en haut renom sans que ce soit pour cela une raison de les imiter. Nous condamnerons, d'après les mêmes causes, les continuelles et pathétiques apostrophes que l'auteur adresse soit à ses amis du Léman, soit aux artistes contemporains dont il analyse les ouvrages, soit même aux morts, dût-il trouver en eux des *amis secourables dans l'éternité* (1). Ce sont là de ces bizarreries sentimentales qu'il faut laisser aux Allemands. Abandonnons-leur également ces dialogues baroques entre des monumens (2) de diverses origines; ce lyrisme est déplacé dans une étude sérieuse de l'art. Laissons-leur aussi cette manie outrée du symbolisme, qui fait voir des symboles en tout et partout, jusque dans la disposition des lignes architecturales dues aux seuls caprices, et qui, d'après M. Fortoul,

(1) Voir l'apostrophe que l'auteur adresse à Hemmeling.
(2) *De l'Art en Allemagne*, t. I, p. 227.

selon que cette disposition serait *rectiligne* ou *ogivale*, procéderait de la matière ou de l'esprit; jusque dans la forme aquiline de la figure d'un artiste (1), jusque dans la couleur de Rembrandt, *née des crises du doute moderne*, à ce que nous assure M. Fortoul. N'est-ce pas là pousser jusqu'à ses dernières limites cet abus de la pensée que nous condamnions tout à l'heure?

Que M. Fortoul se préoccupe ensuite beaucoup moins des rapports qui peuvent exister entre *la communion de l'universel et du particulier* et la peinture; la vie est bien courte pour la consumer dans la recherche de vérités de cette nature. Qu'il se décide enfin à appeler le plus possible les choses par leur nom et à laisser la périphrase aux débutans; que, par exemple, il ne dise pas, pour des poutres et du bois, *des matériaux familiers*. Nous lui prédirons alors un succès moins contestable que celui qu'il a pu obtenir. Ajoutons, pour être juste, que tout disposé qu'il semble à s'enthousiasmer pour l'archaïsme, quelques bizarres et allemandes que soient ses vues et ses théories, toutes vagues et confuses que paraissent les formes dont il enveloppe sa pensée, le livre qu'il vient de publier est encore l'un des plus complets qui ait paru sur la matière. La plupart des chapitres qu'il renferme ont été écrits en apprenant, on le voit trop; aucun d'eux, cependant, n'est ni absolument vide, ni dénué d'intérêt. Nous ne croyons pouvoir mieux caractériser ce livre qu'en disant que, pareil à ces œuvres rudes et inachevées de ces maîtres archaïques si vantés par M. Fortoul, tout à la fois il plaît et il offense, il repousse et il attire.

M. Fortoul tombe, en plus d'un endroit, dans un défaut commun à la plupart de nos écrivains qui se sont occupés de l'Allemagne, l'exaltation trop continue des contemporains. L'enthousiasme de Mme de Staël devait trouver des imitateurs. Son livre brillant nous semble le principe de cette réaction du génie du Nord contre le génie du Midi. M. Fortoul a tenté pour la peinture et les arts ce que cette femme célèbre avait exécuté pour la littérature et la poésie, la réhabilitation complète de la nationalité allemande. Malheureusement pour le succès de l'entreprise de M. Fortoul, la peinture et la sculpture n'avaient point d'hommes qui pussent être comparés aux Goethe, aux Schiller, aux Klopstock. Les noms plus ou moins connus qu'il a recueillis, les œuvres plus ou moins parfaites qu'il a décrites ou analysées, sont loin d'avoir la valeur qu'il leur attribue. M. Fortoul l'a

(3) *De l'Art en Allemagne*, t. I, p. 21.

bien senti, car souvent il a forcé la mesure de l'éloge ou élargi les limites de l'indulgence. Cela est d'autant plus méritoire de sa part, que, pour arriver à cet enthousiasme tolérant, il a dû faire souvent abnégation de toute rancune patriotique et de tout amour-propre national. Il a dû oublier que ces Allemands, qu'il glorifie à tout propos, ne songent, eux, qu'à déprécier les ouvrages de nos artistes les plus éminens, qu'à rabaisser nos gloires les mieux acquises, et cela non-seulement en ce qui concerne les arts du dessin, mais tous les arts en général, la poésie et la littérature, comme la peinture ou la sculpture. Naguère encore, un de leurs artistes qu'on renomme (1), n'a-t-il pas jugé convenable d'exclure absolument la France de son tableau du *Parnasse moderne?* M. H. Schwind n'a pas trouvé qu'un seul Français fût digne d'être placé, je ne dirais pas à côté d'Arioste, de Cervantes, de Shakspeare et de Goethe, mais de Wieland, Herder et Klopstock.

La patience et la constance allemandes sont depuis long-temps proverbiales. Ces vertus du peuple, exagérées chez quelques artistes, transforment en défauts d'éminentes qualités. Nous avons vu tout à l'heure les peintres puristes et naïfs remonter à l'enfance de l'art et se faire byzantins. Il en est d'autres que des préoccupations fort différentes ont précipités dans les excès d'un autre genre. La vérité matérielle les passionne et les égare, et, pour y arriver, ils ont recours aux procédés les plus étranges et à d'inimaginables recherches. Non contens de fortifier, à l'aide d'études anatomiques, l'apparence extérieure par la réalité cachée, de modifier la forme visible de la peau par celle du muscle qu'elle revêt, la forme sensible du muscle par celle de l'os qu'il recouvre, ils se consument dans de vaines applications de l'analyse chimique des diverses parties du corps humain à la couleur. Dans le cours du dernier siècle, lorsque le goût des études mathématiques s'était universellement répandu, on a vu les peintres penseurs de l'Allemagne appliquer bizarrement la géométrie et l'algèbre aux arts du dessin. Des théoriciens (2) allèrent même jusqu'à rechercher les propriétés d'une courbe algébrique dont les contours retraceraient les traits d'un visage connu. Ils s'efforcèrent de déterminer des formes par l'analyse algébrique ou par des équations qui, prises ensemble, devaient produire des ressemblances que la stéréométrie mesurerait et décomposerait à l'aide de certaines formules

(1) M. H. Schwind de Vienne.
(2) Le comte de Lamberg, Hudde, etc., etc.

absolues. C'était tenter l'impossible et faire de la science, déjà bien vaine, le plus absurde emploi. De nos jours, on est tombé dans des aberrations analogues. Comme on avait fortifié le dessin par l'analyse anatomique, on a voulu perfectionner le coloris par l'analyse chimique. Mais quand ces peintres faiseurs d'expériences ont reconnu, après Vauquelin, que les cheveux et la barbe de l'homme contenaient neuf substances différentes, que les cheveux noirs renfermaient une huile noire, les cheveux blonds une huile jaunâtre, et les cheveux blancs une huile incolore; qu'il y avait excès de soufre dans les cheveux des roux, et qu'enfin les cheveux et la barbe des vieillards devaient leur blancheur à la présence du phosphate de magnésie, croient-ils avoir fait des découvertes réellement profitables à l'art et avoir acquis, par cette puérile application des sciences naturelles, la science de la couleur? Ils ont seulement abusé de l'analyse, comme d'autres du calcul et de la pensée.

A la suite de ces considérations critiques, nous devons maintenant faire la part de l'éloge. Cette part revient de droit aux peintres qui se sont le plus complètement affranchis de ces influences rétrogrades, aux Schnorr, aux Schadow, aux Schorn, aux Hemsel, artistes originaux chacun à sa manière. M. Schnorr n'est pas seulement un artiste de talent, c'est un homme de génie; ses peintures du *Niebelungen* ont quelque chose du caractère grandiose et rude de cette sauvage épopée. La salle *des personnages* est l'une des productions les plus complètes de la peinture moderne. Dans les tableaux où M. Schnorr a représenté ces personnages en action, le peintre n'a peut-être pas été toujours si heureux. Néanmoins la plupart de ces terribles acteurs laissent une impression durable et profonde, car M. Schnorr est, avant tout, un poète dramatique qui manie à son gré les deux grands ressorts de l'intérêt, la terreur et la pitié. *Le Christ devant Pilate*, de M. Hemsel, est l'un des plus beaux tableaux de sainteté qu'aient produits les peintres de l'Allemagne moderne. Nous sommes, d'autre part, loin d'approuver la sévérité avec laquelle M. Fortoul, si indulgent pour les peintres de la Bavière, juge Schadow, et les écoles de Dusseldorf, de Berlin et de Weimar. Quelques-uns des peintres de cette dernière école se distinguent cependant par un mélange d'élévation historique et de finesse de pensée assez rare chez les Allemands. Nous citerons en première ligne M. Schorn. Son tableau du pape Paul III contemplant le portrait de Luther est peut-être le chef-d'œuvre du genre anecdotique. La figure du pape, absorbé par une sorte de méditation curieuse et fatale, est jetée avec

tout le puissant abandon d'un grand maître. Le vieux prêtre placé derrière Paul partage évidemment l'émotion du pontife, mais il sait mieux la cacher. Un léger froncement de sourcil d'une admirable profondeur trahit seul toutes les colères qu'il ressent à la vue du chef de l'hérésie. Le jeune moine accoudé sur un livre et observant du coin de l'œil l'effet produit sur le vieux pape par ce portrait du chef de la nouvelle religion, est également très finement pensé. Il n'est pas jusqu'à ce Luther en peinture, qui, par la façon dont il est traité, ne quitte le caractère d'un simple accessoire pour intervenir directement dans le drame. La Bible en main, la tête haute et le sourire du mépris sur les lèvres, le téméraire semble braver en face ce pontife impuissant qui, pour étouffer les éclats de sa voix, lance vainement sur sa tête toutes les foudres du Vatican.

Les statuaires, dans ces dernières années, ont soutenu dignement la lutte avec les peintres; retenus par la nature même de leur art qui se prête moins aisément aux caprices archaïques, ils l'emportent certainement sur eux en nouveauté et en originalité. Les *Victoires ailées* qu'achève M. Rauch, les frises de Schwanthaler, ses frontons du Walhalla, ses statues des peintres et des sculpteurs pour la Glyptothèque de Munich, celles des princes bavarois pour la salle du trône, sont autant d'œuvres qui témoignent d'une puissance réelle d'invention et d'une grande habileté d'exécution. Trois entreprises capitales occupent aujourd'hui les principaux statuaires allemands, et, si le succès couronne leurs efforts, ils leur devront sans doute une impérissable renommée. Ce sont trois statues colossales : la statue équestre du grand Frédéric par Rauch, celle de la Bavière par Schwanthaler, qui doit avoir cinquante pieds de haut, celle enfin qui couronne le monument national d'Arminius par le sculpteur Ernest de Bandel. Cette dernière, haute de quarante pieds, représente l'effigie en bronze du vainqueur de Varus. Un monument de cent dix pieds d'élévation, de style gothique primitif, sert de base à cette statue, dont la pose est d'une sauvage et triomphante énergie. Ce monument est construit sur une montagne, au milieu de la forêt de Teutoburg, à l'endroit où l'on suppose que les légions romaines furent détruites. Voilà de ces entreprises vraiment dignes d'un grand peuple.

A ces louanges particulières ajoutons des éloges plus généraux et qui concernent toute l'école allemande. Ces éloges sont surtout applicables à l'esprit de suite et d'ensemble apporté à ses travaux, à la modération des artistes chargés de leur exécution, et à la judi-

cieuse munificence des princes qui les ont inspirés ou dirigés. S quelquefois le goût leur a fait défaut, leur libéralité a toujours été grande, et la passion de l'art les a souvent animés et soutenus. Aimés des artistes, qu'ils traitaient en confrères, ils les ont trouvés moins exigeans, et, quoique fort limités par leurs ressources, ils ont pu tenter de ces entreprises devant lesquelles eussent reculé des souverains plus riches, mais moins bien secondés. Ajoutons que la position sociale des diverses classes de la nation allemande rendait plus facile cette heureuse modération des artistes qui permet de beaucoup entreprendre à peu de frais (1). Étrangers à ces besoins factices, à ces goûts ruineux qui ailleurs font trop souvent dégénérer l'art en spéculation, qui aboutissent inévitablement à la gêne et à l'indigence, et à la plus fatale des ruines, à la ruine du talent, les artistes de Munich et des autres grandes écoles allemandes ont peu de besoins; leur seul luxe, c'est l'étude; leur seule vanité, c'est de se montrer supérieurs à leurs rivaux; l'art pour eux n'est pas un moyen, mais un but; s'ils le cultivent, c'est moins pour s'enrichir que pour satisfaire une passion et la faire partager à d'autres. Que leur manque-t-il encore pour arriver à ce rang supérieur auquel ils ont droit? Une préoccupation moins grande du passé.

Les habitans des bords de l'Arend-See, dans la vieille Marche, racontent que dans les grands jours d'été, à l'heure de midi, quand le soleil brille de tout son éclat, on aperçoit au fond du lac les tourelles, les murailles et le corps entier d'un vaste château qui fut englouti dans les eaux il y a nombre d'années. La tradition ajoute que ce château renferme d'immenses richesses. Des pêcheurs, tentés par cet appât, voulurent un jour s'assurer de la profondeur du lac, afin de voir s'ils pourraient, en plongeant, atteindre jusqu'à ce château. Ils firent descendre une corde, et lorsqu'ils la retirèrent,

(1) Les frais des constructions du château royal à Munich ne dépassent pas, en effet, 2,000,000 de florins, ou 4,000,000 de francs. On peut juger par les détails suivans, extraits de l'ouvrage du comte Raczynski, des sommes attribuées aux divers travaux de peinture et de sculpture de ce palais :

Gassen.	4,300	florins.
Herman.	4,500	—
Folz.	5,500	—
Kaulbach (salle du trône).	3,600	—
Hess.	7,200	—
Hiltensperger.	3,700	—
Schwanthaler (les deux antichambres). . .	7,200	—
Schnorr (jusqu'en 1835).	24,750	—

ils trouvèrent un billet qui y était attaché; ils ouvrirent ce billet, et lurent ces mots : « Renoncez à votre folle entreprise, sans quoi vous aurez le même sort que les habitans de ce château. »

Lorsque les peintres archaïques allemands, et les disciples qu'ils ont recrutés, même de ce côté du Rhin, redescendent si témérairement vers le passé et les premières époques de la peinture, vers ces trésors de l'art enfouis sous plusieurs siècles, ils font comme ces pêcheurs de l'Arend-See; ils pourront peut-être ravir quelques richesses au vieux manoir englouti, ils ne pourraient pas le relever de ses ruines. La critique doit remplacer auprès de ces téméraires la main inconnue qui attache à la sonde l'avertissement prophétique. Au lieu de les inviter à plonger dans le passé, elle doit leur indiquer l'avenir. C'est de ce côté, vers un but nouveau, vers un mieux inconnu, que tous leurs efforts doivent tendre; si, au lieu de les détourner d'une route funeste, elle les y poussait aveuglément, des voix solitaires et désintéressées s'élèveraient sans doute du milieu de la foule, et proclameraient tout le néant de leurs efforts; elles leur répèteraient sans se lasser : Renoncez à votre entreprise, car tous vos efforts seront vains; l'oubli vous dévorera comme il a dévoré vos devanciers.

FRÉDÉRIC MERCEY.

JUGEMENS

LITTÉRAIRES,

PENSÉES ET CORRESPONDANCE.

C'est en 1838 que le nom de M. Joubert commença pour la première fois à transpirer dans le public, et encore seulement dans un public très limité. M. de Châteaubriand, par l'heureux choix qu'il donna des *Pensées* de son ami, par les belles pages où il contresigna et consacra comme d'un sceau sa mémoire, appela aussitôt l'attention sur cet esprit si distingué qui avait passé sans presque qu'on le connût, et il en raviva la trace lumineuse. Mais l'édition des *Pensées,* tirée à un très petit nombre d'exemplaires, n'était pas destinée au public, et la plupart des amateurs, affriandés par quelques citations, durent en rester sur leur désir. Aujourd'hui, après trois longues années qui n'ont pas été stériles, les *Pensées* de M. Joubert, considérablement augmentées, et ne formant pas moins de deux volumes, vont enfin, et pour la première fois, entrer dans la publicité. Son neveu, M. Paul Raynal, n'a négligé aucun soin pour retrouver et coordonner de nouveaux papiers, ainsi que les lettres dispersées de l'écrivain éminent et sobre dont il se fait l'éditeur; il l'apprécie lui-même dans une notice étendue, où la piété ne fait que donner une garantie de plus à l'exactitude. Nous sommes assez heureux aujourd'hui pour devancer encore le public, et pour lui offrir les prémices de quelques chapitres qui, par le fond comme par l'expression, le remettront en goût de désirer et de savourer le reste. Nous avons pris, pour composer ce choix, une suite d'ex-

traits qui représentent les divers sujets et les diverses manières de M. Joubert.

1° *L'auteur peint par lui-même;* le titre seul en dit assez, et le chapitre initie à l'instant au secret de l'homme.

2° *De la nature des esprits;* M. Joubert, moraliste spiritualiste par excellence, y démêle d'une manière piquante la qualité diverse des esprits; il les classe avec netteté et relief; il les *nomme,* et nul écrivain n'est plus habile que lui, dans sa synonymie ingénieuse, à trouver le nom difficile, le nom qui fuit, et qui, une fois attaché à son objet, restera. C'est un de ces chapitres de haute pratique morale, et qui viendrait bien à côté de ceux de La Bruyère *sur les jugemens* ou *sur les ouvrages de l'esprit.*

3° *Qu'est-ce que la pudeur?* — charmante étude qui sait respecter son objet, même en faisant plus que l'effleurer. C'est l'œuvre d'un Platon subtil, ému, et qui a lu d'hier l'*Imitation de Jésus-Christ.*

4° Quelques *jugemens littéraires :* il sait être aussi neuf et aussi imprévu que possible, en nous entretenant profondément de Platon et de Fénelon; il en parle comme fort parent de la famille.

5° Quelques *lettres,* aussi intéressantes par le sujet que par les noms qui s'y rattachent : les unes sont adressées à Mme de Beaumont, cette personne si distinguée, et qui réveille aussitôt l'idée d'un illustre attachement. Les autres sont à M. le comte Molé, qui, bien jeune alors et déjà sérieux, avait su conquérir le cœur et la plus haute estime de M. Joubert : on peut dire à leur honneur qu'ils s'étaient tous deux devinés.

Nous aimons à espérer que cette publication importante classera définitivement le moraliste critique à la suite et dans la famille, un peu trop interrompue, des La Bruyère et des Vauvenargue.

L'AUTEUR PEINT PAR LUI-MÊME.

J'ai donné mes fleurs et mon fruit : je ne suis plus qu'un tronc retentissant; mais quiconque s'assied à mon ombre et m'entend, devient plus sage.

Je ressemble en beaucoup de choses au papillon : comme lui j'aime la lumière; comme lui j'y brûle ma vie; comme lui j'ai besoin, pour déployer mes ailes, que dans la société il fasse beau autour de moi, et que mon esprit s'y sente environné et comme pénétré d'une douce température, celle de l'indulgence; j'ai besoin que les regards de la faveur luisent sur moi.

Philantropie et repentir, est ma devise.

J'ai la tête fort aimante et le cœur têtu.

Tout ce que j'admire m'est cher, et tout ce qui m'est cher ne peut me devenir indifférent.

Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil.

Au lieu de me plaindre de ce que la rose a des épines, je me félicite de ce que l'épine est surmontée de roses, et de ce que le buisson porte des fleurs.

Il n'y a point de bon ton sans un peu de mépris des autres. Or, il m'est impossible de mépriser un inconnu.

J'imite la colombe : souvent je jette un brin d'herbe à la fourmi qui se noie.

S'il fallait choisir, j'aimerais mieux la mollesse, qui laisse aux hommes le temps de devenir meilleurs, que la sévérité qui les rend pires, et la précipitation qui n'attend pas le repentir.

Quand je casse les vitres, je veux qu'on soit tenté de me les payer.

Je vais où l'on me désire pour le moins aussi volontiers qu'où je me plais.

J'ai l'esprit et le caractère frileux; la température de l'indulgence la plus douce m'est nécessaire. C'est de moi qu'il est vrai de dire : « Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien. »

J'ai de la peine à quitter Paris, parce qu'il faut me séparer de mes amis; et de la peine à quitter la campagne, parce qu'il faut me séparer de moi.

Dans mes habitations, je veux qu'il se mêle toujours beaucoup de ciel et peu de terre.

Les maux et les biens de mon corps ne lui viennent plus que de mon esprit.

Mes découvertes, et chacun a les siennes, m'ont ramené aux préjugés.

Mon ame habite un lieu par où les passions ont passé : je les ai toutes connues.

Le chemin de la vérité! j'y ai fait un long détour; aussi le pays où vous vous égarez m'est bien connu.

J'aime peu la prudence, si elle n'est morale.

J'ai mauvaise opinion du lion, depuis que je sais que son pas est oblique.

J'aime encore mieux ceux qui rendent le vice aimable, que ceux qui dégradent la vertu.

Le monde me paraît un tourbillon habité par un peuple à qui la tête tourne.

Comme Dédale, je me forge des ailes; je les compose peu à peu, en y attachant une plume chaque jour.

J'aurai rêvé le beau, comme ils disent qu'ils rêvent le bonheur. Mais le mien est un rêve meilleur, car la mort même et son aspect, loin d'en troubler la continuité, lui donnent plus d'étendue. Ce songe, qui se mêle à toutes les veilles, à tous les sang-froids, et qui se fortifie de toutes les réflexions, aucune absence, aucune perte ne peuvent en causer l'interruption d'une manière irréparable.

Mme Victorine de Châtenay disait de moi :

« Que j'avais l'air d'une ame qui a rencontré par hasard un corps, et qui s'en tire comme elle peut. »

Je ne puis disconvenir que ce mot ne soit juste.

Mes effluvions sont les rêves d'une ombre.

Mais, en effet, quel est mon art? quel est le nom qui le distingue des autres? quelle fin se propose-t-il? que fait-il naître et exister? que prétends-je et que veux-je en l'exerçant?

Est-ce d'écrire, en général, et de m'assurer d'être lu, seule ambition de tant de gens? Est-ce là tout ce que je veux? Ne suis-je qu'un *polymathiste*, ou ai-je une classe d'idées qui soit facile à assigner, et dont on puisse déterminer la nature et le caractère, le mérite et l'utilité?

C'est ce qu'il faut examiner attentivement, longuement, et jusqu'à ce que je le sache.

Le ciel n'a mis dans mon intelligence que des rayons, et ne m'a donné pour éloquence que de beaux mots. Je n'ai de force que pour m'élever, et pour vertu qu'une certaine incorruptibilité.

Je suis propre à semer, mais non pas à bâtir et à fonder.

Le ciel n'avait donné de la force à mon esprit que pour un temps, et ce temps est passé.

J'ai souvent touché du bout des lèvres la coupe où était l'abondance; mais c'est une eau qui m'a toujours fui.

Je suis comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air. Aucun vent constant n'a soufflé sur moi.

Je passe ma vie à chasser aux papillons, tenant pour bonnes les idées qui se trouvent conformes aux communes, et les autres seulement pour miennes.

Quand je luis... je me consume.

Mon esprit aime à voyager dans des espaces ouverts, et à se jouer

dans des flots de lumière, où il n'aperçoit rien, mais où il est pénétré de joie et de clarté.

Et que suis-je..., qu'un atome dans un rayon?

Je rends grace au ciel de ce qu'il a fait de mon esprit une chose légère, et qui est propre à s'élever en haut.

J'aime, comme l'alouette, à me promener loin et au-dessus de mon nid.

Oh! qu'il est difficile d'être à la fois ingénieux et sensé! J'ai été privé long-temps des idées qui convenaient à mon esprit, ou du langage qui convenait à ces idées.

Long-temps j'ai supporté les tourmens d'une fécondité qui ne peut pas se faire jour.

Je n'aime la philosophie, et surtout la métaphysique, ni quadrupède ni bipède; je la veux ailée et chantante.

Vous allez à la vérité par la poésie, et j'arrive à la poésie par la vérité.

On peut avoir du tact de bonne heure et du goût fort tard; c'est ce qui m'est arrivé.

J'aime peu de tableaux, peu d'opéras, peu de statues, peu de poèmes, et cependant j'aime beaucoup les arts.

Ah! si je pouvais m'exprimer par la musique, par la danse, par la peinture, comme je m'exprime par la parole, combien j'aurais d'idées que je n'ai pas, et combien de sentimens qui me seront toujours inconnus!

Tout ce qui me paraît faux n'existe pas pour moi. C'est pour mon esprit du néant qui ne lui offre aucune prise. Aussi ne saurais-je le combattre ni le réfuter, si ce n'est en l'assimilant à quelque chose d'existant, et en raisonnant par quelque voie de comparaison.

Les clartés ordinaires ne me suffisent plus, quand le sens des mots n'est pas aussi clair que leur son, c'est-à-dire quand ils n'offrent pas à ma pensée des objets aussi transparens par eux-mêmes que les termes qui les dénomment.

J'ai fort étroite cette partie de la tête destinée à recevoir les choses qui ne sont pas claires.

Pourquoi me fatigué-je tant à parler? C'est que, lorsque je parle, une partie de mes fibres se met en exercice, tandis que l'autre demeure dans l'affaissement; celle qui agit supporte seule le poids de l'action, dont elle est bientôt accablée; il y a, en même temps, distribution inégale de forces et inégale distribution d'activité. De là,

fatigue totale, lorsque ce qui était fort est fatigué; car alors la faiblesse est partout.

Je ne puis faire bien qu'avec lenteur et avec une extrême fatigue. Derrière ma faiblesse il y a de la force; la faiblesse est dans l'instrument.

Derrière la force de beaucoup de gens, il y a de la faiblesse. Elle est dans le cœur, dans la raison, dans le trop peu de franche bonne volonté.

J'ai beaucoup de formes d'idées, mais trop peu de formes de phrases.

En toutes choses, il me semble que les idées intermédiaires me manquent, ou m'ennuient trop.

J'ai voulu me passer des mots et les ai dédaignés : les mots se vengent par la difficulté.

S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi.

Je suis, comme Montaigne, impropre au discours continu.

De certaines parties naissent naturellement trop finies en moi, pour que je puisse me dispenser de finir de même tout ce qui doit les accompagner. Je sais trop ce que je vais dire avant d'écrire.

L'attention est soutenue, dans les vers, par l'amusement de l'oreille. La prose n'a pas ce secours; pourrait-elle l'avoir? J'essaie; mais je crois que non.

Je voudrais tirer tous mes effets du sens des mots, comme vous les tirez de leur son; de leur choix, comme vous de leur multitude; de leur isolement lui-même, comme vous de leurs harmonies; désirant pourtant aussi qu'il y ait entre eux de l'harmonie, mais une harmonie de nature et de convenance, non d'industrie, de pur mélange ou d'enchaînement.

Ignorans, qui ne connaissez que vos clavecins ou vos orgues, et pour qui les applaudissemens sont nécessaires, comme un accompagnement sans lequel vos accords seraient incomplets, je ne puis pas vous imiter.

Je joue de la lyre antique, non de celle de Timothée, mais de la lyre à trois ou à cinq cordes, de la lyre d'Orphée, cette lyre qui cause autant de plaisir à celui qui la tient qu'à ceux qui le regardent, car il est contenu dans son air, il est forcé à s'écouter, il s'entend, il se juge, il se charme lui-même.

On dira que je parle avec subtilité. C'est quelquefois le seul mo yen

de pénétration que l'esprit ait en son pouvoir, soit par la nature de la vérité où il veut atteindre, soit par celle des opinions ou des ignorances au travers desquelles il est réduit à s'ouvrir péniblement une issue.

J'aime à voir deux vérités à la fois. Toute bonne comparaison donne à l'esprit cet avantage.

La peine de la dispute en excède de bien loin l'utilité. Toute contestation rend l'esprit sourd, et, quand on est sourd, je suis muet.

Les tournures propres à la confidence me sont familières, mais non pas celles qui sont propres à la familiarité.

Ce n'est pas ma phrase que je polis, mais mon idée.

Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume.

Je voudrais faire passer le sens exquis dans le sens commun, ou rendre commun le sens exquis.

Je n'appelle pas raison cette raison brutale qui écrase de son poids ce qui est saint et ce qui est sacré; cette raison maligne qui se réjouit des erreurs, quant elle peut les découvrir; cette raison insensible et dédaigneuse qui insulte à la crédulité.

Je ne veux ni d'un esprit sans lumière, ni d'un esprit sans bandeau. Il faut savoir bravement s'aveugler pour le bonheur de la vie.

Mon nid sera d'oiseau, car mes pensées et mes paroles ont des ailes.

Que ne puis-je décrier et bannir du langage des hommes, comme une monnaie altérée, les mots dont ils abusent et qui les trompent!

Quand je ramasse des coquillages et que j'y trouve des perles, j'extrais les perles et je jette les coquillages.

Je voudrais monnayer la sagesse, c'est-à-dire la frapper en *maximes*, en *proverbes*, en *sentences* faciles à retenir et à transmettre.

DE LA NATURE DES ESPRITS.

C'est la nature des esprits, c'est leur lumière naturelle, et non pas leur degré de force, variable comme la santé, qui fait leur véritable prix, leur qualité, leur excellence.

On mesure les esprits par leur stature; il vaudrait mieux les estimer par leur beauté.

Les esprits sont semblables aux champs : dans quelques-uns, ce qui vaut le mieux, c'est la superficie; dans quelques autres, c'est le fond, à une grande profondeur.

Il est des esprits meilleurs que d'autres et cependant méconnus, parce qu'il n'y a pas de mesure usitée pour les peser. C'est comme un métal précieux qui n'a pas sa pierre de touche.

Il y a des cerveaux lumineux, des têtes propres à recevoir, à retenir et à transmettre la lumière. Elles rayonnent de toutes parts; elles éclairent; mais là se termine leur action. Il est nécessaire de joindre à leur opération celle d'agens secondaires, pour lui donner de l'efficacité : c'est ainsi que le soleil fait éclore, mais ne cultive rien.

La tendance vers le bien, la promptitude à le saisir et la constance à le vouloir; l'intensité, la souplesse et la fermeté du ressort que cette tendance met en jeu; la vivacité, la force et la justesse des élans vers le but indiqué, sont les élémens qui, comme autant de caractères, forment, par leurs combinaisons, le taux intrinsèque de l'homme, et déterminent sa valeur.

Chaque esprit a sa lie.

Il y a des hommes qui n'ont tout leur esprit que lorsqu'ils sont de bonne humeur, et d'autres que lorsqu'ils sont tristes.

Le ciel accorde rarement aux mêmes hommes le don de bien penser, de bien dire et de bien agir en toutes choses.

Certains esprits, pour faire éclater leur feu, ont besoin d'être contenus et comme captivés par un sujet fixe et un temps court. Ils éclatent alors et s'élancent par jets, semblables à ces vins qui ne pétillent et ne montrent leur feu que lorsque, renfermés en un petit espace et contenus entre les parois d'une bouteille, leur fermentation se concentre et prend une vivacité que plus de liberté anéantirait.

Qui est-ce qui pense pour le seul plaisir de penser? Qui est-ce qui examine pour le seul plaisir de savoir?

Il est des esprits légers, mais qui n'ont pas de légères opinions; leurs doctrines et leurs vertus les rendent graves, quand il le faut.

Il y a, au contraire, des esprits sérieux et sombres qui ont des doctrines très futiles, et alors tout est perdu.

Quelque légèreté entre toujours dans les natures excellentes, et, comme elles ont des ailes pour s'élever, elles en ont aussi pour s'égarer.

Ce qu'on appelle légèreté d'esprit n'est quelquefois qu'une appa-

rence produite par la facilité de ses mouvemens; une légèreté d'évolutions, fort différente de la légèreté d'attention et de jugement.

Les uns ne peuvent trouver d'activité que dans le repos, et les autres de repos que dans le mouvement.

Les esprits qui ne se reposent jamais sont sujets à beaucoup d'écarts.

Comme il y a des hommes qui ont plus de mémoire que de jugement, il y en a qui ont, en quelque sorte, plus de pensées que d'esprit; aussi ne peuvent-ils ni les atteler ni les mener.

D'autres n'ont pas assez de pensées pour leur esprit : il dépérit d'ennui, s'il n'est égayé par des bagatelles.

D'autres enfin ont trop de pensées pour leur âge et pour leur santé, et elles les tourmentent.

Les uns se déclament leurs pensées, d'autres se les récitent, et d'autres se les chantent. Quelques-uns ne font que se les raconter, se les lire ou se les parler.

La raison est abeille, et l'on n'exige d'elle que son produit; son utilité lui tient lieu de beauté.

Mais l'esprit n'est qu'un papillon, et un esprit sans agrément est comme un papillon sans couleurs : il ne cause aucun plaisir.

La nature a fait deux sortes d'esprits excellens : les uns pour produire de belles pensées ou de belles actions, et les autres pour les admirer.

On n'est jamais médiocre, quand on a beaucoup de bon sens et beaucoup de bons sentimens.

Il y a des esprits creux et sonores, où les pensées retentissent comme dans un instrument. Il en est d'autres dont la solidité est plane, et où la pensée la plus harmonieuse ne produit que l'effet d'un coup de marteau.

Les esprits délicats sont tous des esprits nés sublimes, qui n'ont pas pu prendre l'essor parce que ou des organes trop faibles, ou une santé trop variée, ou de trop molles habitudes, ont retenu leurs élans.

Se mêler des petits objets comme des grands, être propre et prêt aux uns comme aux autres, n'est pas faiblesse et petitesse, mais capacité et suffisance.

Les esprits pénétrans dépassent les préliminaires; ils ne s'arrêtent pas sur le bord des questions et n'y arrêtent personne.

L'esprit a de la force tant qu'on a la force de se plaindre de sa faiblesse.

Il y a une faiblesse de corps qui procède de la force d'esprit, et une faiblesse d'esprit qui vient de la force du corps.

Avoir un bon esprit et un mauvais cerveau, cela est assez commun parmi les délicats.

Il y a des esprits naturellement éclairés, ou pénétrans par leur nature, qui ont beaucoup d'évidences qu'ils n'ont pas raisonnées et ne pourraient pas raisonner.

Les uns passent par les belles idées, et les autres y séjournent; ceux-ci sont les plus heureux, mais les premiers sont les plus grands.

Il ne faut laisser son esprit se reposer que dans des idées heureuses, satisfaisantes ou parfaites. Les idées heureuses, on les a quand on les attend et qu'on est propre à les recevoir.

Ceux qui ont refusé à leur esprit des pensées graves tombent dans les idées sombres.

Ce qui ne donne à l'esprit que du mouvement nous rend actifs et nous fait écrire; mais ce qui lui donne de la lumière et du bonheur ne nous rend que méditatifs.

Il est des esprits dont on peut dire : Il y fait clair, et d'autres, seulement : Il y fait chaud.

Il y a beaucoup de chaleur où il y a beaucoup de mouvement, et beaucoup de lumière où il y a beaucoup de sérénité; sans la sérénité, point de lumière.

Être éclairé, c'est un grand mot!

Il y a certains hommes qui se croient éclairés, parce qu'ils sont décidés, prenant ainsi la conviction pour la vérité, et la forte conception pour l'intelligence. Il en est d'autres qui, parce qu'ils savent tous les mots, croient savoir toutes les vérités.

Mais qui est-ce qui est éclairé de cette lumière éternelle qui s'attache aux parois du cerveau, et rend éternellement lumineux les esprits où elle est entrée, et les objets qu'elle a touchés?

Il est des têtes qui n'ont point de fenêtres et que le jour ne peut frapper d'en haut. Rien n'y vient du côté du ciel.

Celui qui a de l'imagination sans érudition a des ailes et n'a pas de pieds.

Les esprits faux sont ceux qui n'ont pas le sentiment du vrai, et

qui en ont les définitions; qui regardent dans leur cerveau, au lieu de regarder devant leurs yeux; qui consultent, dans leurs délibérations, les idées qu'ils ont des choses, et non les choses elles-mêmes.

Il est des hommes qui, lorsqu'ils tiennent quelque discours, ou forment quelque jugement, regardent dans leur tête, au lieu de regarder dans Dieu, dans leur ame, dans leur conscience, dans le fond des choses. On reconnaît cette habitude de leur esprit à la contenance qu'ils prennent, et à la direction de leurs yeux.

Les esprits simples et sincères ne se trompent jamais qu'à demi.

La fausseté d'esprit vient d'une fausseté de cœur; elle provient de ce qu'on a secrètement pour but son opinion propre, et non l'opinion vraie.

L'esprit faux est faux en tout, comme un œil louche regarde toujours de travers.

Mais on peut se tromper une fois, cent fois, sans avoir l'esprit faux. On n'a point l'esprit faux quand on l'a sincère.

Il est des personnes qui ont beaucoup de raison dans l'esprit, mais qui n'en ont pas dans la vie; d'autres, au contraire, en ont beaucoup dans la vie et n'en ont pas dans l'esprit.

Les gens d'esprit traitent souvent les affaires comme les ignorans traitent les livres : ils n'y entendent rien.

Si les hommes à imagination sont quelquefois dupes des apparences, les esprits froids le sont aussi souvent de leurs combinaisons.

Donnez aux esprits froids, aux esprits lourds, des doctrines subtiles et délicates, et vous verrez l'étrange abus qu'ils en feront. Jetez quelques vives lumières dans un esprit naturellement ténébreux, et vous verrez à quel point il les obscurcira. Ses ténèbres n'en deviendront que plus palpables, et le chaos succédera à la nuit.

La force de cervelle fait les entêtés, et la force d'esprit les caractères fermes.

Avoir fortement des idées, ce n'est rien; l'important est d'avoir des idées fortes, c'est-à-dire où il y ait une grande force de vérité. Or, la vérité et sa force ne dépendent point de la tête d'un homme.

On appelle un homme fort celui qui tient tête aux objections; mais ce n'est là qu'une force d'attitude.

Un trait obtus, lancé d'une main forte, peut frapper fortement, parce que l'on va du corps au corps; mais de forts poumons et un

fort entêtement ne donneront point de vraie efficacité à une idée faible fortement dite, parce que l'esprit seul va à l'esprit.

Ce n'est pas une tête forte, mais une raison forte, qu'il faut honorer dans les autres et désirer pour soi.

Souvent ce qu'on appelle une tête forte n'est qu'une forte déraison.

L'esprit dur est un marteau qui ne sait que briser. La dureté d'esprit n'est pas quelquefois moins funeste et moins odieuse que la dureté de cœur.

On est ferme par principes et têtu par tempérament. Le têtu est celui dont les organes, quand ils ont une fois pris un pli, n'en peuvent plus ou n'en peuvent de long-temps prendre un autre.

Il est des esprits semblables à ces miroirs convexes ou concaves, qui représentent les objets tels qu'ils les reçoivent, mais qui ne les reçoivent jamais tels qu'ils sont.

Les questions montrent l'étendue de l'esprit, et les réponses sa finesse.

Les esprits ardens ont quelque chose d'un peu fou, et les esprits froids quelque chose d'un peu stupide.

Peu d'esprits sont spacieux; peu même ont une place vide et offrent quelque point vacant. Presque tous ont des capacités étroites et occupées par quelque savoir qui les bouche.

Il faut qu'un esprit, pour jouir de lui-même et en laisser jouir les autres, se conserve toujours plus grand que ses propres pensées, et, pour cela, qu'il leur donne une forme ployante, aisée à resserrer et à étendre, propre enfin à en maintenir la flexibilité naturelle. Tous ces esprits à vues courtes voient clair dans leurs petites idées, et ne voient rien dans celles d'autrui. Esprits de nuit et de ténèbres, ils sont semblables à ces mauvais yeux qui voient de près ce qui est obscur, et qui, de loin, ne peuvent rien apercevoir de ce qui est clair.

Génies gras, ne méprisez pas les maigres.

Il y a des esprits fatigués qui vont l'amble et le traquenard; mais leur allure ne déplaît pas à tous les goûts.

On se luxe l'esprit comme le corps.

A ces esprits lourds, qui vous gênent par leur poids et par leur immobilité, qu'on ne peut faire voler ni nager, car ils ne savent point s'aider, qui vous serrent de près et vous entraînent, combien

je préfère ceux qui aiment à se livrer aux évolutions des oiseaux, à s'élever, à planer, à s'égarer, à fendre l'air pour revenir à un point fixe, solide et précis!

Il y a des choses que l'homme ne peut connaître que vaguement; les grands esprits se contentent d'en avoir des notions vagues; mais cela ne suffit point aux esprits vulgaires. Accablés d'ignorances par la nature et la nécessité, dans leur dépit ridicule et puéril, ils ne veulent en supporter aucune. Il faut, pour leur repos, qu'ils se forgent ou qu'on leur offre des idées fixes et déterminées sur les objets même où toute précision est erreur. Ces esprits communs n'ont point d'ailes; ils ne peuvent se soutenir dans rien de ce qui n'est que de l'espace; il leur faut des points d'appui, des fables, des mensonges, des idoles. Mentez-leur donc, et ne les trompez pas.

Il y a des esprits machines qui digèrent ce qu'ils apprennent, comme le canard de Vaucanson digérait les alimens: digestion mécanique et qui ne nourrit pas.

L'élévation d'esprit se plaît aux généralités; sa gravité penche vers les applications.

Il y a des opinions qui viennent du cœur; et quiconque n'a aucune opinion fixe n'a pas de sentimens constans.

Il est des esprits méditatifs et difficiles qui sont distraits dans leurs travaux par des perspectives immenses et les lointains du το καλον, ou du beau céleste, dont ils voudraient mettre partout quelque image ou quelque rayon, parce qu'ils l'ont toujours devant la vue, même alors qu'ils n'ont rien devant les yeux;

Esprits amis de la lumière qui, lorsqu'il leur vient une idée à mettre en œuvre, la considèrent longuement et attendent qu'elle reluise, comme le prescrivait Buffon quand il définissait le génie l'aptitude à la patience;

Esprits qui ont éprouvé que la plus aride matière, et les mots même les plus ternes, renferment en leur sein le principe et l'amorce de quelque éclat, comme ces noisettes des fées, où l'on trouvait des diamans, quand on en brisait l'enveloppe, et qu'on avait des mains heureuses;

Esprits qui sont persuadés que ce beau dont ils sont épris, le beau élémentaire et pur, est répandu dans tous les points que peut atteindre la pensée, comme le feu dans tous les corps;

Esprits attentifs et perçans qui voient ce feu dans les cailloux de toute la littérature, et ne peuvent se détacher de ceux qui tombent

en leurs mains, qu'après avoir cherché long-temps la veine qui le recélait, et l'en avoir fait soudainement jaillir;

Esprits qui ont aussi leurs systèmes, et qui prétendent, par exemple, que voir en beau et embellir, c'est voir et montrer chaque chose telle qu'elle est réellement dans les recoins de son essence, et non pas telle qu'elle existe aux regards des inattentifs, qui ne considèrent que les surfaces;

Esprits qui se contentent peu, à cause d'une perspicacité qui leur fait voir trop clairement et les modèles qu'il faut suivre, et ceux que l'on doit éviter;

Esprits actifs, quoique songeurs, qui ne peuvent se reposer que sur des vérités solides, ni être heureux que par le beau, ou du moins par ces agrémens divers, qui en sont des parcelles menues et de légères étincelles;

Esprits bien moins amoureux de gloire que de perfection, qui paraissent oisifs et qui sont les plus occupés, mais qui, parce que leur art est long et que la vie est toujours courte, si quelque hasard fortuné ne met à leur disposition un sujet où se trouve, en surabondance, l'élément dont ils ont besoin, et l'espace qu'il faut à leurs idées, vivent peu connus sur la terre, et y meurent sans monument, n'ayant obtenu en partage, parmi les esprits excellens, qu'une fécondité interne et qui n'eut que peu de confidens.

QU'EST-CE QUE LA PUDEUR?

J'ai à peindre un objet charmant, mais qui se refuse sans cesse à la couleur de tous les styles, et souffre peu d'être nommé. Je l'envisage ici de haut, et on le saisit avec peine, même quand on le considère dans soi-même ou auprès de soi.

Mon entreprise est donc pénible; elle est impossible peut-être. Je demande au moins qu'on me suive avec persévérance dans le dédale et les détours où mon chemin m'a engagé. Je désire qu'on m'abandonne à la pente qui me conduit. Enfin, je réclame pour moi ce que j'ai moi-même donné à mon sujet et à mon style, une espérance patiente et une longue attention.

La pudeur est on ne sait quelle peur attachée à notre sensibilité, qui fait que l'ame, comme la fleur qui est son image, se replie et se recèle en elle-même, tant qu'elle est délicate et tendre, à la moindre apparence de ce qui pourrait la blesser par des impressions trop vives, ou des clartés prématurées.

De là cette confusion qui, s'élevant à la présence du désordre, trouble et mêle nos pensées, et les rend comme insaisissables à ses atteintes.

De là ce tact mis en avant de toutes nos perceptions, cet instinct qui s'oppose à tout ce qui n'est pas permis, cette immobile fuite, cet aveugle discernement, et cet indicateur muet de ce qui doit être évité, ou ne doit pas être connu.

De là cette timidité qui rend circonspects tous nos sens, et qui préserve la jeunesse de hasarder son innocence, de sortir de son ignorance, et d'interrompre son bonheur.

De là ces effarouchemens par lesquels l'inexpérience aspire à demeurer intacte, et fuit ce qui peut trop nous plaire, craignant ce qui peut la blesser.

La pudeur abaisse notre paupière entre nos yeux et les objets, et place un voile plus utile, une gaze plus merveilleuse entre notre esprit et nos yeux.

Elle est sensible à notre œil même par un lointain inétendu et un magique enfoncement, qu'elle prête à toutes nos formes, à notre voix, à notre air, à nos mouvemens, et qui leur donnent tant de grace. Car, on peut le voir aisément, ce qu'est leur cristal aux fontaines, ce qu'est un verre à nos pastels, et leur vapeur aux paysages, la pudeur l'est à la beauté et à nos moindres agrémens.

Quelle importance a la pudeur? Pourquoi nous fut-elle donnée? De quoi sert-elle à l'ame humaine? Quelle est sa destination, et quelle est sa nécessité?

Je vais tâcher de l'expliquer.

Quand la nature extérieure veut créer quelque être apparent, tant qu'il est peu solide encore, elle use de précautions.

Elle le loge entre des tissus faits de toutes les matières, par un mécanisme inconnu, et lui compose un tel abri, que l'influence seule de la vie et du mouvement peut, sans effort, y pénétrer.

Elle met le germe en repos, en solitude, en sûreté, le parachève avec lenteur, et le fait tout à coup éclore.

Ainsi s'est formé l'univers; ainsi se forment en nous toutes nos belles qualités.

Quand la nature intérieure veut créer notre être moral, et faire éclore en notre sein quelque rare perfection, d'abord elle en produit les germes, et les dépose au centre de notre existence, loi des agitations qui se font à notre surface.

Elle nous fait vivre à l'ombre d'un ornement mystérieux, tant que nous sommes trop sensibles et ne sommes pas achevés, afin que les développemens qu'elle prépare à cette époque puissent se faire en sûreté dans nos capacités modestes, et n'y soient pas interrompus par les impressions trop nues des passions dures et fortes qui s'exhalent des autres êtres et qui émanent de tous les corps.

Comme les molécules qui causent nos sensations, si elles entraient sans retardement dans cet asile ouvert à toutes les invasions, détruiraient ce qu'il contient de plus tendre, en livrant notre ame à l'action de la matière, la nature leur oppose un rempart.

Elle environne d'un réseau inadhérent et circulaire, transparent et inaperçu, cette alcôve aimante et vivante, où, plongé dans un demi-sommeil, le caractère en son germe reçoit tous ses accroissemens.

Elle n'y laisse pénétrer qu'un demi-jour, qu'un demi-bruit, et que l'essence pure de toutes les affections.

Elle oppose une retenue à toutes nos sensations, et nous arme d'un mécanisme suprême qui, aux tégumens palpables destinés à protéger contre la douleur notre existence extérieure, en surajoute un invisible propre à défendre du plaisir nos sensibilités naissantes.

A cette époque de la vie enfin la nature nous donne une enveloppe : cette enveloppe est la pudeur.

On peut, en effet, se la peindre en imaginant un contour où notre existence en sa fleur est de toutes parts isolée, et reçoit les influences terrestres à travers des empêchemens qui les dépouillent de leur lie ou en absorbent les excès.

Elle arrête à notre surface les inutiles sédimens des impressions qui arrivent du dehors, et, n'admettant entre ses nœuds que leur partie élémentaire, dégagée de toute superfluité, elle fait sans effort contracter à l'ame la sagesse, et à la volonté l'habitude de n'obéir qu'à des mobiles spirituels comme elle.

Elle assure à nos facultés le temps et la facilité de se déployer, hors d'atteinte et sans irrégularité, en un centre circonscrit, où la pureté les nourrit et la candeur les environne, comme un fluide transparent.

Elle tient nos cœurs en repos et nos sens hors de tumulte, dans ses invisibles liens, incapable de nous contraindre dans notre développement, mais capable de nous défendre en amortissant tous les

chocs et en opposant sa barrière à nos propres excursions, lorsque trop d'agitation pourrait nous nuire ou nous détruire.

Elle établit, entre nos sens et toutes leurs relations, une telle médiation et de tels intermédiaires, que, par elle, il ne peut entrer dans l'enceinte où l'ame réside que des images ménagées, des émotions mesurées et des sentimens approuvés.

Est-il besoin maintenant de parler de sa nécessité?

Ce qu'est aux petits des oiseaux le blanc de l'œuf et cette toile où leur essence est contenue, ce qu'est au pépin sa capsule, ce qu'est à la fleur son calice, et ce que le ciel est au monde, la pudeur l'est à nos vertus.

Sans cet abri préservateur, elles ne pourraient pas éclore; l'asile en serait violé, le germe mis à nu et la couvée perdue.

Appliquons cette idée aux faits, et le système aux phénomènes.

Nous avons tous de la pudeur, mais non une pudeur pareille. Cette toile immatérielle a des contextures diverses. Elle nous est donnée à tous, mais ne nous est pas départie avec une égale largesse, ni avec la même faveur.

Quelques-uns ont une pudeur peu subtilement ourdie; d'autres n'en ont qu'un lambeau.

Ceux qui portent en eux les germes de toutes les perfections ont seuls une pudeur parfaite, seuls une pudeur entière, et dont les innombrables fils se rattachent à tous les points où aboutit leur existence. C'est celle-là que je décris.

Nous ne la gardons pas toujours. Elle est semblable à la beauté : d'affreux accidens nous l'enlèvent, et d'elle-même, sans efforts, elle diminue et s'efface lorsqu'elle serait inutile et que le but en est atteint.

La pudeur, en effet, subsiste aussi long-temps qu'il est en nous quelque particule inconnue, qui n'a pas pris sa substance et toute sa solidité, et jusqu'à ce que nos organes aient été rendus susceptibles d'adopter et de retenir des impressions éternelles.

Mais quand les molles semences de nos solides qualités ont pris tout leur développement;

Quand nos bienveillances premières, comme un lait qui se coagule, ont produit en nous la bonté, ou que notre bonté naturelle est devenue inaltérable;

Quand, nourri de notions chastes, notre esprit s'est développé,

et peut garder cet équilibre que nous appelons la raison, ou que notre raison est formée;

Quand nos rectitudes morales ont insensiblement acquis cette indestructibilité qu'on nomme le caractère, ou que le caractère en son germe a reçu tous ses accroissemens;

Enfin, quand, le secret principe d'aucune dépravation ne pouvant plus s'introduire en nous que par notre volonté, et nous blesser qu'à notre su, notre défense est en nous-mêmes :

Alors l'homme est achevé, le voile tombe, et le réseau se désourdit.

Même alors, cependant, la pudeur imprime en nous ses vestiges et nous laisse son égide. Nous en perdons le mécanisme, mais nous en gardons la vertu. Il nous reste une dernière ombre du réseau : je veux dire cette rougeur qui nous parcourt et nous revêt, comme pour effacer la tache que veut nous imprimer l'affront, ou pour s'opposer au plaisir excessif et inattendu que peut nous causer la louange.

Elle nous lègue encore de plus précieux fruits :

Un goût pur dont rien n'émoussa les premières délicatesses; une imagination claire dont rien n'altéra le poli;

Un esprit agile et bien fait, prompt à s'élever au sublime; une flexibilité longue que n'a desséchée aucun pli;

L'amour des plaisirs innocens, les seuls qu'on ait long-temps connus; la facilité d'être heureux, par l'habitude où l'on vécut de trouver son bonheur en soi;

Je ne sais quoi de comparable à ce velouté des fleurs qui furent long-temps contenues entre des freins inextricables, où nul souffle ne put entrer; un charme qu'on porte en son ame et qu'elle applique à toutes choses, en sorte qu'elle aime sans cesse, qu'elle a la faculté d'aimer toujours;

Une éternelle honnêteté; car, il faut ici l'avouer, comme il faut l'oublier peut-être, aucun plaisir ne souille l'ame, quand il a passé par des sens où s'est déposée à loisir et lentement incorporée cette incorruptibilité;

Enfin, une telle habitude du contentement de soi-même, qu'on ne saurait plus s'en passer, et qu'il faut vivre irréprochable pour pouvoir vivre satisfait.

JUGEMENS LITTÉRAIRES.

Platon est le premier des théologiens spéculatifs. La révélation naturelle n'eut point d'organe plus brillant.

Platon trouva la philosophie faite de brique, et la fit d'or.

J'admire dans Platon cette éloquence qui se passe de toutes les passions, et n'en a plus besoin pour triompher. C'est là le caractère de ce grand métaphysicien.

Il y a dans Platon une lumière toujours prête à se montrer, et qui ne se montre jamais. On l'aperçoit dans ses veines, comme dans celles du caillou; il ne faut que heurter ses pensées pour l'en faire jaillir.

Il amoncelle des nuées; mais elles recèlent un feu céleste, et ce feu n'attend que le choc.

Esprit de flamme par sa nature, et non pas seulement éclairé, mais lumineux, Platon brille de sa propre lumière.

C'est toujours de la splendeur de sa pensée que le langage de Platon se colore. L'éclat en lui naît du sublime.

Platon parlait à un peuple extrêmement ingénieux, et devait parler comme il le fit.

Il s'élève des écrits de Platon je ne sais quelle vapeur intellectuelle.

Ne cherchez dans Platon que les formes et les idées : c'est ce qu'il cherchait lui-même. Il y a en lui plus de lumière que d'objets, plus de forme que de matière.

Il faut le respirer et non pas s'en nourrir.

Longin reprend, dans Platon, des hardiesses qu'autorisait la rhétorique du dialogue, du sujet et du moment.

La haute philosophie a ses licences, comme la haute poésie. Au même titre, elle a les mêmes droits.

Platon ne fait rien voir, mais il éclaire, il met de la lumière dans nos yeux, et place en nous une clarté dont tous les objets deviennent ensuite illuminés. Il ne nous apprend rien, mais il nous dresse, nous façonne, et nous rend propres à tout savoir. Sa lecture, on ne sait comment, augmente en nous la susceptibilité à distinguer et à admettre toutes les belles vérités qui pourront se présenter. Comme l'air des montagnes, elle aiguise les organes, et donne le goût des bons alimens.

Dans Platon l'esprit de poésie anime les langueurs de la dialectique.

Platon se perd dans le vide; mais on voit le jeu de ses ailes, on en entend le bruit.

Des détours, quand ils ne sont pas nécessaires, et l'explication de ce qui est clair, sont les défauts de Platon. Comme les enfans, il trouble l'eau limpide pour se donner le plaisir de la voir se rasseoir et s'épurer. A la vérité, c'est afin de mieux établir le caractère de

son personnage; mais il sacrifie ainsi la pièce à l'acteur, et la fable au masque.

Le Phédon est un beau tableau, admirablement composé; il y a de belles couleurs, mais fort peu de bonnes raisons.

Aristote a rangé dans la classe des poésies épiques les dialogues de Platon.

Il a eu raison, et Marmontel, qui le contredit, a mal connu la nature et le caractère de ces dialogues, et mal entendu Aristote.

Platon doit être traduit d'un style pur, mais un peu lâche, un peu traînant. Ses idées sont déliées; elles ont peu de corps, et, pour les revêtir, il suffit d'une draperie, d'un voile, d'une vapeur, de je ne sais quoi de flottant. Si on leur donne un habit serré, on les rend toutes contrefaites.

Platon, Xénophon et les autres écrivains de l'école de Socrate, ont les évolutions du vol des oiseaux; ils font de longs circuits, ils embrassent beaucoup d'espace, ils tournent long-temps autour du point où ils veulent se poser, et qu'ils ont toujours en perspective; puis enfin ils s'y abattent. En imaginant le sillage que trace en l'air le vol de ces oiseaux, qui s'amusent à monter et à descendre, à planer et à tournoyer, on aurait une idée de ce que j'ai nommé *les évolutions de leur esprit et de leur style.*

Ce sont eux qui bâtissent des labyrinthes, mais des labyrinthes en l'air.

Au lieu de mots figurés ou colorés, ils choisissent des paroles simples et communes, parce que l'idée qu'ils les emploient à tracer est elle-même une grande et longue figure.

Virgile n'eût été, au temps de Numa, qu'un villageois jouant du chalumeau.

Si Fénelon eût vécu sous Hugues Capet, et n'avait eu pour père qu'un laboureur, il n'eût été qu'un humble et pieux religieux, ou un doux curé de village.

Tertullien et Jurieu auraient bouleversé le leur, eussent-ils été des valets.

Bossuet, chez tous les peuples, dans tous les temps et dans toutes les conditions, se fût montré un homme d'un grand sens, d'un grand esprit, et serait devenu l'oracle de sa ville, de son canton, de son hameau, de sa tribu, de ses voisins et de sa famille.

Bossuet n'aurait pas trouvé de nos jours, en France, la langue dont il aurait eu besoin.

Dans le style de Bossuet, la franchise et la bonhomie gauloises se font sentir avec grandeur. Il est pompeux et sublime, populaire et presque naïf.

Bossuet emploie tous nos idiomes, comme Homère employait tous les dialectes. Le langage des rois, des politiques et des guerriers; celui du peuple et du savant, du village et de l'école, du sanctuaire et du barreau; le vieux et le nouveau, le trivial et le pompeux, le sourd et le sonore : tout lui sert; et de tout cela il fait un style simple, grave, majestueux. Ses idées sont, comme ses mots, variées, communes et sublimes.

Tous les temps et toutes les doctrines lui étaient sans cesse présens, comme toutes les choses et tous les mots. C'était moins un homme qu'une nature humaine, avec la tempérance d'un saint, la justice d'un évêque, la prudence d'un docteur et la force d'un grand esprit.

Fénelon habite les vallons et la mi-côte; Bossuet, les hauteurs et les derniers sommets. L'un a la voix de la sagesse, et l'autre en a l'autorité; l'un en inspire le goût, mais l'autre la fait aimer avec ardeur, avec force, et en impose la nécessité.

Fénelon sait prier, mais il ne sait pas instruire.

C'est un philosophe presque divin, et un théologien presque ignorant.

M. de Beausset dit de Fénelon : « Il aimait plus les hommes qu'il ne les connaissait. »

Ce mot est charmant; il est impossible de louer avec plus d'esprit ce qu'on blâme, ou de mieux louer en blâmant.

Fénelon laisse plus souvent tomber sa pensée qu'il ne la termine. Rien en lui n'est assez moulé.

Le style du Télémaque ressemble à celui d'Homère, mais de l'Homère de Mme Dacier.

Les pensées de Fénelon sont traînantes, mais aussi elles sont coulantes.

Fénelon nage, vole, opère dans un fluide, mais il est mou; il a plutôt des plumes que des ailes. Son mérite est d'habiter un élément pur.

Dans ses préceptes, il ne parle que de véhémence, et il n'en a point. Oh! qu'il eût bien mieux dit s'il eût parlé d'élévation et de délicatesse, qualités par lesquelles il excelle!

Je lui attribue de l'élévation, non qu'il se porte et qu'il se tienne jamais très haut, mais parce qu'il ne touche presque jamais la terre.

Il est subtil, il est léger, mais d'une subtilité de nature et non de pratique.

Cet esprit demi-voilé et entrevu, *qualem aliquis vidit, aut vidisse putat, per nubila lunam*, plaît à la fois par le mystère et la clarté.

Ce qui impatiente, c'est qu'on l'a loué jusqu'ici sans précision, et avec une exagération peu conforme aux habitudes de ses goûts, à sa manière et aux règles de sa poétique et de sa critique.

Ordinairement ce qu'il dit échappe à la mémoire, mais n'échappe pas au souvenir; je veux dire qu'on ne se rappelle pas ses phrases, mais qu'on se souvient du plaisir qu'elles ont fait. Cette perfection de style qui consiste à incorporer de telle sorte la parole avec la pensée, qu'il soit impossible de se rappeler l'une sans l'autre, n'est pas la sienne; mais il en a une autre : sa construction molle indique l'état de son ame, la douceur de son affection. Si l'on y voit moins bien ses pensées, on y voit mieux ses sentimens.

Fénelon avait cet heureux genre d'esprit, de talent et de caractère, qui donne infailliblement de soi à tout le monde l'idée de quelque chose de meilleur que ce qu'on est.

C'est ainsi qu'on attribue à Racine ce qui n'appartient qu'à Virgile, et qu'on s'attend toujours à trouver dans Raphaël des beautés qui se rencontrent plus souvent, peut-être, dans les œuvres de deux ou trois peintres, que dans les siennes.

Fénelon eut le fiel de la colombe, dont ses reproches les plus aigres imitaient les gémissemens; et parce que Bossuet parlait plus haut, on le croyait plus emporté.

L'un avait plus d'amis et, pour ainsi parler, plus d'adorateurs que l'autre, parce qu'il avait plus d'artifices. Il n'y a point d'ensorcellement sans cet art et sans habileté.

L'esprit de Fénelon avait quelque chose de plus doux que la douceur même, de plus patient que la patience. Un ton de voix toujours égal, et une douce contenance toujours grave et polie, ont l'air de la simplicité, mais n'en sont pas. Les plis, les replis et l'adresse qu'il mit dans ses discussions, pénétrèrent dans sa conduite. Cette multiplicité d'explications; cette rapidité, soit à se défendre tout haut, soit à attaquer sourdement; ces ruses innocentes; cette vigilante attention pour répondre, pour prévenir et pour saisir les occasions, me rappellent, malgré moi, la simplicité du serpent, tel qu'il était dans le premier âge du monde, lorsqu'il avait de la candeur, du bonheur et de l'innocence : simplicité insinuante, non insidieuse cependant, sans perfidie, mais non sans tortuosité.

L'abbé Fleury est à Fénelon ce que Xénophon est à Platon, un demi-Fénelon, un Fénelon rustique.

Il n'y a, en Bourdaloue, ni précision parfaite, ni volubilité.

Il faut admirer, dans Fléchier, cette élégance où le sublime s'est caché; cet éclat tempéré à dessein; cette beauté qui s'est voilée; cette hauteur qui se réduit au niveau du commun des hommes; ces formes vastes, et qui occupent si peu d'espace; ces phrases qui, dans leur brièveté, ont tant de sens; ces pensées profondes, aussi limpides, aussi claires que ce qui est superficiel; cet art enfin où la nature est tout entière. Mais on voudrait plus de franchise, un plus haut vol.

Le plan des sermons de Massillon est mesquin, mais les bas-reliefs en sont superbes.

Massillon gazouille du ciel je ne sais quoi qui est ravissant.

A Mme DE BEAUMONT.

Montignac, 31 décembre 1799.

« Je voudrais bien voir quelle mine vous faites aux associés de Bonaparte. Pour moi, je ne crois pas qu'on puisse jamais dire d'eux :

« Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort. »

« La nature avait fait tous ces hommes-là pour servir de piliers à quelque obscur musée, et on en fait des colonnes d'état ! Il est fâcheux de ne sortir de l'horrible règne des avocats que pour passer sous celui de la librairie.

« Il y a deux classes d'hommes dont les uns sont au-dessus et les autres au-dessous de la société, les beaux esprits en titre et les coquins de profession. Il faut, me disait autrefois quelqu'un, « mettre ceux-ci à Bicêtre et ceux-là à l'Académie, sans jamais les tirer de là. » Ce quelqu'un avait raison, et tellement raison, que, si je devenais à mon tour consul et maître, j'en ferais volontiers mon penseur ; mais, pour être conséquent, je n'en ferais pas mon ministre.

« Ceux qui ont passé leur vie dans des ports de mer à donner des leçons de pilotage, seraient de très mauvais pilotes, et nous avons pis que cela. Notre pauvre flotte est confiée à des sous-maîtres qui

ont toujours raisonné de la manœuvre, sans la connaître, et qui ne sauraient pas même conduire un batelet dans des eaux douces.

« Une fausse science va succéder à l'ignorance, et une fausse sagesse à la folie. On fera mal avec méthode, avec sérénité et avec une inaltérable satisfaction de soi-même. Chacun, content de ses principes et de ses bonnes intentions, nous fera périr de langueur, dans de certaines règles, et avec art. On a modifié un mauvais système; mais on se gardera bien d'y renoncer. Eh! comment se pourrait-il qu'on y renonçât? Nos gens d'esprit n'ont d'esprit que par lui, et n'ont pas d'autre esprit que lui. Il faudrait, s'ils se désabusaient de leurs doctrines, qu'ils se désabusassent aussi de tout le mérite qu'ils ont et de tout celui qu'on leur croit. Il faudrait ce qui ne se peut:

« Convertir un docteur est une œuvre impossible. »

« Que le ciel désengoue Bonaparte de ces messieurs, et, à ce prix, qu'il le conserve; car, malgré nos anciens dires, la nature et la fortune l'ont rendu supérieur aux autres hommes, et l'ont fait pour les gouverner! Mais je n'attendrai rien de bon de son pouvoir ni de sa capacité, tant qu'il sera assez sot pour croire que Sièyes même a plus d'esprit que lui. Cet homme a dans la tête une grandeur réelle qu'il applique à tout ce qui se trouve avoir, autour de lui, une grandeur de circonstance. Il confond les individus avec les essences; il prend l'Institut pour les sciences, les écrivains pour des savans, et les savans pour de grands hommes. Son esprit vaste porte en soi les erreurs et les vérités d'un siècle qui admire trop. Sa raison le détrompera avec le temps; mais, en attendant, ses préjugés règleront sa conduite en beaucoup de points essentiels, et ses conseillers épaississiront ses préjugés. Quel dommage qu'il soit si jeune, ou qu'il ait eu de mauvais maîtres! Il laissera, je crois, dans les têtes humaines, une haute opinion de lui; mais, s'il vit peu, il ne laissera rien de durable, ni qui soit digne de durer.

« Voilà ce que je pense sur un homme et des changemens qui occupent certainement beaucoup votre attention, comme ils ont occupé la mienne. Je n'ai partagé ni vos ravissemens, ni ceux de mon frère; mais j'ai pris à tout un intérêt aussi vif que celui que vous avez pu ressentir. J'ai peu espéré pour l'avenir; mais j'ai joui avec délices de ce moment de liberté, dont tous les partis, tous les hommes, se sont sentis tout à coup en possession, et dont presque tous ont usé. J'en fais usage à mon tour, dans ce peu de politique

dont j'ai cru devoir le tribut à la confiance qui règne entre nous, et à celle que je prends en la modération d'un gouvernement digne de plus d'estime que tous ceux qui l'ont précédé, mais non pas digne de louanges. *Un* homme eût pu en mériter; mais *tant* n'en mériteront point. S'il n'y avait sous le chapeau de Bonaparte d'autre esprit que le sien, et dans les conseils qu'un petit nombre d'hommes sensés, j'espérerais des temps meilleurs; je croirais même que nous y sommes arrivés; mais avec une pareille cohue d'avis et de talens divers, je suis fortement persuadé que nous allons changer d'époque sans changer d'esprit et de sort.

« Portez-vous mieux, c'est le seul changement que je désire en vous.

« Je laisse la plume à ma bonne compagne, qui va se plaindre de ce qu'il fait froid. »

A Mme DE BEAUMONT.

Montignac, 1800.

« Êtes-vous bien démariée? Il me reste sur ce point une incertitude qui arrête et tient en suspens tous les mouvemens de ma joie. Votre acte d'affranchissement est-il dressé, signé, paraphé, expédié? C'est ce que je vous prie de nous faire savoir au plus vite, afin que je prenne un parti : celui d'être bien content, si vous parvenez enfin à ne dépendre que de vous-même, et à n'être appelée que d'un nom qui vous aura toujours appartenu.

« Ce nom, quel sera-t-il, à votre avis? Pauline Montmorin est bien joli et bientôt dit. Mais, dans la société, nous ne dirons pas Pauline Montmorin, lorsque nous parlerons de vous. Comment vous appellerons-nous? Je vous déclare d'avance et hautement que je ne veux pas de Madame de Montmorin : vous auriez l'air de n'être qu'une de vos parentes, une Montmorin par alliance et par hasard, une Montmorin comme une autre. Si donc vous reprenez ce nom que je révère et qui me plaît, appelez-vous Mademoiselle; si vous ne voulez pas qu'on vous dise Mademoiselle, prenez le nom de Saint-Héran. Madame de Saint-Héran vous siéra fort bien. Une Madame de Saint-Héran est une Montmorin voilée. Madame de Sévigné, qui, comme vous savez, m'est toutes choses, parle d'ailleurs des Saint-Héran. Au couvent que vous aimiez tant on vous appelait Saint-Héran.

Enfin, ou cachez votre nom, ou ne cachez pas votre filiation, à laquelle je tiens beaucoup. En attendant que vous vous soyez mûrement décidée sur cet article, qui est pour moi plus sérieux que vous ne pensez peut-être, nous userons de la suscription ordinaire, avec une extrême impatience de pouvoir en employer une nouvelle, à juste titre et à bon droit.

« Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de Victor, ni même de Bonaparte, qui est un inter-roi admirable. Cet homme n'est point parvenu; il est arrivé à sa place. Je l'aime.

« Sans lui on ne pourrait plus sentir aucun enthousiasme pour quelque chose de vivant et de puissant. Ce jeu de la réalité, placé en son vrai point de vue, et que vous nommez *illusion*, quand elle nous plaît et nous charme, ne s'opérerait dans notre ame, sans cet homme extraordinaire, en faveur de rien d'agissant. Je lui souhaite perpétuellement toutes les vertus, toutes les ressources, toutes les lumières, toutes les perfections qui lui manquent peut-être, ou qu'il n'a pas eu le temps d'avoir. Il a fait renaître, non-seulement en sa faveur, mais en faveur de tous les autres grands hommes pour lesquels il le ressent aussi, l'enthousiasme qui était perdu, oisif, éteint, anéanti. Ses aventures ont fait taire l'esprit et réveillé l'imagination. L'admiration a reparu et réjoui une terre attristée où ne brillait aucun mérite qui imposât à tous les autres. Qu'il conserve tous ses succès; qu'il en soit de plus en plus digne; qu'il demeure maître long-temps. Il l'est certes, et il sait l'être. Nous avions grand besoin de lui. Mais il est jeune, il est mortel, et je méprise toujours infiniment ses associés !

« Je ne vous ai pas encore parlé de ma bonne et pauvre mère. Il faudrait de trop longues lettres pour vous dire tout ce que notre réunion me fait éprouver de triste et de doux. Elle a eu bien des chagrins, et moi-même je lui en ai donné de grands, par ma vie éloignée et philosophique. Que ne puis-je les réparer tous, en lui rendant un fils à qui aucun de ses souvenirs ne peut reprocher du moins de l'avoir trop peu aimée !

« Elle m'a nourri de son lait, et « jamais, » me dit-elle souvent, « jamais je ne persistai à pleurer sitôt que j'entendis sa voix. Un seul mot d'elle, une chanson, arrêtaient sur-le-champ mes cris, et tarissaient toutes mes larmes, même la nuit et endormi. » Je rends grace à la nature qui m'avait fait un enfant doux; mais jugez combien est tendre une mère qui, lorsque son fils est devenu homme, aime à entretenir sa pensée de ces minuties de son berceau.

« Mon enfance a pour elle d'autres sources de souvenirs maternels qui semblent lui devenir plus délicieux tous les jours. Elle me cite une foule de traits de ma tendresse, dont elle ne m'avait jamais parlé, et dont elle me rappelle fort bien tous les détails. A chaque moment que le temps ajoute à mes années, sa mémoire me rajeunit; ma présence aide à sa mémoire.

« Ma jeunesse fut plus pénible pour elle. Elle me trouva si grand dans mes sentimens, si éloigné des routes ordinaires de la fortune, si net de toutes les petites passions qui la font chercher, si intrépide dans mes espérances, si dédaigneux de prévoir, si négligent à me précautionner, si prompt à donner, si inhabile à acquérir, si juste, en un mot, et si peu prudent, que l'avenir l'inquiéta.

« Un jour qu'elle et mon père me reprochaient ma générosité, avant mon départ pour Paris, je répondis très fermement que « je « ne voulais pas que l'ame d'aucune espèce d'hommes eût de la su- « périorité sur la mienne, que c'était bien assez que les riches eussent « par-dessus moi les avantages de la richesse, mais que certes ils « n'auraient pas ceux de la générosité. »

« Elle me vit partir dans ces sentimens; et, depuis que je l'eus quittée, je ne me livrai qu'à des occupations qui ressemblent à l'oisiveté, et dont elle ne connaissait ni le but, ni la nature. Elles m'ont procuré quelquefois des témoignages d'estime, des possibilités d'élévation, des hommages même dont j'ai pu être flatté. Mais rien ne vaut, je l'éprouve, ces suffrages de ma mère. Je vous parlerai d'elle pendant tout le temps que nous nous reverrons, car j'en serai occupé tant que pourra durer ma vie. La sienne est bien affaiblie. Elle ne mange presque pas, et souffre souvent d'un asthme sec qui est l'infirmité décidée où la délicatesse de son tempérament a abouti. Elle dit cependant qu'elle se porte bien; mais elle se trompe et nous trompe : sa résignation domine maintenant sur toutes les autres perfections qui avaient autrefois tant d'éclat.....

« Je ne sais trop ce que j'ai pu vous dire dans cette lettre. Suppléez à tout ce qui peut y manquer, car pour rien au monde je ne la relirais. La dernière m'avait soulagé; mais j'ai mal pris mon temps pour celle-ci. Hier a été un mauvais jour, et je m'en ressens aujourd'hui. Ne vous en mettez pas en peine, car je serai guéri demain, ou tout au moins après-demain.

« Je vous supplie de nous écrire plus souvent, et d'être persuadée qu'en cela vous avez à craindre notre appétit plus que notre satiété. Il y a *l'encore* de la faim, *l'encore* du désir, *l'encore* aspiratif, *l'encore*

des enfans; Werther en parle; c'est celui-là que nous disons toujours, après avoir lu vos lettres, et jamais l'autre : il n'est pas fait pour vous.

A M. MOLÉ.

Villeneuve-le-Roi, le 30 mars 1804.

« Tout ce que vous m'avez dit de neuf sur l'erreur est bien dit, et non-seulement très bien dit, mais très vrai, mais historique.

« J'ai cependant quelques objections à vous faire.

« Dire aux hommes que toute erreur est funeste, n'est-ce pas les porter, par leur propre intérêt et par leurs intérêts les plus grands, à tout examiner, et par conséquent à tout rendre problématique, au moins quelques momens? Situation la plus funeste où puisse être placé le genre humain. Il n'est pas exact d'ailleurs que toute erreur soit funeste. Que dis-je? Il en est un grand nombre qui n'éloignent pas de la vérité, car elles en occupent. Telles sont presque partout les fables qui s'attachent aux religions. En parlant de Dieu, elles en entretiennent la croyance et en inculquent les lois.

Le conte fait passer la morale avec lui.

« Beaucoup d'erreurs sont moins des opinions que des vertus; moins des égaremens de l'esprit que de beaux sentimens du cœur. Telles sont celles qui ne s'adoptent que par respect, par piété, par soumission pour les parens, pour les anciens.

« Il faut distinguer soigneusement les erreurs nouvelles des anciennes, les erreurs dogmatiques des erreurs de docilité, les systèmes inouis et en opposition à toutes les idées antérieures, des systèmes partiels et qui portent plus sur les formes que sur le fond.

« Il est de l'ordre que toutes les idées nécessaires à l'ordre et à la portion de bonheur que ce monde peut nous donner, soient des idées de tous les temps, et se soient trouvées partout où des peuples se sont trouvés. Par cela même, tout ce qui tend à détruire les idées précédentes est funeste, et produit sur les individus et les nations les effets déplorables dont vous avez fait le tableau.

« Toute erreur qui est ancienne a perdu son venin, ou peut-être, pour parler plus exactement, toute erreur qui a subi l'épreuve du temps et y a résisté est une erreur qui est innocente, par nature, et peut s'amalgamer avec tout ce qui est bien. C'est ce qui l'a rendue vivace.

« Dieu nous trompe perpétuellement, et veut que nous soyons trompés; je veux dire qu'il nous donne perpétuellement des opinions à la place du savoir dont nous ne sommes pas capables. Quand je prétends qu'il nous trompe, j'entends par des illusions et non pas par des fraudes. Il nous trompe pour nous guider, pour nous sauver, non pour nous perdre. C'est l'éternel poète, si je puis user de ce mot, comme l'éternel géomètre.

« Nous appliquons mal, au surplus, et nous entendons mal tous les jours le nom, le grand nom de vérité. Je me suis dit une fois : La vérité est des natures et non pas des individus; des essences et non pas des existences; de ce qui est une loi et non de ce qui est un fait; de ce qui est éternel et non de ce qui est passager. Souvenez-vous, par exemple, de cette fable de Saint-Lambert : Un courtisan puni maudissait son roi.— Que dit-il? demanda celui-ci. — Que Dieu pardonne aux princes miséricordieux, répondit un sage. — On vous trompe, dit un méchant; le malheureux vous maudit. — Tais-toi, reprit le roi; — et se tournant du côté du sage : O mon ami, tu dis toujours la vérité.

« En effet « Dieu pardonne aux miséricordieux » est une vérité, une chose d'ordre, de nature, d'essence, une chose éternelle. Le sage, par une espèce d'apologue ou de supposition de fait, disait véritablement une vérité; l'autre tendait à la faire oublier, en disant un fait existant.

« Ce que j'en veux conclure, c'est que, si beaucoup de choses vraies ou beaucoup d'*existences* ne sont pas dignes du nom de *vérités*, beaucoup de choses fausses ou non existantes ne méritent pas non plus le nom d'*erreurs* et la mauvaise note qui semble devoir être attachée à ce mot.

« Et pour m'expliquer par une autre subtilité, car il faut s'aider de tout dans les recherches déliées, j'ajoute que, dans les calculs dont il n'importe aux hommes de connaître que les résultats, ce n'est en dernière analyse et pour l'effet nécessaire, dans aucun des chiffres partiels, que se trouve la vérité ou l'erreur, mais dans la somme toute et dans le dernier énoncé. Ainsi, dans les faits d'un certain ordre, les faits religieux, par exemple, peu importe qu'il y en ait d'erronés, si celui auquel on veut parvenir et l'on parvient par eux, est un fait réel, comme l'existence de Dieu.

« Enfin, ce n'est peut-être pas l'erreur qui trompe du vrai au faux, mais celle qui trompe du bien au mal, qui est funeste. La première, je l'observe en passant, n'a pu jamais être durable. Il y a plus, elle

ne produit même pas toujours tout le mal qui, par une inévitable conséquence, semble devoir en découler; car il arrive souvent qu'on a le sentiment d'une vérité dont on n'a pas l'opinion, et qu'en pareil cas on assortit sa conduite avec ce qu'on sent plutôt qu'avec ce qu'on pense. Cela paraît aussi subtil que ce que j'ai dit plus haut; mais je l'avance plus hardiment, et vous allez savoir pourquoi.

« Cette pensée est bien de moi, et je la tiens de mon expérience; mais elle n'est pas de moi seul. Je crois aussi que les expressions sont miennes; mais elles ne sont pas de moi seul non plus. Je me souviens qu'un autre a dit à peu près la même chose. Or, savez-vous quel est cet autre? C'est un homme dont le grand sens égalait pour le moins l'esprit, c'est Bossuet, dans ses disputes sur le quiétisme, et à propos de Fénelon dont il voulait expliquer les vertus qui lui semblaient en contradiction avec les monstruosités de sa doctrine. Vous trouverez sans doute que je cite là une grande autorité, et je la trouve encore plus grande que vous, car, à mon gré, Bossuet, c'est Pascal, mais Pascal orateur, Pascal évêque, Pascal docteur, Pascal homme et homme d'état, homme de cour, homme du monde, homme d'église, Pascal savant dans toutes sortes de sciences et ayant toutes les vertus aussi bien que tous les talens. Je m'arrête, je crains de vous scandaliser.

« Je coupe court, fort peu content de tout ceci, mais soulagé du moins d'avoir fait ce premier acte d'explication, et jeté ce morceau de levain dans votre pâte. Sachez-moi gré de ce que je vous fais part avec tant d'abandon et si peu d'amour-propre de la portion de mes opinions qui se présente la première, vous les livrant tantôt avec leur lie, tantôt avec leur excès et leur extravagance. Je suis entré un moment dans ces idées pour vous en ouvrir la fenêtre, assuré que le coup d'œil que je vous fais jeter là se représentera plus d'une fois à votre esprit, et que, peut-être dans un moment heureux*, vous y démêlerez ce que j'aperçois depuis long-temps, mais ce que je n'ai pu parfaitement saisir.

« Bientôt, en nous revoyant, nous traiterons à loisir ces grands sujets. Je répondrai alors à vos lettres, dont je ne vous ai pas dit un seul mot. J'aurais dû cependant déjà faire des remerciemens à votre jeune amitié. Il est probable que je n'en profiterai jamais; mais elle ne peut être pour moi que très précieuse.

« La première fois que je vous ai vu, je perdais ma mère, la meilleure, la plus tendre, la plus parfaite des mères! Ma tendresse pour

elle fut toujours, au milieu de mes innombrables passions, mon affection la plus vive et la plus entière.

« La première année où nous avons eu quelque liaison, j'ai perdu la plus nécessaire de toutes mes correspondances. Je ne pensais rien qui, à quelque égard, ne fût dirigé de ce côté, et je ne pourrai plus rien penser qui ne me fasse apercevoir et sentir ce grand vide. Mme de Beaumont avait éminemment une qualité qui, sans donner aucun talent, sans imprimer à l'esprit aucune forme particulière, met une ame au niveau des talens les plus éclatans : une admirable intelligence. Elle entendait tout, et son esprit se nourrissait de pensées, comme son cœur de sentimens, sans chercher dans les premières les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes dans les seconds. Mais vous ne l'avez tous connue que malade, et vous ne pouvez pas savoir cela comme moi. Nous nous étions liés dans un temps où nous étions tous les deux bien près d'être parfaits, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, je veux dire le souvenir de l'innocence. Vous rencontrerez dans le monde beaucoup de femmes d'esprit, mais peu qui, comme elle, aient du mérite pour en jouir et non pour l'étaler. Ses amis disaient qu'elle avait une mauvaise tête, cela peut être, mais aussi elle en avait une excellente et que nous ne trouverons pas à remplacer, vous et moi. Elle était pour les choses intellectuelles ce que Mme de Vintimille est pour les choses morales. L'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'était à consulter sur les idées. N'en ayant point de propres et de très fixes, elle entrait dans toutes celles qu'on pouvait lui présenter. Elle en jugeait bien, et l'on pouvait compter que tout ce qui l'avait charmée était exquis, sinon pour le public, au moins pour les parfaits. Je suis trop avancé dans la vie, trop mûri par la maladie pour pouvoir espérer ni prétendre aucun dédommagement. Toutefois je dois vous dire que, sans de tels empêchemens, la Providence, en vous plaçant pour ainsi dire devant mes pas quand j'éprouvais de telles pertes, m'aurait paru vouloir les adoucir et m'en consoler autant que possible. Je lui rends grace; mais laissez-moi me borner à profiter de ce bienfait, quand l'occasion s'en présentera, sans aspirer à vous lier par aucune espèce de chaînes.

« Adieu, adieu. Je n'en puis plus. »

A M. MOLÉ.

Paris, 2 juillet 1804.

« J'apprends que vous restez à Champlâtreux pour y faire tondre vos prés. Je vous approuve; mais cela me dérange.

« J'avais promis d'aller passer aux portes de Paris la fin de cette semaine et le commencement de l'autre; mais, comme en toutes choses il faut faire céder les petites considérations aux grandes, je vais envoyer mon dédit : il faut bien que je vous attende.

« Châteaubriand et moi voulons absolument qu'on nous instruise

Du foin que peut manger une poule en un jour;

nous nous adresserons à vous.

« J'ai brûlé votre confidence, comme vous l'avez exigé. Il me semble que vous voulez même que je l'oublie. Je ne vous en parlerai donc pas, à moins que vous ne m'en parliez. Je me permettrai seulement de vous faire à ce sujet quelques observations.

« 1° Il faut donner au mal et aux méchans le moins d'empire qu'il est possible sur ses contentemens;

« 2° Il est peu juste de punir ceux qui ne ressemblent pas exactement au portrait que nous nous en étions fait, à moins qu'ils n'aient pris un masque dans le dessein bien prémédité de nous tromper.

« 3° La vie est un ouvrage à faire où il faut, le moins qu'on peut, raturer les affections tendres.

« 4° Il faut mettre dans ses actions et ses jugemens beaucoup de force et de droiture, et, dans ses sentimens, beaucoup d'indulgence et de bonté, pour que l'ouvrage de la vie soit beau.

« 5° Appelons toujours le bien des noms les plus beaux et le mal des noms les plus doux, dans les traitemens qu'on nous fait. Souvenons-nous de Fénelon, lorsqu'il dit en parlant des bâtards de Lacédémone : *nés de femmes qui avaient oublié leurs maris absens, pendant la guerre de Troie.*

« Je cherche à vous consoler comme vous pouvez l'être, avec un caractère tel que le vôtre, en vous élevant à votre hauteur naturelle; cela soulage. Tout le reste met l'ame dans une fausse position qui la tourmente.

« Il y a cependant ici une vérité de fait à reconnaître : c'est que l'humeur exhalée purge les passions.

« Vous voulez tout concentrer et ne pas vous plaindre; vous avez tort. Ce rôle, qui paraît plus beau, est beaucoup moins sage. La plainte est un soulagement naturel dont il ne faut faire le sacrifice qu'à la grandeur d'ame proprement dite et à la prudence véritable.

« Il n'y a point de cas où l'on ne puisse et où l'on ne doive parler, lorsqu'on a à sa portée, dans le monde, des oreilles discrètes et un silence intelligent. Il faut alors jeter son feu, comme la surabondance d'un élément qui a besoin d'être évacué. On est tout étonné, après cela, de la plénitude de raison ou de santé morale qu'on sent renaître en soi.

« Il est vrai que, pour se permettre ce remède, il faut avoir un confident auquel on soit assuré de ne pas donner son mal. Quand le confident manque, il faut garder le mal, et le digérer par sa propre force, qui est alors employée et consumée par un abus devenu de nécessité.

« Tâchez de faire un meilleur emploi de la vôtre. Cherchez l'écouteur qu'il vous faut, et jetez vos hauts cris. Je ne vous demande point la préférence.

« Adieu; je m'intéresse encore plus à votre bonheur qu'à vos succès, et plus à votre vie qu'à vos livres. C'est beaucoup dire. Je vous aurais écrit un mot, si j'avais su que vous ne reviendrez pas plus tôt. Je le fais aujourd'hui, afin que vous ne sachiez pas trop tard que les moindres souffrances de votre cœur affligeront toujours le mien.

« Portez-vous bien et fauchez vite. »

JOUBERT.

REVUE

LITTÉRAIRE.

Les hommes qui ont conquis, il y a dix ans, de hautes positions dans les lettres, sont maintenant comme les généraux de la république aux dernières années de l'empire : ils ne veulent plus de la fatigue et répudient la gloire, mais ils poursuivent toujours la fortune, et continuent à livrer pour elle des batailles qu'ils perdent trop souvent. C'est en cela qu'ils diffèrent des maréchaux de 1815. Si les compagnons de Bonaparte voulaient quitter leur rôle de sublimes aventuriers, pour devenir des princes bourgeois, traînant une vie inglorieuse sous les brocards des émigrés; si la voix de leur chef, et une voix plus puissante encore sur le cœur du soldat, celle du canon, ne réveillait plus rien chez eux, au moins ils refusaient de marcher encore, ils brisaient leurs aigles et brûlaient leurs drapeaux. Ceux dont nous parlons sont insensibles aussi à toute voix généreuse, et ils ne refusent pas de marcher. Au contraire, leur course n'a jamais été plus rapide. Sans se soucier des champs qu'ils parcourent et de tous les morts qu'ils y laissent, ils vont, ils vont sans cesse devant eux. Les hommes de l'empire arrêtèrent leurs chevaux quand ils sentirent que l'or appesantissait leurs arçons; plus ceux-là sentent le poids des sacs sur la cavale haletante qui les emporte, plus ils pressent ses flancs.

Lorenzino est une de ces batailles gagnées ou perdues en courant, dont le

gain ou la perte est presque ignorée par celui qui les livre. C'est tout au plus si M. Dumas sait maintenant le sort de sa pièce. Aussi nous tâcherons de nous y arrêter le moins possible, car pourquoi donnerions-nous à une œuvre plus d'importance que l'auteur ne paraît lui en donner? Ce qu'on peut dire, c'est qu'il y avait assez d'intérêt dans ce drame pour défrayer ses cinq actes. Ni la facilité, ni le mouvement, ni la science de la mise en scène, n'avaient fait défaut à M. Alexandre Dumas; mais quand le public a retrouvé sur cette même scène où la veille encore retentissaient les vers de Corneille, la prose que tous les matins chacun lit au bas de son journal, cette prose du feuilleton, banale, superficielle, où puise le don Juan de la boutique, comme le Mirabeau du café puise à celle du premier-Paris, sa conscience et son goût se sont révoltés. Certes, la salle ne présentait pas cet aspect orageux, cette physionomie agitée qu'on a si souvent remarqués aux jours des premières représentations. Les idées d'innovation enthousiaste ou de résistance opiniâtre, dont la manifestation bruyante troublait jadis toutes les solennités théâtrales, ne fermentaient dans aucun esprit. Quand la toile, en se levant, nous a laissé voir des échelles de cordes rampant le long des murailles, des hommes à manteaux sombres tentant l'escalade, d'autres faisant le guet, des masques, des toques à plumes, des torches, de longues épées, nul n'a réclamé contre tout cet appareil. Si, du haut des murs où ils étaient perchés, les personnages de M. Dumas avaient dit de bonnes choses, on les eût applaudis d'aussi grand cœur que s'ils eussent été dans la position du monde la plus naturelle. Il ne s'agissait point de donner raison à Shakspeare contre Racine, ou à Racine contre Shakspeare. Le public était également disposé à se transporter sur la plate-forme du château d'Elseneur ou dans le péristyle du palais de Pyrrhus, pourvu qu'il y rencontrât la poésie. Si la poésie avait été sur les toits de Florence, il ne se serait pas effrayé de l'ascension. Ce n'est donc point au public qu'il faut s'en prendre; quelques critiques ont accusé le sujet, je crois que le sujet mérite aussi d'être justifié.

Il y a huit ans, dans un livre empreint d'une sérieuse étude des grands maîtres et d'une toute jeune, d'une toute charmante originalité, M. de Musset jeta un drame appelé *Lorenzaccio*. Où avait été puisée l'inspiration qui fit éclore cette fantaisie? Je vais le dire : dans les regards qu'attachent sur vous, au bout des longues galeries, ces beaux portraits d'hommes aux pourpoints noirs qui ont des dagues au côté, dans une lecture intelligente et passionnée de Shakspeare, comme celle qu'en faisait Wilhelm Meister, alors qu'il rêvait le rôle d'Hamlet, dans une préoccupation habituelle des marbres, des ciselures, des belles épées et des coupes élégantes, dans une foi d'artiste vive et sincère, dans cet amour instinctif de l'Italie que les ames de poète ressentent toujours, malgré les mauvais vers qu'elle inspire et les touristes dont elle entretient les fastidieuses manies. *Lorenzaccio* fut donc créé des meilleurs élémens qui puissent former une œuvre d'art. La Florence du XVIe siècle ne parut pas à M. de Musset un théâtre indigne pour les conceptions de son

esprit. Il lui sembla qu'un conspirateur qui porte en chef un tourteau d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or pouvait figurer dans un drame sans blesser ceux qui se montrent le plus sévères sur l'origine des personnages que doit accepter la scène. Nous pensons comme lui. Seulement, nous reconnaissons qu'il fallait un merveilleux talent pour qu'une action ne prît pas des allures de mélodrame en marchant dans un sombre dédale de rues où se croisent les embuscades meurtrières et les guet-apens amoureux. Quand on veut conquérir le droit de donner aux yeux de grands spectacles, d'amener sur le théâtre le cercueil de la jeune fille et le cadavre du bravo, de montrer la vie humaine sous toutes ses faces, dans ses misères qui font pleurer, dans ses vices qui font horreur, il faut, par de laborieux efforts, donner à sa pensée cette instruction profonde, à son style cet art infini que présentent les pièces de Shakspeare. On ne doit mettre les sens en jeu que pour frapper plus vivement l'esprit. Si l'homme qui enfonce le scalpel devant un amphithéâtre dans un corps où a résidé la vie, au lieu de voir dans chaque fibre saignante qu'il met au jour la trace d'une puissance invisible, les leçons d'une sagesse suprême, n'y voyait que du sang et des blessures, ce ne serait pas un savant, ce serait un boucher ou un bourreau.

L'art et l'enseignement, le *Lorenzaccio* de M. Alfred de Musset les réunit; peut-on en dire autant du *Lorenzino* de M. Dumas? L'auteur de *Don Juan de Marana*, dont les emprunts sont quelquefois si heureux, aurait bien dû prendre à M. Alfred de Musset la pensée qui éclaire et purifie son drame. A l'âge où le cœur garde encore intact le trésor des nobles colères et des saintes larmes, à l'âge où l'on prolonge la veillée pour converser avec Plutarque, et où l'on s'endort en rêvant d'Épaminondas, Laurent de Médicis s'est épris tout à coup d'une admiration passionnée pour le rôle de Brutus. C'est à égaler la gloire de son héros qu'il veut consacrer toutes les forces d'une jeunesse à la fois ardente et austère jusqu'alors. Il fait un vœu semblable à ceux que la passion chevaleresque inspirait quelquefois au moyen-âge. Certains chevaliers juraient de cacher leurs traits: il prend avec lui-même l'engagement de cacher son ame, et de la cacher sous le plus hideux des vêtemens. Il présente aux baisers des courtisanes, aux souffles embrasés de l'orgie, son front où les rayons de la lampe répandaient une clarté sereine, où les lèvres de sa mère se posaient avec fierté et bonheur. D'abord, dans la lutte insensée qu'un aveugle héroïsme le pousse à entreprendre contre les instincts généreux de sa nature, le feu qui est au fond de son ame résiste et ne s'éteint pas. Comme il le dit lui-même dans un mouvement plein d'une tristesse poignante et d'un charme ineffable de vérité, il a pleuré sur la vertu de la première fille qu'il a séduite. Les ardeurs des folles nuits n'ont pas encore séché au fond de ses yeux les pleurs qui soulagent, il y a encore place en lui pour les joies divines de l'enthousiasme et les magnifiques explosions de la sensibilité. Puis tout à coup il s'aperçoit que ces jouissances salutaires, dont il espérait conserver le secret,

s'affaiblissent par degrés. Un jour, les haillons dont il se débarrassait quand il était seul, restent collés à son corps; il voulait faire du vice un instrument docile, et c'est le vice qui l'a dompté. Le mépris des hommes et le dégoût de lui-même ont tout ruiné dans son cœur, tout, excepté cependant la pensée qui a été la cause première de ses maux. Aussi il s'attache à son dessein, il s'y cramponne avec une énergie désespérée. Il n'a plus pour cette pensée de meurtre l'amour sacré, le dévouement candide et pur que la débauche a tué dans son ame avec tous les nobles sentimens qu'elle renfermait; il l'aime d'une passion désordonnée et sauvage comme celle qu'une femme perdue ressent pour l'amant qui l'a avilie. Il en comprend déjà l'horrible néant, l'affreuse vanité, et cependant il lui reste toujours une vague espérance. C'est cette espérance qui se brise violemment alors que la pensée se réalise et que le crime est accompli. Alexandre mort, Laurent de Médicis ne va pas, comme Brutus, montrer dans les rues de la ville son poignard teint de sang: non; mais il devient plus grand que Brutus, il brise ce poignard et il maudit la main qui s'en est servi. Certes, il y avait là une belle donnée et faite pour satisfaire, je crois, aux exigences les plus sévères de la morale. M. Dumas ne l'a pas traitée; son Lorenzino conserve jusqu'au bout de la pièce dans leur atroce naïveté ses illusions sur le régicide.

Le héros de M. Dumas a une maîtresse. Dans la tragédie, l'intrigue amoureuse complique souvent l'intérêt, détourne l'attention et excite le blâme sévère des critiques. Eh bien! cependant, j'avoue que, sur la nécessité de l'élément amoureux dans les compositions théâtrales, je m'associe volontiers aux opinions qu'ont défendues les raffinés du temps de Scudéri et de l'hôtel Rambouillet. Si pâles que soient l'amante d'Hippolyte et celle de Britannicus, je n'aurais pas voulu que Racine eût effacé les tendres couleurs de ces deux portraits. Cette obligation de faire toujours sentir au fond d'une pièce terrible ou légère la présence de la femme et sa continuelle influence sur le cœur, cette obligation est une tradition heureuse, un doux vasselage d'origine lointaine et sacrée dont nos poètes ne doivent pas s'affranchir. Du reste, le rôle de Luizza était nécessaire dans la pièce telle qu'elle est conçue; tracé comme il l'est, cependant il ne sert qu'à mieux faire comprendre combien la poésie s'est desséchée dans le cœur de M. Dumas, au milieu des arides préoccupations de cent travaux hâtifs. Jadis l'auteur d'*Antony* et d'*Angèle* trouvait, pour peindre l'exaltation de la tendresse, une fougue, une ardeur, qui alarmaient même quelquefois les susceptibilités délicates; mais, s'il y avait dans la passion qu'il faisait parler un peu du rugissement dont les échos de tous les théâtres étaient alors habitués à retentir, on y sentait un enthousiasme réel: il savait nous ouvrir, par instans, toutes les brûlantes perspectives du beau ciel de l'amour. Le rôle de Luizza fait un frappant contraste avec les rôles qu'il traçait alors d'une façon si chaleureuse pour les héroïnes de ses drames. Dans cette pièce, faite avec tant de négligence, c'est le plus négligé de tous. Malgré les exclamations dont il est semé, et dont le parterre a même relevé

durement la série malheureuse, aucun élan, aucun cri véritable de l'ame ne soulève la prose languissante dans laquelle il est écrit.

Si le jugement que nous portons avec le public sur la pièce de M. Alexandre Dumas est sévère, il ne nous empêche pas de reconnaître, on l'a vu déjà, ce qu'il y a toujours de facilité et parfois même encore de verve dans ce qui sort de sa plume. C'est un drame qui a l'air d'avoir été écrit dans des salles d'armes, sur des impériales de diligence, mais qui, s'il n'a rien de florentin, porte le cachet de quelques qualités françaises que l'auteur des *Impressions de Voyage* possède au plus haut degré. Dans les deux premiers actes, l'action est menée avec cette rondeur et cette hardiesse cavalière qui distinguent aussi M. Scribe. Quand Boileau, personnifiant la langue et la poésie dans le vieux coursier du Parnasse, supposait que Pégase pouvait être rétif, il ignorait qu'on aurait un jour contre lui la ressource de la cravache. C'est une ressource dont M. Dumas use largement; aussi il va grand train malgré tous les obstacles. Ce qu'il y a d'insupportable pour l'imagination, c'est de penser que ce drame nous vient de Florence. Quoi! M. Dumas a sur sa tête le ciel où Lorenzo puisait son ardent amour pour la patrie, il a sous ses yeux le vieux palais des Médicis, et il ne fait pas pénétrer dans le drame qu'il nous envoie une bouffée de l'air qu'il respire. Il y a là de quoi affliger ceux qui comptent sur l'inspiration des voyages, qui espèrent entendre les vers sortir des ruines des palais et du feuillage des orangers, mais aussi il y a de quoi consoler ceux qui rêvent Florence de leur grenier et qui portent le soleil d'Italie au fond de leur cœur.

Dernièrement je lisais, en tête d'*Henri III*, une préface écrite par M. Dumas dans l'enthousiasme de son triomphe. Effusions de reconnaissance envers les acteurs, remerciemens à la critique, gratitude pour l'accueil du public, voilà ce qu'on rencontrait à chaque ligne dans ces pages écrites sous l'heureuse impression d'un succès. Cet épanouissement de joie m'intéressait et me faisait rêver. J'aime à me transporter par la pensée dans la maison du poète à la fin d'une première représentation. J'entends les voitures qui, à minuit, troublent tout à coup le silence de sa demeure; je vois les amis qui en descendent avec précipitation, gravissent ou plutôt escaladent son escalier, poussent avec fracas sa porte, et lui annoncent, les yeux brillans de bonheur, la nouvelle de sa victoire. Ce sont là de précieuses émotions, et la préface dont je parle nous annonce que l'ame de M. Dumas les a puissamment ressenties. Quand il prenait à ses pièces cet intérêt passionné, ses pièces étaient meilleures. Aujourd'hui il a sans doute une façon plus philosophique de voir les choses; c'est à Florence qu'il attend la décision du public; le bruit qu'il soulève ne lui parvient plus qu'affaibli. Il n'y a que deux sentimens qui puissent produire cet état de tranquillité et de paisible attente dans l'ame d'un écrivain : c'est un amour de l'art si profond, si désintéressé, si pur, que toutes les clameurs des hommes ne sauraient ni diminuer ni accroître les jouissances dont il s'enivre, ou c'est une façon si légère, si scep-

tique de traiter ses œuvres, qu'on ne s'inquiète plus des blâmes ou des éloges qu'elles s'attirent. *Lorenzino* est-il le fruit de ce scepticisme ou de cet amour? Je croirais volontiers que M. Dumas traite sa muse comme certains maris traitent leurs femmes, quand elles ont des galanteries lucratives. Pourvu qu'elles leur rendent compte des bénéfices, ils ne s'inquiètent pas des jugemens qu'on peut porter sur leurs fredaines.

Au XVIIIe siècle, cette espèce d'époux accommodans était fort nombreuse; celle des écrivains qui me la rappellent n'est pas moins nombreuse aujourd'hui. Ceci me fournit une transition toute naturelle pour passer de M. Alex. Dumas à M. Eugène Sue. L'inspiration qui a produit *Lorenzino* est celle qui avait produit *Mathilde* et qui vient de faire naître *le Morne-au-Diable*. C'est un rayon du génie industriel bien plutôt que du génie poétique. Si on voulait appliquer au dernier roman de M. Sue les principes d'une critique sérieuse, si on voulait se mettre, pour l'examiner, au point de vue de l'esthétique, on éprouverait une grande difficulté à formuler son jugement, tant ce jugement serait sévère; mais le feuilleton, en transportant dans le livre la décadence que le vaudeville a introduite sur la scène, amène nécessairement la critique des romans à se mettre au point de vue d'examen superficiel et d'analyse légère où se met d'ordinaire celle des ouvrages dramatiques. Considéré sous le seul rapport de l'amusement qu'il peut donner, *le Morne-au-Diable* mérite une entière indulgence. C'est, dans la première partie surtout, une de ces franches et joyeuses débauches d'imagination dont M. Eugène Sue nous avait depuis long-temps déshabitués. Après les déclamations sentimentales de Mathilde, les tirades vertueuses du prince d'Héricourt, toutes ces ambitieuses peintures de la vie élégante qui, parmi les prétentions qu'elles livrent au sourire railleur, mettent celles de l'auteur au premier rang; après ces six gros volumes tout pleins de petits détails, innombrables rayons d'une étagère où le romancier étale fastueusement mille usages futiles précieusement recueillis; après toutes ces pages écrites dans la prose diffuse du monde et imprégnées de son banal sourire, voilà que M. Sue se souvient d'avoir soufflé jadis dans le porte-voix du corsaire. Adieu les dissertations renouvelées du roman de *Pelham* sur la manière d'entrer dans un salon, de s'y asseoir et d'en sortir; adieu les réflexions judicieuses sur le cœur des femmes. M. Sue renonce à la science de Bulwer et à celle de La Rochefoucault. Le mugissement de la mer, les vivantes horreurs des forêts, le courage et les lazzis des hommes d'aventures, séduisent de nouveau l'auteur de *la Salamandre* et de *la Vigie de Koat-Wen*. *Le Morne-au-Diable* présente en foule au lecteur ces peintures naïvement terribles qui, par l'exagération de leur couleur, excitent dans l'ame un effroi mêlé de gaieté; rien ne manque aux terreurs du récit, les forbans, les peaux rouges, les tigres; il y a de quoi remplir splendidement toutes les heures d'une longue veillée.

Au milieu de la plus effroyable forêt où des monstres de toute nature se soient jamais accouplés, au milieu d'une forêt près de laquelle les bois sacrés,

les antres druidiques eussent semblé les bosquets d'un parc, dans un de ces affreux chaos de branches brisées par les bêtes sauvages, de troncs déracinés par les ans, d'arbres fabuleux et d'herbes vénéneuses qu'éclaire le ciel du Nouveau-Monde, dans ce labyrinthe où le pied d'un Caraïbe eût peut-être trébuché, voilà un homme qui s'avance avec des bas de soie, un vieux feutre à plume et une rapière au côté. Ce personnage s'appelle le chevalier de Croustillac. Il est né sur les bords de la Garonne, dans un château qui n'est jamais sorti bien nettement des brouillards du fleuve. C'est le véritable aventurier tel que chacun se le représente, un de ces derniers desservans de la chevalerie errante qui ont eu à s'escrimer, non pas contre les moulins à vent, comme don Quichotte, mais contre le grand bras immobile qu'allonge le gibet. Du reste celui-là porte sous son pourpoint un cœur qui bondit à la moindre insulte; il possède plus affaiblie, plus fanée, plus souillée que son justaucorps, et cependant toujours vivante, cette tradition de bravoure courtoise et de susceptibilité délicate sur certaines choses de l'honneur qui fait qu'on aime de passion le héros de Cervantes, et qu'on est toujours prêt à prendre au sérieux ses folies. Le chevalier de Croustillac va au-devant d'une aventure que lui aurait enviée l'Amadis des Espagnes. Il a entendu dire que dans une maison isolée, appelée le Morne-au-Diable, il y avait une femme que sa conduite des plus équivoques envers trois époux successivement disparus, avait fait surnommer *la Barbe-Bleue*. Il a juré d'être le quatrième mari de cette terrible veuve, et malgré la crainte que son nom seul répand dans tout le pays, malgré tout ce qu'on raconte des abords effrayans de sa demeure, il est décidé à accomplir son serment. La Barbe-Bleue est entourée de tous les mystères et de toutes les terreurs qui puissent environner une existence humaine. Le bruit public donne pour consolateurs à son veuvage un forban, un boucanier et un Caraïbe; le chevalier de Croustillac la disputera au boucanier, au Caraïbe et au forban. Le voyage de Croustillac est fécond en périlleuses rencontres; aucune ne le détourne de son but. Une nuit, couché entre les branches d'un acajou, il est assailli par des chats-tigres qui avaient flairé en lui une proie vivante. Le Gascon livre à ces ennemis un combat dont il sort vainqueur. Il finit par s'échapper de la forêt sans avoir éprouvé d'autres accidens que quelques déchirures à son pourpoint, et, toujours protégé par la fortune, il s'introduit dans le château du Morne-au-Diable. Peu s'en est fallu que M. Eugène Sue ne retrouvât, pour nous décrire le Morne-au-Diable, la fougueuse chaleur de coloris que présentent quelques-unes des peintures de *la Coucaratcha*. Jadis il excellait à rendre la verdure luisante du gazon, l'attrayante perspective des grandes allées, le jour mystérieux et les ombrages solitaires des parcs. Il avait à sa disposition, comme Clément Boulanger ou Roqueplan, une certaine lumière fantastique et dorée qui se jouait admirablement dans les paysages que son caprice évoquait. Je me souviens, comme si je l'avais vu en rêve, d'un beau jardin espagnol rempli d'accords de mandoline et de chants d'oiseaux, où il avait répandu à profusion les rayons de

cette lumière merveilleuse. Elle éclairait d'une teinte rougeâtre d'adorables lointains, et jetait d'ardens reflets sur les épaules veloutées d'une belle fille brune. Si M. Eugène Sue n'avait pas lui-même tari cette verve de coloriste, perdu comme à dessein cet éclat et cette fraîcheur dans la desséchante activité des labeurs quotidiens, la description du Morne-au-Diable lui aurait fourni l'occasion d'étaler de nouveau les richesses de sa palette. Il y aurait un pendant au tableau qui est resté dans notre esprit. Quoiqu'elle n'offre plus que des nuances bien affaiblies, la peinture de l'habitation américaine a de quoi sourire encore à l'imagination. Au sommet d'une montagne que des précipices environnent, au milieu d'une nature effrayante, on découvre une maison délicieuse, qui tient à la fois du cottage et de la villa, un pavillon dont les portes s'ouvrent sur un de ces gazons d'émeraudes qui nous font seuls aimer l'Angleterre, et dont les terrasses dominent un bois d'orangers, *neige éblouissante semée de boules d'or,* pour me servir d'une expression poétique de l'auteur. On devine que la Barbe-Bleue, l'habitante de ce séjour, celle que défendent tant d'obstacles et tant d'épouvantes, est une divine créature qui trouverait toujours des maris, quand même elle couronnerait les murailles de son parc des têtes de ses époux. C'est une beauté blonde, rose et enfantine, dont nous savons gré à M. Sue d'avoir tracé le portrait, car nous aimons que les romanciers soient fidèles au vieil usage de peindre l'héroïne et de la faire aussi charmante que possible. Croustillac s'enflamme pour cette merveille. Les qualités loyales du chevalier, sa bravoure et son bon cœur inspirent à la dame. sinon de l'amour, du moins de l'estime et de la confiance. Après quelques tentatives de mystification fort divertissantes, elle se décide à lui apprendre que tous les bruits qu'on répand sur elle, et qu'elle-même cherche à entretenir dans l'intérêt de sa sûreté, sont de faux et ridicules mensonges, qu'elle est entourée d'un mystère dont elle doit lui cacher la nature, mais qui n'a rien de surhumain et de cabalistique. Ce mystère, une série d'évènemens bizarres le révèle au chevalier, et je dois dire que la découverte est une surprise aussi grande pour le lecteur que pour Croustillac. La Barbe-Bleue est la femme de Jacques de Monmouth, fils naturel de Charles II. La retraite dans laquelle elle vit, les affreux soupçons qu'elle laisse planer sur son compte, ont pour objet d'augmenter la sécurité du prince dont le sort est lié au sien. M. Eugène Sue a supposé que Jacques de Monmouth, après sa conspiration contre son oncle, avait été sauvé par le dévouement d'un ami exécuté à sa place devant le peuple de Londres. C'est une supposition qui, pour avoir été faite mainte fois, n'en est pas moins téméraire, et pourtant je regrette que le romancier se soit cru obligé de se justifier, en cousant une longue note de Hume à un de ses spirituels chapitres. Nous ne cherchions pas, dans le roman du *Morne-au-Diable,* un appendice à l'histoire d'Angleterre. Jacques de Monmouth était le fils d'un fort aimable souverain et d'une fort belle actrice; il avait une noble et gracieuse figure, qui lui faisait à elle seule des partisans; lui voilà des droits incontestables à figurer dans

un récit romanesque. A présent, appartenait-il encore à ce monde, ou bien avait-il été déjà rejoindre son aïeul le martyr, à l'époque où M. Sue le fait vivre? Eh! mon Dieu! que nous importe! Quand il plaît à l'imagination d'entreprendre des excursions dans l'histoire, il faut la traiter comme l'enfant gâtée qu'on laisse folâtrer à sa guise dans le cabinet d'étude ou dans l'atelier. Je me souviens d'une ravissante pièce des *Chants du Crépuscule*, adressée aux blonds écoliers, aux doux lutins qui font tout à coup irruption dans la retraite du penseur; ils vont, ils viennent, ils sautillent, bouleversent tout, confondent tout, l'armure du chevalier, l'arc du sauvage, la babouche de la sultane; l'imagination se conduit comme eux, quand on la laisse pénétrer parmi les graves évènemens des temps passés; elle les déplace, elle les remue, elle les mêle. Eh bien! il faut se conduire envers elle comme envers eux, la laisser faire en souriant, et même la remercier encore de venir interrompre de temps en temps le fastueux ennui de nos heures sérieuses par les gracieuses folies de ses ébats.

Pour en revenir au *Morne-au-Diable*, il se trouve que toutes les précautions de la Barbe-Bleue ne préservent pas le duc de Monmouth des poursuites que dirigent contre lui les haines et les ambitions politiques. Un envoyé du roi d'Angleterre vient pour l'emmener à la tour de Londres ou le poignarder, un envoyé du roi de France vient pour lui proposer de se mettre à la tête d'une révolte, avec menace de prison en cas de refus. La captivité n'inspire pas plus d'horreur au fils de Charles II que l'idée de faire encore couler un sang héroïque sur les champs de bataille et sur les échafauds. Heureusement que, par une substitution des mieux amenées, Croustillac se met à sa place, évite l'assassin du roi d'Angleterre et reçoit gravement les hommages du ministre de France. La situation où se trouve le Gascon a été bien souvent exploitée par le roman et par le drame, jamais d'une façon plus divertissante qu'elle ne l'est chez M. Sue. Croustillac traité d'altesse royale, luttant de politique et d'habileté avec M. de Chémeraut, le plénipotentiaire de Louis XIV, excite d'un bout à l'autre de son rôle l'intérêt et la gaieté. L'aventurier se tire d'affaire avec un aplomb si prodigieux, une si merveilleuse adresse, qu'il arriverait, je crois, jusqu'à Saint-Germain ou à Versailles, en recevant partout des honneurs sur son passage, si la plus malheureuse des circonstances ne venait déjouer ses efforts et jeter sur son imposture le jour de la vérité. Le duc de Monmouth, avec sa belle figure, ses nobles manières, sa dignité et sa bravoure de Stuart, avait inspiré de tels enthousiasmes à ses partisans, qu'une vingtaine d'entre eux s'étaient embarqués sur la frégate qui portait les gens du roi de France pour le saluer plus tôt. Croustillac, informé de cet excès de zèle qui le touche fort peu, invente mille expédiens pour prévenir ou du moins retarder le plus possible l'embarrassante entrevue dont il est menacé à chaque instant. Il s'introduit pendant la nuit sur le vaisseau qui doit l'emmener en France, et, quand le matin arrive, il se tient long-temps renfermé dans sa chambre avec une obstination invincible. Un moment vient cependant

où l'on ne peut plus contenir l'impatience qu'éprouvent les partisans de Jacques de voir leur cher duc au milieu d'eux. Croustillac se dévoue bravement, il tire d'une cassette comme celle où le pâtre de La Fontaine renfermait sa souquenille et sa panetière, l'humble et audacieux costume qu'il portait avant de revêtir les ordres et le manteau du Stuart; il reprend son vieux pourpoint rapé dont les nombreuses fentes ont l'air de jeter des regards philosophiques sur la vie, il redevient l'hidalgo gascon qui nous a fait rêver à Cervantes, il enfonce fièrement son feutre déformé sur sa tête, et, la main appuyée sur sa rapière de lansquenet, il attend les partisans de Jacques de Monmouth. Parmi ces vaillans gentilshommes, trois seulement connaissaient le prince, lord Dudley, lord Rothsay et lord Mortimer. Ce sont eux qui arrivent les derniers, quand Croustillac, malgré son bizarre accoutrement, a déjà reçu toutes les protestations de la fidélité et excité toutes les explosions de l'enthousiasme. Le scandale redouté éclate avec une incroyable violence; la fureur des lords, dont l'un avait voulu qu'on le traînât aux pieds de Jacques malade et blessé, ne connaît plus aucune borne. On menace l'aventurier de le pendre au haut d'un mât; c'est à grand'peine que le capitaine du vaisseau obtient pour lui la formalité dérisoire d'un jugement militaire. Mais, au moment où le tribunal improvisé apposait en toute hâte des formules juridiques à son passeport pour l'autre monde, voilà qu'un léger brigantin armé pour la course passe à côté de la frégate royale de France et la salue d'un coup de canon. Tout le monde se précipite sur le pont, et l'on aperçoit sur le tillac du brigantin un homme splendidement vêtu qui n'est autre que Jacques de Monmouth lui-même. Jacques, qui prévoyait les funestes suites du dévouement de Croustillac, est venu à temps pour les prévenir. Il justifie le Gascon, adresse à ses compagnons d'éternels adieux, et malgré leurs supplications désespérées, malgré les menaçantes prières de l'envoyé de France, il s'éloigne à toutes voiles en défiant à la course la lourde frégate qui le poursuit. Croustillac ne s'en était pas rapporté à l'intercession du prince; pendant que Jacques parlait, il s'était jeté à la mer pour aller le rejoindre, et le voilà maintenant qui fuit le péril et les grandeurs avec l'illustre rejeton des Stuarts. On voit que ce n'est pas dans le naturel et dans la vraisemblance qu'il faut chercher le mérite de cette scène; son mérite, il est dans le mouvement et le pittoresque du tableau. Eh bien! tout amusante qu'elle puisse être, j'ai cependant à son sujet une querelle à faire à l'auteur; une querelle sentimentale, j'en conviens, mais dans laquelle je suis sûr d'être approuvé. J'ai été fâché de voir entrer dans une œuvre où les détails grotesques abondent, où la folie domine, ces nobles et touchantes peintures que Walter Scott nous a si souvent présentées avec cette grace de regrets voilés et de tristesse contenue que lui inspirait le souvenir des Stuarts. Quand on a été atteint à l'esprit et au cœur de la pénétrante mélancolie de ces belles scènes d'adieux que les rivages de l'Écosse ont vu se renouveler tant de fois, quand on se souvient de Redgauntlet et de la royale figure de Charles-Édouard,

on souffre de voir mêlés à une narration bouffonne les sentimens sacrés et les ombres augustes dont l'ame du romancier écossais, en dépit de tous ses efforts, sentait et exprimait si bien la touchante poésie. J'adresse ce reproche à M. Eugène Sue avec d'autant plus de sécurité, que les tendances de sa nature, les convenances et le respect qu'il a toujours conservés dans ses livres vis-à-vis de certaines grandeurs, me donnent la certitude qu'il me comprendra.

En résumé, *le Morne-au-Diable* offre à l'imagination l'attrait d'un de ces longs et bizarres récits qu'on se fait à soi-même pour tromper l'ennui d'un voyage sur un grand chemin. Peut-être même l'amusement que j'ai pris à toutes ces chimères m'a-t-il amené à en parler trop long-temps. Ce n'est point pourtant que l'illusion du plaisir nous aveugle sur la valeur de l'ouvrage : nous l'avons dit, pour absoudre un pareil livre, il faut ne lui appliquer aucune des règles d'une critique sérieuse. En vérité, c'est grand dommage, car cette œuvre nous prouve que M. Eugène Sue a conservé une faculté inappréciable, et qu'il possède presque seul parmi les écrivains de ce temps-ci : celle de pouvoir quitter l'air malsain qu'on respire dans les souterrains du roman psychologique pour revenir à l'air et au soleil du roman d'aventures. Certes, il est étrange, profane même, d'évoquer le souvenir d'Arioste à propos du *Morne-au-Diable;* et pourtant on dirait par momens que l'imagination de M. Sue a une perception confuse des splendeurs joyeuses qui inondaient de leurs rayons l'ame du poète italien. Les belles dames, les palais éblouissans, les coups d'épée, sont choses qui l'attirent. Si M. Eugène Sue voulait devenir un artiste consciencieux, retoucher à son dessin et préparer soigneusement les couleurs de sa palette, il pourrait peindre avec bonheur des tableaux pleins de mouvement et d'éclat. Quoique son dernier roman ne soit qu'une esquisse et une esquisse des plus incorrectes, on y distingue des personnages bien posés, des détails heureusement saisis, des perspectives indiquées avec talent. Enfin, quand M. Sue n'aurait pas eu d'autre mérite, nous devons lui savoir bon gré de nous avoir tirés un instant du labyrinthe obscur, sinueux, inextricable, où M. de Balzac nous ramène avec les deux gros volumes d'analyse philosophique et morale qu'il a appelés : *Mémoires de deux jeunes Mariées.*

Tout ce que je disais tout à l'heure sur la forêt que nous décrit M. Sue, appliquez-le au roman de M. de Balzac. Des rameaux échevelés, des plantes exubérantes, une végétation monstrueuse, un fouillis de choses mauvaises, des herbes parasites et des bêtes rampantes, figurez-vous tout cela moins la majesté des grands arbres, le ciel qu'on voit à travers les branches, et vous aurez une idée de l'impression que ce livre laisse dans l'esprit. L'auteur de la *Physiologie du Mariage* donne à ses œuvres une sorte d'immoralité qui lui est particulière, et dont je le croirais volontiers l'inventeur. Ce n'est pas cette immoralité légère, toute dans l'image, toute à la surface, que présentent La Fontaine et Parny, libertinage railleur qui s'accuse lui-même et qu'on se

surprend sans cesse à excuser; ce n'est pas non plus cette immoralité passionnée des disciples de Jean-Jacques dont les sources profondes jaillissent des parties les plus reculées du cœur, entraînement aveugle dont l'ardeur subjugue quelquefois et que sa sincérité fait toujours absoudre; non, c'est une immoralité pédante, érudite, presque inconnue aux gens du monde, celle que les goûts malsains des écoliers leur font déterrer au fond des traités de médecine. Or, concevez-vous l'homme qui a écrit les *Contes drolatiques* et maint autre livre de la même nature s'ingérant tout à coup de traiter le sujet qui demanderait les plus chastes graces, la plus exquise fraîcheur d'imagination et de style, l'épanouissement des premières pensées que l'amour fait éclore au fond d'une ame pure, les premiers rayons d'espérance que ses jouissances pressenties jettent sur le front de la jeune fille, les premières ombres de mélancolie que ses jouissances satisfaites font descendre sur celui de la femme? M. de Balzac n'a rejeté aucune des difficultés de la matière qu'il s'était choisie. Son histoire commence au dernier jour que ses deux héroïnes passent dans leur couvent; il n'a pas voulu qu'un seul évènement de la vie des femmes, une seule de leurs impressions, échappât à son analyse. Louise de Chaulieu et Rénée de Maucombe sont deux pensionnaires unies entre elles par une de ces ardentes et enthousiastes amitiés dont les grands jardins des couvens ont tous caché sous leurs ombrages les épanchemens romanesques. Toutes deux, sorties en même temps des lieux où leurs vies étaient confondues, se séparent pour aller poursuivre des destinées différentes. Rénée de Maucombe va attendre en province l'amour paisible de quelque gentilhomme campagnard, Louise de Chaulieu va chercher à Paris les brillantes conquêtes; l'une appartient à une famille noble, mais assez pauvre, de la Provence; l'autre est la fille d'un duc et pair, confident et favori de Louis XVIII, car la scène se passe sous la restauration. Toutes les deux doivent s'écrire. Ce sont leurs lettres qui vont nous mettre au courant de tous les incidens de leur vie et de toutes les émotions de leur cœur. C'est Louise de Chaulieu qui écrit la première. Quel style, grand Dieu! La pensionnaire de M. de Balzac nous fait croire à tous les bruits qu'on répand sur les couvens. Il faut, pour qu'elle ait à sa disposition le langage dont elle se sert, qu'elle ait caché dans son pupitre, dès l'âge où elle a su lire, tous ces mauvais livres, à titres étranges, qu'on n'a jamais vus qu'au collége où le démon lui-même a l'air de les glisser. D'abord elle parle de sa mère dont elle analyse la beauté avec une inquiétude envieuse et jalouse : c'est une femme encore jeune et belle. Louise a déjà deviné qu'il existe une séparation tacite entre le duc de Chaulieu et sa femme, mais elle n'a pas encore découvert que la duchesse cache une intrigue dont une des lettres qui suivent nous apprend l'existence. Sa mère ne l'a jamais aimée, elle est froide, vaine et égoïste. Son père est le grand seigneur que les romanciers nous ont décrit cent fois et qu'ils destinent particulièrement au rôle de père et d'époux; il a une belle tournure, des manières charmantes, mais il a une ame où une

pensée de dévouement ne s'est jamais produite, où un sentiment profond n'a jamais jeté ses racines. Quant à son frère, il est hautain, ennuyé et indifférent. Ce n'est pas encore là qu'est le passage le plus curieux de la lettre. L'endroit où se trahissent ces lectures dont nous parlions tout à l'heure, c'est celui où elle trace elle-même son portrait. Elle va aller à son premier bal, et le cœur plein d'émotions, comme le soldat qui va se trouver à sa première bataille, elle se contemple devant la glace et nous dépeint sa beauté. Il existe dans Béranger une chanson très populaire qui m'a toujours inspiré un sentiment répulsif, c'est celle qu'on appelle *la Grand'Mère*. En mettant *j'espère* là où il y a *je regrette*, Mlle de Chaulieu ne fait pas autre chose que de paraphraser dans trois pages de la prose la plus pénible les vers faciles du chansonnier. « J'ai des défauts (nous citons ses paroles); mais, si j'étais homme, je les aimerais; ces défauts viennent des espérances que je donne. » Et aussitôt elle passe en revue toutes ces espérances : ses omoplates dont les lignes deviendront moins saillantes, ses bras dont la rougeur doit disparaître, sa taille qui doit acquérir ce qui lui manque en rondeur et en souplesse. C'est dans ce morceau, qu'il faudrait pouvoir transcrire tout entier, qu'apparaissent le plus l'extravagance et la fausseté de ce livre. Ce n'est pas Marguerite qui tient ce langage en se regardant dans la glace, c'est l'affreux personnage qui est derrière elle, l'odieux compagnon dont les lèvres pendantes ont bu à toutes les coupes de la débauche, dont le pied de bouc a figuré dans toutes les danses des sorcières. Je veux lire dans le cœur de Gretchen, et je lis dans celui de Méphistophélès.

Les lettres de Rénée de Maucombe sont du même style que celles de Louise, elles prouvent on ne peut mieux que les deux amies ont eu une éducation commune. Rénée est la première dont le sort se décide, elle épouse le fils d'un gentilhomme de ses voisins, M. Louis de Lestorade, homme de trente-six ans, qu'une longue captivité en Russie, à la suite des dernières guerres de l'empire, ont frappé d'une précoce vieillesse. Voici le roman qui commence à répondre à son titre. Comment Rénée, pour me servir d'une expression que M. de Balzac met dans la bouche d'une de ses héroïnes, va-t-elle se comporter envers *cet animal qu'on nomme un mari?* L'animal a été dompté avant même d'avoir présenté son cou au collier. Rénée domine son futur époux dès sa première entrevue avec lui. M. de Lestorade s'incline devant l'esprit supérieur de sa femme, il est saisi d'une admiration profonde pour sa *savante virginité* (j'emprunte toujours aux jeunes filles de M. de Balzac leur langage pittoresque). Toutes les lettres de Rénée à Mlle de Chaulieu sont remplies des stipulations bizarres qu'elle a faites avec son mari pour conserver dans le mariage son indépendance. Si elle s'est mariée sans amour, elle a de savantes recettes dont elle fait part à son amie pour se créer une sorte de bonheur qui le remplace; et, d'ailleurs, elle sent qu'elle va bientôt avoir *le refuge de la maternité*. Pendant qu'elle ajoute ainsi en parole et en action de nouveaux chapitres à la physiologie du mariage, Mlle de Chaulieu suit une route entiè-

rement opposée. Toutes les dissertations de son ancienne compagne du couvent ne lui font pas comprendre qu'on puisse se passer de l'amour. Aussi entretient-elle un commerce passionné avec un Espagnol qui vient percher la nuit sur les arbres du boulevart pour contempler ses fenêtres. Felipe Henarez, de l'antique maison des ducs de Soria, est un proscrit qui, après avoir été premier ministre de Ferdinand, s'est attiré sa colère, et n'a conservé de tous ses biens qu'une terre dont il porte le nom, la baronnie de Macumer, située en Sardaigne. Il est laid de la laideur particulière aux grands d'Espagne, c'est-à-dire qu'il est rachitique et mal venu, mais il a dans les veines du sang des Abencérages, ses yeux sont superbes, ses dents éblouissantes, et il fait des sonnets pleins d'une poésie africaine et castillane, à laquelle il est impossible de résister. Aussi ne lui résiste-t-on pas. Après avoir savouré le parfum des choses défendues en prolongeant pendant quelque temps les plaisirs de la galanterie clandestine, les promenades nocturnes sous les fenêtres, les rendez-vous au fond des jardins, Louise se décide à devenir la baronne de Macumer; et le parallèle entre les deux amies s'établit d'une façon complète. A l'une, les jouissances savamment ménagées, le plaisir pris par doses prudentes, enfin, comme le dit M. de Balzac, *le bonheur en coupes réglées;* à l'autre tous les emportemens, toutes les violences, tout le délire de la passion. Ce qui achève de mettre entre ces deux existences une différence plus profonde encore, c'est la réalisation de l'espérance de Rénée. Mme de Lestorade devient mère; alors, tandis que d'un côté le rôle de mari est élevé à de telles proportions, qu'il n'est point d'homme capable d'être à sa hauteur, de l'autre, il est tellement abaissé, qu'il suffit pour le remplir d'un *animal*, comme on le disait tout à l'heure, pourvu que ce soit un animal bien dressé. Pour Louise, Felipe est tout, elle souhaite presque de ne pas avoir d'enfans, dans la crainte d'avoir à partager son amour; pour Rénée, Lestorade n'est rien, elle s'écrie quelque part qu'elle le tuerait volontiers s'il s'avisait de troubler le sommeil de son fils. Certes, l'amour maternel a inspiré de notre temps bien des tirades ampoulées. Je ne sais quel caprice éprouvé en même temps par tous les écrivains de notre époque a fait de ce sentiment sacré qu'on ne saurait traiter avec trop de réserve et couvrir de trop de voiles, le texte des dissertations les plus étendues et des plus bruyantes déclamations. Eh bien! jamais poète dramatique ou romancier n'avait encore exprimé l'enthousiasme maternel avec une fougue d'expression semblable à celle que déploie M. de Balzac. C'est une ivresse, c'est un délire, une violence de caresses, une fureur d'épanchemens, qui ont quelque chose de répugnant et de pénible en ce qu'ils offensent une sorte de pudeur, celle que la mère sait si bien allier, dans la divine expression de son amour, aux marques de la sensibilité la plus vive et de la plus ineffable tendresse. M. de Balzac, qui a tâché quelquefois, au milieu de toutes les incohérences de ses pensées et de son style, d'emprunter à la religion catholique quelques-unes de ses inspirations, M. de Balzac doit savoir que la mère par excellence est celle qui est au-dessus

de l'autel; celle-là ne se roule jamais aux pieds de son enfant, quoique cet enfant soit en même temps son Dieu. A vouloir expliquer le divin regard plein de foi sincère et d'ardente espérance que la mère attache sur son fils, à le traduire par une série de phrases remplies d'une passion désordonnée, il y a la même profanation qu'à vouloir interpréter en désirs impurs, formuler d'une façon précise le regard plein de curiosité et d'admiration naïve que la jeune fille, devant une glace, attache sur sa beauté. Il n'est pas de mystère que M. de Balzac respecte, ceux-là même que la pudeur du corps et celle de l'ame s'unissent pour protéger. Rien de plus hideux que le récit d'accouchement qui est contenu dans un des passages de son livre. Là où la souffrance étend comme un triple voile, là où le corps de la femme, purifié par les divines tortures du martyre, devient quelque chose de plus chaste que celui de la jeune fille, là où l'on doit détourner les yeux avec tremblement, M. de Balzac n'abaisse pas un instant son regard. Il y a dans une lettre de Rénée une horrible analyse de toutes les impressions de la femme pendant que la douleur est dans ses entrailles et l'auréole sur son front. Cette analyse ne m'a même point paru exacte; mais Dieu me préserve de la discuter!

Cependant l'action continue. Rénée, après les premières frénésies de sa passion maternelle, est ramenée par cette passion même à s'occuper de son mari. Pour que ses enfans aient un jour l'avenir qu'elle veut leur préparer dès le berceau, il faut que leur père suive une carrière brillante. Elle travaille avec une activité, que le succès couronne, à la fortune de M. de Lestorade. Elle en fait un député, elle sollicite pour lui des décorations et des titres; enfin, sauf le vertige que lui donnent par instans ses accès d'enthousiasme lyrique, lorsqu'elle parle biberon ou maillot, elle marche dans la vie de ce pas prudent et sûr qui mène infailliblement à un but. Mais que devient Louise? Son amie nous l'apprend (je m'empresse de copier le texte, il y aurait trop de péril à vouloir chercher des expressions pour la pensée qu'il contient): « Avec l'ame d'Héloïse et les sens de sainte Thérèse, tu te livres à des égaremens sanctionnés par les lois; en un mot, tu dépraves le mariage. »

Aussi la catastrophe qu'amènent tous les excès ne se fait pas long-temps attendre pour la baronne de Macumer; elle est bizarre, imprévue; il faut relire plusieurs fois les incroyables lettres qui l'annoncent pour être sûr de ne pas s'être trompé. Felipe meurt. Pourquoi meurt-il? C'est ce que j'ai cru comprendre seulement à l'endroit où Rénée dit à Louise, prête à contracter un nouveau mariage et à s'enfuir avec son second mari dans la retraite: « Comment! Louise, après tous les malheurs intimes que t'a donnés une passion partagée, tu veux vivre avec un mari dans la solitude? Après en avoir tué un en vivant dans le monde, tu veux te mettre à l'écart pour en dévorer un autre? »

Je n'oserais pas déterminer au juste quel est le sens précis de cette phrase, là où le sens propre finit, où le sens figuré commence, mais enfin il me semble qu'elle établit clairement que ce pauvre Felipe a été dévoré. D'ailleurs,

j'ai encore des citations qui viendront à l'appui de mes conjectures et montreront que Louise est coupable au dernier chef de ce crime bizarre et encore inconnu d'avoir dévoré son époux. Voilà ce qu'elle-même écrit à Rénée en lui annonçant que son dessein de retraite est irrévocable : « Je suis comme cette belle princesse italienne, qui courait comme une lionne ronger son amour dans quelque ville de la Suisse, après avoir fondu sur sa proie comme une lionne. » Voilà une femme qui mériterait bien plus le nom de *Barbe-Bleue* que la jolie héroïne du *Morne-au-Diable*. Heureusement pour l'époux menacé que le ciel le protège. Cette fois, c'est la femme qui succombe dans l'horrible duel sans témoins qu'elle soutenait sous le couvert de la loi. Celui que Louise appelait sa proie était un homme plus jeune qu'elle de six ans, aussi beau que Felipe était laid. Tous les déchiremens de la passion, ses transports qui épuisent, ses inquiétudes qui tuent, étaient du côté de l'ancienne baronne de Macumer. Un soupçon jaloux la frappe mortellement au cœur. Il était temps pour le second époux qu'elle sortît de ce monde.

Tel est le dénouement de ce drame; mais, avant de s'abaisser sur le cadavre de Louise, la toile nous laisse voir Rénée heureuse, ses enfans couronnés des lauriers du concours, et son mari endormi dans un fauteuil de pair de France.

Quand on vient de lire un pareil livre, on se demande quelle pensée l'a produit, quel sens il peut vouloir cacher. M. de Balzac a-t-il cru réellement qu'il nous offrait de fidèles peintures, qu'il faisait une œuvre propre à produire illusion, comme *la Nouvelle Héloïse?* ou bien a-t-il voulu simplement continuer, sous une forme nouvelle, ce fameux traité plein d'érudition graveleuse qui a commencé sa réputation? Quoi qu'il en soit, l'impression définitive que laisse cet ouvrage est celle-ci : un sentiment de répulsion et de dégoût causé par le spectacle d'une science corrompue qui cherche, dans ses honteux mystères, l'explication des choses les plus belles, les plus simples et les plus pures de la vie. En retranchant du roman de M. de Balzac les réflexions cyniques, les interprétations flétrissantes, les faux et ridicules systèmes qu'il bâtit sur chaque fait, que se dégage-t-il? l'histoire de deux jeunes femmes qui cherchent toutes deux le bonheur, l'une dans les jouissances de l'amour, l'autre dans celles de la maternité. Certes, il fallait une singulière adresse et une façon toute particulière d'envisager la vie, pour tirer une œuvre immorale de cette donnée. L'analyse de M. de Balzac corrompt et dégrade tous les sentimens auxquels elle s'attaque. Dans le magnifique abandon de l'amour, dans ses divins épanchements, dans ses inénarrables voluptés, il trouve matière à l'application de tous les axiômes dépravés d'un libertinage pédantesque. Dans le bonheur austère de la maternité, dans ses chastes effusions, dans ses joies bénies, il trouve matière à des observations qui révoltent les sens et blessent la pudeur. Un seul mot, celui que nous avons cité déjà, *la savante virginité*, suffit à montrer tout l'esprit de ce livre. Une savante virginité! Est-il une expression plus monstrueuse? Dernièrement, en relisant un roman

de M. Alphonse Karr, je fus frappé d'un passage où le héros, qui fumait sa pipe et conversait avec un ami sur les intérêts les plus positifs de ce monde, est tout à coup entraîné, par un impétueux élan de l'ame, à dépeindre la femme qu'il aurait aimée. L'homme qui parle est un étudiant; le vin de l'orgie a suspendu plus d'une fois des gouttes vermeilles à ses moustaches blondes : eh bien ! jamais adoration plus fervente que celle qui s'échappe de son ame ne s'est adressée à la pureté. Quand la jeune fille qui lui serait destinée serait venue au monde comme Miranda, dans une île perdue au sein de l'Océan, quand elle vivrait seule avec son père, il serait jaloux des baisers paternels, il craindrait à chaque instant de voir l'éclat de son front terni par le souffle d'une mauvaise pensée. Ce sentiment, que M. Karr a exprimé dans d'autres endroits encore avec une poésie chaleureuse, M. de Balzac semble ne l'avoir jamais éprouvé; son odieuse expression en est la preuve. Unir *virginité* et *savante*, c'est le plus barbare, le plus affreux, le plus absurde accouplement de pensées et de mots qu'on ait jamais pu inventer.

Le roman de M. de Balzac aurait été mille fois moins immoral s'il avait placé dans la vie de ses héroïnes ces passions qui fondent sur le cœur comme un orage et y déracinent tous les principes. La grande immoralité de cet ouvrage consiste en ce qu'il y a de régulier, de sanctionné par les lois dans les actions qu'il explique. Moins il y a de drame et d'évènemens dans ce livre, plus il se rapproche de la vie ordinaire, plus cette immoralité augmente, parce qu'alors il prend tout-à-fait la forme d'un traité pratique. Au reste, l'idée que l'auteur a voulu effectivement y renfermer un traité de la vie conjugale, est l'hypothèse pour laquelle je penche le plus volontiers; c'est le même ton doctoral que dans la *Physiologie du Mariage*, les mêmes remarques minutieuses sur les phénomènes les plus infimes de la vie animale. Un pareil livre pourrait être annoté par un docteur en médecine.

Quant au style, il est diffus, violent et désordonné, plein d'expressions fabriquées et d'images incohérentes. Tous ses procédés sont empruntés à la langue intempérante et passionnée des derniers temps de notre littérature, à cette langue qui, possédée du désir de tout rendre, entasse tantôt des métaphores qui s'excluent, et tantôt fait subir aux mots le travail de décomposition que la pensée fait subir aux sentimens. A présent, c'est un langage dont nous pouvons nous rendre compte, parce qu'il répond à des préoccupations, à des inquiétudes contre lesquelles nous avons tous à nous défendre quand nous prenons la plume. Je ne connais pas un seul écrivain dont l'esprit n'ait eu à souffrir de ce besoin irrésistible de combinaisons nouvelles qui rend le style d'aujourd'hui impétueux et tourmenté. Nous comprenons donc fort bien la forme de M. de Balzac, et, tout en le désapprouvant, c'est encore la partie de son œuvre qui nous inspire le plus d'indulgence. Mais, s'il doit arriver une époque où le calme se rétablisse en même temps dans la pensée et dans le langage, où le style perde son éclat fiévreux pour reprendre les fraîches couleurs de la santé; si, dis-je, une pareille époque arrive, il n'est pas dans le roman que nous venons de lire une seule expression qui ne devienne

un sujet d'étonnement et de doute; ce sera un livre écrit tout entier dans une langue dont on aura perdu le secret.

Au reste, si l'on veut formuler sur M. de Balzac un jugement qui atteigne à la fois le fond et la forme de son ouvrage, rien ne peut mieux rendre les instincts auxquels il obéit, le genre d'attraits qui le captive, et, il faut bien le dire aussi sans hypocrite détour, le genre d'intérêt qu'il excite quelquefois, qu'une comparaison dont il se sert lui-même et que nous copions mot pour mot : « Mon mari (c'est Rénée de Lestorade qui écrit) va me chercher à Marseille les plus belles oranges du monde, il en a demandé de Malte, de Portugal, de Corse; mais ces oranges, je les laisse, je cours à Marseille, quelquefois à pied, y dévorer de méchantes oranges à un liard, quasi pourries, dans une petite rue qui descend au port; leurs moisissures bleuâtres ou verdâtres brillent à mes yeux comme des diamans : j'y vois des fleurs, je n'ai nul souci de leur odeur cadavéreuse, et leur trouve une saveur irritante, une chaleur vineuse, un goût délicieux. »

Si l'on veut quitter pour un modeste et honnête repas les mets qui flattent la dépravation de l'appétit, il faut passer du dernier ouvrage de M. de Balzac au dernier livre de M. Delécluze. *Dona Olimpia* est une étude consciencieuse dont le seul défaut est d'avoir affecté une forme romanesque pour n'offrir qu'un assez faible intérêt à l'imagination. M. Delécluze a fait de curieuses recherches sur la part qu'a prise dona Olimpia à la conduite des affaires sous le pontificat d'Innocent X. Au lieu de suivre une voie incertaine entre le roman et l'histoire, que ne choisissait-il hardiment une des deux routes qui lui étaient offertes, je crois qu'il aurait tiré meilleur parti de ses travaux. Il entretient dans l'esprit du lecteur, jusqu'aux dernières pages, toujours renaissante et toujours déçue, une vague espérance d'incidens dramatiques annoncés çà et là par de passagères velléités. Si M. Delécluze n'avait pas pris soin de nous apprendre autre part qu'il a été à Rome, ce n'est pas *Dona Olimpia* qui nous le dirait. Son livre est aussi discret sur le séjour qu'il a pu y faire, que le drame de *Lorenzino* sur le séjour de M. Dumas à Florence. Mme de Staël, en écrivant son magnifique roman de *Corinne*, savait trouver le moyen, sans peine, sans effort, sans recourir aux expressions exagérées et aux images ambitieuses, de faire voir, à travers l'admirable limpidité de son style, le beau ciel de l'Italie. Une œuvre comme *Dona Olimpia* exigeait le luxe des descriptions à défaut de l'intérêt romanesque. Je voudrais, dans les palais romains où M. Delécluze nous introduit sans cesse, voir briller ces riches tentures, ces vases aux formes antiques, tous ces éblouissans détails que les maîtres de l'école italienne prodiguent dans leurs tableaux. Je voudrais savoir autre chose que le nom du palais Navone. Pourquoi l'écrivain n'aide-t-il pas mon imagination à se représenter les robes de pourpre des cardinaux traînant sur les escaliers de marbre? Puisque M. Delécluze a cru qu'un certain appareil était nécessaire au récit tout historique qu'il avait entrepris, je suis en droit de lui demander du mouvement et des peintures. Si, pour me montrer les progrès d'une intrigue poli-

tique, il me conduit au milieu d'une fête, je veux voir l'aspect de cette fête. Or, l'auteur de *Dona Olimpia* ne satisfait aucune des curiosités légitimes qu'il éveille. M. Delécluze appartient, en fait de style, à la moins coloriste de toutes les écoles. Même dans celles de ses œuvres d'imagination où l'on trouve d'ailleurs le plus de mérite, les teintes sont toujours froides et grises. C'est un de ces hommes auxquels échappent également la lumière verte, la fraîcheur éclatante des rives du Rhin, et la lumière fauve, la poussière dorée des campagnes de Rome. Du reste, chez lui, cette absence de la couleur vient moins peut-être de l'impuissance que d'une espèce de mépris pour le plaisir sensuel qu'elle nous donne. C'est ce que semblent indiquer dans *Dona Olimpia* quelques phrases d'une raillerie sèche et austère, jetées au commencement d'un chapitre, sur la manie des descriptions. Le livre où M. Delécluze a mis certainement le plus de son ame, c'est *Mademoiselle de Liron*. Il s'agit là d'un drame du cœur à deux personnages, qui se passe tout entier au fond d'un château. Eh bien! même dans cette histoire d'amour où auraient pu se glisser quelques rayons du jour enchanteur des bosquets de Clarens, de leur molle et mystérieuse clarté, on sent circuler l'air pénétrant et subtil qu'on respire dans *Adolphe* et dans *Obermann*. C'est que M. Delécluze appartient à ce petit groupe d'écrivains dont M. de Sénancourt et Benjamin Constant sont les plus illustres, enfans du XVIIIe siècle, moins le sourire, ayant accepté comme un héritage de leurs pères un scepticisme dont l'inquiétude les oppresse toujours, et dont la grace est une tradition qu'ils ont perdue. Ces esprits m'inspirent une sorte de tristesse; ils n'ont pas en eux assez de force et assez de calme pour s'éprendre du culte païen de la nature; ils ont une trop grande habitude de l'examen et de l'analyse pour chercher un refuge dans les révélations de la foi. Sans attaquer le christianisme, ils ont conservé envers lui une sorte d'hostilité triste et sombre, une défiance qu'ils essaieraient vainement de vaincre, et les puissans systèmes du panthéisme, sa poésie féconde et grandiose, ont quelque chose de contraire à leur instinct qu'ils refusent d'accepter. Entre les rayons de la foi qu'ils repoussent et les splendeurs de la matière qui les effraie, ils vivent dans un milieu terne et glacé. De là cette absence de coloris, de chaleur et de passion heureuse dans leurs œuvres. Mais, si les écrivains que je veux désigner transportent la raideur du jansénisme au sein de la philosophie, ils y transportent aussi sa morale austère, ses principes sévères et consciencieux. A défaut de descriptions de la ville éternelle et de réflexions éloquentes sur les souvenirs ou les espérances qu'elle renferme, à défaut d'actions et de tableaux, d'enthousiasmes et de colères, l'ouvrage de M. Delécluze nous offre des sentimens d'une élévation placide et d'une sincère honnêteté. Quoiqu'on y retrouve ce ton un peu chagrin et cette mélancolie sceptique dont l'auteur de *Mademoiselle de Liron* ne peut pas se défaire, la conclusion de *Dona Olimpia* ne manque ni de vérité ni de grandeur; elle arrête définitivement le lecteur sur de belles et de nobles pensées. Aussi dirons-nous que le livre de M. Delécluze indique un esprit cultivé et une conscience droite. En ce sens, *Dona*

Olimpia a complètement atteint un des buts les plus légitimes que puisse se proposer un livre, donner une idée honorable de celui qui l'a écrit.

A une exception près, les écrivains que nous avons passés en revue représentent le même mouvement, ce mouvement funeste, qui entraîne l'art hors de ses voies pour le jeter dans celles de l'industrie. A voir se multiplier les œuvres, s'entasser les volumes, s'accroître de toutes parts cette prodigieuse activité, cette fécondité inouie dont on a peine à se rendre compte, ne croirait-on pas qu'il y a dans l'air une de ces pensées universelles de liberté, de philosophie ou de religion qui remuent tous les cœurs, aiguillonnent tous les cerveaux, et se reproduisent dans tous les livres? Eh bien! jamais, au contraire, les écrits d'une même époque n'ont plus révélé par leur diversité l'absence d'une préoccupation dominante; nous n'avons aucun principe, aucune vérité à faire triompher, pas même dans ce royaume de la poésie, où l'indifférence s'est glissée, comme dans tous les autres, à la suite de la liberté. Au XVIIIe siècle, je retrouverais dans la *Mélanie* de La Harpe et dans *la Religieuse* de Diderot la même idée de bouleversement social, empruntant toutes les formes, s'emparant de tous les moyens, pour se faire jour. Je ne vois pas une seule idée commune au roman de M. de Balzac et au drame de M. Dumas. De notre temps, les uns se prennent d'enthousiasme pour des choses mortes; les autres s'agenouillent devant des choses qui ne sont pas nées; il n'est pas de vérité que tous saluent, de réforme dont chacun souhaite l'avénement. Quel est donc le sentiment, quelle est donc la pensée, qui chez les écrivains dont les tendances sont les plus opposées s'expriment de la même manière, par une ardeur effrayante de production? C'est la pensée de l'argent, c'est l'amour du gain. Si jamais un mouvement de curiosité dirige les recherches et l'étude de ceux qui viendront après nous sur les immenses et stériles travaux de cette littérature hâtive au milieu de laquelle nous vivons, on trouvera un caractère commun à ces œuvres, non pas dans une même croyance ou dans un même doute, dans une même espérance ou dans une même douleur, mais dans une même impétuosité sans vigueur, dans une même abondance vicieuse, qu'aucun élan généreux vers un but entrevu et désiré par tous ne pourra faire comprendre et justifier. La mort règnera sur cet amas d'ouvrages, car il ne s'élèvera pas des abîmes où ils seront enfouis une de ces pensées ardentes et sincères qui ont préoccupé tout un siècle, et qui vivent après lui pour militer en sa faveur, comme il a combattu pour elle. Si passagère que soit leur durée, elle aura été plus longue encore que celle du souffle qui les avait produits. Il ne sortira plus rien de ces livres, pas même cette fiévreuse haleine dont ils sont maintenant imprégnés, et que le temps aura fait disparaître de leurs pages. Mais peut-être ces œuvres ont-elles été dévouées à l'oubli par ceux même qui les composent, peut-être les écrivains d'aujourd'hui savent-ils mieux que nous ce qu'il y a de funeste et de dégradant pour l'art dans le métier qu'ils exercent en son nom. Je suis assez disposé à croire que la plupart d'entre eux regardent la vie qu'ils mènent comme un état passager. Ils se travestissent en

industriels pour plaire à la fortune; quand ils auront gagné ses faveurs, ils jetteront cette honteuse livrée, et redeviendront des poètes. Si c'est là leur vœu caché, leur secrète espérance, qu'ils prennent garde, et qu'ils se souviennent du terrible axiome sur lequel M. de Musset a construit son drame de *Lorenzaccio :* « On ne joue pas impunément avec le mal. » En ce moment, sans doute, ils ont toujours des heures de jouissances élevées; quand ils s'arrêtent un instant pour écouter ce qui se passe dans leur ame, ils sentent que l'amour de l'art y tressaille encore; cette perception confuse leur suffit et les rassure. Un instant viendra où ils prêteront en vain une oreille attentive; ils n'entendront plus rien : la poésie se sera retirée de leur cœur comme la poésie s'était retirée du cœur de Lorenzaccio.

La plaie qui ronge en ce moment la littérature doit changer la face de la critique en lui imposant des obligations nouvelles. La critique ne saurait plus entreprendre désormais d'analyser tous les livres qui paraissent. Ce serait une tâche impossible. Les romanciers ont créé eux-mêmes pour leurs œuvres, par leur fécondité déplorable, un océan d'oubli semblable à celui où s'engloutissent les produits de la presse quotidienne. Il serait insensé de vouloir arrêter au passage chacun des monceaux de volumes qui tombent tous les mois dans ce gouffre sans fond. Ce n'est plus aux écrits, c'est aux écrivains qu'il faut s'en prendre; c'est la vie littéraire qu'il faut attaquer. Certes, il y a là de tristes mystères, des obstacles presque insurmontables, des dégoûts presque invincibles. Voilà pourquoi tout à l'heure encore nous avons mieux aimé rester dans les sentiers battus de l'analyse que d'entrer dans ces pénibles routes. Et pourtant, dans l'intérêt de l'art, on sera bien forcé de s'y engager; car, sur des écrivains qui s'égarent, il peut y avoir une critique utile, tandis que, sur des œuvres sans valeur, il ne peut y avoir qu'une critique sans portée.

GASCHON DE MOLÈNES.

POLITIQUE EXTÉRIEURE.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

L'Espagne a fortement occupé dans ces derniers temps l'attention publique. Au moment où tout paraissait calme du côté des Pyrénées, des bruits mystérieux de conspiration se sont tout à coup répandus. Sur trois points à la fois, à Madrid, à Paris et à Londres, ces bruits ont éclaté. A Madrid, le gouvernement a pris avec fracas des mesures militaires; à Paris, les journaux qui ont embrassé la cause du régent ont crié à la trahison; à Londres, des explications solennelles ont eu lieu dans le parlement. Jamais secret n'avait été plus mal gardé: on savait à point nommé où devait commencer le mouvement, qui devait le tenter, quelles étaient les ressources préparées, les moyens mis en jeu. Qu'est-il arrivé à la suite de tout ce bruit? Absolument rien. Cabrera, qu'on disait à Paris, n'a pas quitté Lyon; Narvaez, qu'on cherchait à Tanger, a été vu à l'Opéra. Tout s'est borné à l'arrestation d'un révérend père capucin qui écrivait des brochures furibondes de carlisme, et qui s'est trouvé être un agent secret de l'ambassade d'Espagne en France. Ce qui tient à l'Espagne se présente souvent sous la forme d'un imbroglio. La politique de ce pays ressemble à ces comédies où il y a toujours quelqu'un de dupé.

Cette fois, quel était le mot de l'énigme? Nous craignons bien que ce ne soit en Angleterre qu'on doive le chercher. L'ancien ministère whig tient avec raison à soutenir le gouvernement actuel de l'Espagne; c'est son œuvre, et il a bien ses motifs pour la trouver bonne. Le nouveau cabinet tory n'était pas engagé comme son prédécesseur en faveur d'Espartero; il l'est maintenant.

Ce que les bruits de conspiration ont jusqu'ici produit de plus clair, c'est la déclaration de lord Aberdeen à la chambre des lords et celle de sir Robert Peel à la chambre des communes. Les ministères changent à Londres, la politique suivie à l'égard de l'Espagne ne change pas : voilà ce qu'il était important de constater. La fameuse machination carlo-christine n'a été inventée que pour en fournir l'occasion. Maintenant l'Espagne sait que lord Aberdeen pense comme lord Clarendon, et sir Robert Peel comme lord Palmerston, sur le produit des émeutes de septembre; elle sait qu'au besoin l'Angleterre enverra des vaisseaux de guerre sur ses côtes *pour la protection des intérêts anglais*. Cela suffit. Cabrera peut se promener en paix sur les bords du Rhône, et Narvaez au foyer de nos théâtres; on n'a plus besoin d'eux en Navarre et sur la côte d'Afrique. Quant au père Casarès, c'est un maladroit; on en sera quitte pour ne plus se servir de lui.

Il y a bien quelque chose à dire sur cette attitude prise par les ministres tories. Ces ministres n'ont pas toujours jugé comme aujourd'hui les affaires d'Espagne. C'est d'après les conseils et avec le secours des tories anglais que don Carlos partit d'Angleterre en 1834 pour aller porter la guerre civile en Navarre. Lord Aberdeen était moins favorable alors au gouvernement de fait, mais il est arrivé depuis bien des évènemens qui ont changé la face des choses. D'abord don Carlos a été vaincu, ce qui n'est pas une recommandation auprès des hommes d'état en général; ensuite, il s'est formé, sous les auspices du ministère whig, un parti anglais en Espagne, et ce parti a maintenant le haut du pavé. Après tout, que veut l'Angleterre? Dominer, toujours dominer, et surtout exclure l'influence française. On avait cru pouvoir se servir de don Carlos dans ce but; don Carlos a manqué, mais Espartero s'est présenté; va pour Espartero. Qu'importe la différence des moyens, pourvu que le résultat soit le même? Un bon ministre anglais n'y regarde pas de si près, et, quand l'intérêt de son pays est satisfait, il ne s'inquiète pas de se mettre d'accord avec lui-même. Sur ce point comme sur d'autres, le ministère tory a adopté la politique du ministère whig après l'avoir long-temps combattue, et il s'est prêté de fort bonne grace à l'interpellation convenue.

Cette petite mystification a été exécutée avec beaucoup d'ensemble. Plusieurs de nos journaux se sont fait surtout remarquer par leur zèle à servir de compères. C'est là le rôle que la France a joué dans la représentation, et il est triste. Le degré d'aveuglement que certains organes de notre presse apportent dans cette malheureuse question d'Espagne, a quelque chose de désolant. Il suffit qu'il y ait quelque part une apparence de libéralisme, pour qu'ils se croient obligés d'en prendre la défense. Cette disposition est honorable sans doute, seulement elle peut les mener fort loin, s'ils n'y prennent garde. Il n'est pas de conte si invraisemblable qu'ils ne l'accueillent avec empressement, dès que leur passion est flattée. Il s'agissait ici d'un prétendu complot quasi absolutiste; comment résister à la tentation de le divulguer et d'en faire grand bruit? On ne s'est pas occupé de savoir si les faits étaient vrais, s'ils étaient seulement vraisemblables; on ne s'est pas de-

mandé si, en les publiant, on ne servirait pas quelque intrigue anti-nationale; on a tout accepté sans contrôle, sans examen, et, quand le dénouement est arrivé, on a été tout surpris d'avoir été joué, ce qui n'empêchera pas qu'on recommence demain.

Nul ne respecte plus que nous la cause de la liberté en Espagne comme partout. Mais cette cause n'est pas en question; depuis l'exclusion de don Carlos, elle est gagnée. Si nous pouvions croire à une alliance des carlistes et des christinos, nous en serions aussi inquiets que personne. Nous chercherions à savoir à quelles conditions elle se ferait, et si le progrès naturel des institutions nouvelles chez nos voisins nous paraissait menacé le moins du monde, nous serions les premiers à nous récrier. Mais rien ne prouve que de pareils soupçons soient fondés. Le débat reste ce qu'il était hier; il n'est pas entre les contre-révolutionnaires et les libéraux, mais entre les deux nuances du parti libéral en Espagne. Or, nous savons que le parti qui domine aujourd'hui est hostile à la France, et nous nous tenons en garde contre ses embûches. C'est ce sentiment que nous voudrions voir partagé par les journaux français. Il est dans l'intérêt évident du gouvernement actuel de l'Espagne de se donner pour le représentant exclusif de la régénération nationale; de leur côté, les Anglais de toutes les couleurs se montrent très pressés de prendre ce gouvernement au mot, et de le proclamer l'unique dépositaire de l'avenir constitutionnel du pays. Ce doit être pour l'opinion en France une raison de se défier et de ne pas accepter légèrement ce qu'on lui dit. Ceci n'est pas seulement une question espagnole, c'est une question française. Est-ce trop exiger que de demander à des Français de la traiter un peu sous le point de vue français?

On répond à cela que, si le parti dominant en Espagne se montre mal disposé envers la France, c'est la faute de notre gouvernement. D'abord ce reproche serait fondé, qu'il ne justifierait pas ceux qui le font. Le mal est accompli maintenant, si mal y a, et ce serait le devoir de tout bon Français de se ranger avant tout sous le drapeau national. Mais ceux qui font parmi nous es affaires de la ligue anglo-espagnole n'ont même pas cette excuse. Il y a ici un malentendu singulier qui dure depuis trop long-temps pour qu'il ne soit pas volontaire. De toutes parts, en Espagne, en Angleterre, en France, nous entendons parler de l'intervention du gouvernement français dans les affaires intérieures de la Péninsule. Où voyez-vous donc cette intervention? Quel est l'acte ou seulement le mot qui puisse la faire soupçonner? Il en est de l'action de la France en Espagne comme de la fameuse conspiration carlo-christine; le bruit en est partout, la réalité nulle part. Nous craignons bien plutôt que la politique française ne soit inactive sur notre frontière des Pyrénées, comme on l'accuse de l'être ailleurs, et que, là aussi, elle n'ait d'autre but que de ne point se créer d'embarras. Nous concevrions qu'on lui fît le reproche de ne pas agir, de laisser dépérir nos alliances, de tout abandonner à la fatalité des évènemens; mais l'accuser de trop d'action, lui faire un crime de ses prétentions envahissantes, c'est se moquer.

Il faut pourtant bien que la vérité se fasse jour une fois pour toutes. Le fait est que, depuis sept ans environ, la France n'a exercé absolument aucune action sur l'Espagne. Dans les premières années de la régence de la reine Christine, il y a eu de la part de notre gouvernement quelques conseils donnés; ces conseils n'ont pas été étrangers à la promulgation de l'*estatuto real* et à l'établissement du gouvernement représentatif. Depuis le ministère de M. de Toreno, les avis même ont cessé. On s'est borné à quelques secours pour l'extinction de la guerre civile, d'après la lettre stricte du traité de la quadruple alliance, et pour tout ce qui touche la direction des affaires intérieures du pays, notre gouvernement a suivi dans toute sa rigueur la politique de non-intervention qu'on lui recommande aujourd'hui si chaudement. A notre avis, ce fut un tort. C'est pendant ce temps que l'influence anglaise a grandi à mesure que la nôtre se retirait. Le parti qui s'était appuyé sur nous et que nous avons livré à lui-même a perdu succesivement toutes ses positions, tandis que le parti contraire, activement soutenu par l'Angleterre, gagnait de plus en plus du terrain. Enfin l'expulsion de la reine Christine est venue proclamer la défaite de nos anciens amis, sans que nous ayons rien fait pour empêcher cette catastrophe.

Depuis que la reine est exilée, la même politique a été suivie. L'hospitalité de la France a été accordée à la veuve de Ferdinand VII et aux nombreux proscrits qui l'accompagnent : voilà tout ce que la France a fait pour cette cause. On a voulu, dans notre chambre des députés, accuser le ministère français d'avoir tenté d'agir en Espagne; on n'a fait que préparer un facile triomphe à M. le ministre des affaires étrangères, qui a coupé court à la discussion en démontrant qu'il n'en était rien. Depuis, de nouveaux témoignages sont venus confirmer ces déclarations de notre gouvernement. Écoutez les ministres anglais; ils s'empressent de reconnaître que la France ne se mêle en aucune façon des affaires d'Espagne. Écoutez les ministres espagnols eux-mêmes; ils sont forcés de faire le même aveu. Non-seulement la France ne s'est pas montrée hostile au gouvernement d'Espartero, mais elle lui a fait des avances; elle lui a envoyé un ambassadeur. Ce n'est pas sa faute si le régent n'a pas voulu recevoir cet ambassadeur suivant les règles du droit des gens et les formes usitées dans toutes les monarchies du monde. Les instructions qu'avait reçues M. de Salvandy ne sont aujourd'hui douteuses pour personne; il apportait à la régence la reconnaissance officielle de la France. Est-là une preuve d'hostilité?

D'un autre côté, le refus de recevoir notre ambassadeur n'est pas la seule preuve d'animadversion que la France ait reçue du gouvernement actuel de l'Espagne. Ce gouvernement, qui est né au bruit des cris de mort contre les Français, est resté fidèle à son origine. Il ne se passe pas de jour où, dans ses journaux et dans ses assemblées, la France ne soit insultée. On a vu les déclamations absurdes d'un membre du sénat fort connu par ses rapports avec la légation anglaise, contre notre pays. A Valence, un capitaine-général à bu publiquement, dans un banquet patriotique, à la mort du roi des Fran-

çais. Qu'a dit notre gouvernement? Rien. A-t-il demandé réparation? Non. Un nouveau tarif de douanes a été mis en vigueur sur notre frontière qui exclut en quelque sorte nos marchandises du sol espagnol; d'incroyables règlemens de navigation ont été inventés pour supprimer les rapports existans entre les ports de la Péninsule et les trois quarts de nos ports (1). Qu'a fait la France? Rien. A-t-elle seulement adopté quelques mesures rétorsives? Non. Ainsi on repousse notre représentant, on proscrit notre commerce, des fonctionnaires publics nous outragent impunément; nous ne nous plaignons même pas, et il se trouve des Français pour dire que notre gouvernement manque d'égards pour le gouvernement espagnol!

Tout cela devrait faire ouvrir les yeux, ce nous semble, aux plus prévenus. La liberté espagnole n'est pas intéressée, que nous sachions, à l'interdiction du commerce entre la France et l'Espagne. Des gens de très bonne foi demandent, pour sortir de là, que notre gouvernement fasse de nouveaux efforts pour se rapprocher d'Espartero. Nous voudrions bien qu'on nous indiquât comment il devrait s'y prendre. A moins de fermer à la reine Christine les portes de la France et de faire amende honorable pour avoir suivi les usages diplomatiques dans l'affaire des lettres de créance, on ne peut guère faire plus qu'on n'a fait. Aussi bien la France se déshonorerait par ces concessions et d'autres semblables, qu'il ne serait pas encore sûr qu'elle rentrât en grace auprès de ceux qui dirigent aujourd'hui l'Espagne. Il faut bien finir par reconnaître que l'hostilité contre la France est le principe même de l'existence de ce gouvernement. Espartero voudrait se mettre bien avec nous qu'il n'en obtiendrait que très difficilement l'autorisation de son parti. M. Olozaga a été obligé de se disculper, à son retour de France, d'avoir admis un moment la pensée d'un rapprochement; pour faire oublier cette faute, il a dû faire cause commune avec les plus violens et subir en quelque sorte un second baptême. Et nous ne voyons rien là que de très naturel, après tout ce que les exaltés doivent aux Anglais.

Il y a quelques années, les ultra-révolutionnaires n'avaient aucune consi-

(1) Pour donner une idée de ces mesures, il suffira de citer l'art. 15 de la nouvelle loi sur les douanes. Cet article est ainsi conçu :

« Ne jouiront pas du bénéfice du pavillon les bâtimens (espagnols) qui viendront chargés de fruits, denrées et effets de Gibraltar, des ports situés entre les rivières de la Gironde inclusivement et de la Bidassoa, du Minho et de la Guadiana, des ports compris entre la limite d'Espagne et de France et Marseille inclusivement, et des ports appartenant à des puissances européennes sur la côte d'Afrique dans la Méditerranée. »

Il résulte de cet article, exclusivement dirigé contre nous malgré quelques extensions insignifiantes, que le commerce est interdit de fait aux navires espagnols avec Bordeaux, Bayonne, Marseille, tous nos ports de la Méditerranée et ceux des possessions françaises dans le nord de l'Afrique. Ce parti pris de faire la guerre à son propre pavillon pour nuire à une nation voisine est peut-être sans exemple.

stance en Espagne. Quand les Anglais virent leurs espérances déçues du côté de don Carlos, ils se tournèrent vers l'opinion dominante et cherchèrent à s'y donner un point d'appui. Les modérés s'étant déjà prononcés pour la France, ce fut aux exaltés que les agens anglais s'adressèrent. Bientôt ce parti qui manquait d'organisation en eut une, grace à l'activité, à l'intelligence et aux ressources matérielles de ses nouveaux alliés. Un coup de main fut tenté par lui, et réussit; c'était le fameux complot de la Granja. Mais les vainqueurs n'étaient pas assez forts à eux seuls. Un moment surpris par cette brusque attaque, les modérés se remirent bientôt. Quelques mois après le scandale de la Granja, les élections, faites en vertu même de la constitution de 1812 et sous l'empire du ministère exalté, avaient rendu le pouvoir aux modérés. Alors les Anglais comprirent qu'ils avaient besoin de joindre au parti dont ils disposaient une nouvelle force. Ils jetèrent les yeux sur le pouvoir militaire. Aussitôt on vit des commissaires anglais accourir en foule au quartier-général d'Espartero et y jouer un grand rôle. Le généralissime s'étant laissé entraîner, on travailla activement à son élévation, et, avec l'aide de ce nouvel instrument, l'intrigue britannique parvint à ses fins. Pouvons-nous espérer de briser maintenant des liens ainsi formés, et qui ont profité également aux deux parties?

Ce n'est pas en un jour que s'établissent les amitiés politiques. On peut dire que le gouvernement français aurait dû, lui aussi, nouer de longue main des relations avec le parti exalté et Espartero; mais peut-on attendre raisonnablement que ces relations se forment avec eux du soir au matin, au moment où ils viennent de l'emporter par des moyens entièrement dirigés contre nous? Quand on a été battu, il est très commode de passer à l'ennemi; seulement il y a une condition préalable, c'est que l'ennemi veuille bien vous recevoir. Il peut sembler étrange que la France ait été battue en Espagne quand elle n'y soutenait personne; c'est ce qui est arrivé cependant. Quand on a vu que nous nous tenions sur la défensive, on a pris l'offensive contre nous avec d'autant plus de vigueur. Plus nous nous séparions du parti qui invoquait notre appui, plus on affectait de le confondre avec nous. C'est la même tactique qu'on suit encore. Est-ce quand ce plan d'attaque a pleinement réussi que nous pouvons espérer de le faire abandonner par les vainqueurs? Non; il est trop glorieux d'avoir triomphé à la fois de la reine Christine et du roi Louis-Philippe, des modérés espagnols et du gouvernement français. On aime à poursuivre cette double victoire, et, après tout, on a raison. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Angleterre cherche à nous chasser d'Espagne; elle y avait déjà réussi sous l'empire, elle vient d'y réussir encore. Depuis qu'elle a obtenu ce nouvel avantage sur nous, elle doit faire ce qu'elle peut pour le garder.

Maintenant est-il vrai que la France eût bien fait de s'entendre dès l'origine avec les exaltés et Espartero. Avec Espartero, c'eût été possible, et il est fort à regretter qu'on ne l'ait pas fait; avec les exaltés, c'était impossible. On sait ce que c'est que le parti exalté espagnol; on l'a vu à l'œuvre à plusieurs reprises, et on a pu l'estimer ce qu'il vaut moralement et politiquement. Les

rapports étroits qui existaient entre les sociétés secrètes d'Espagne et celles de France ne sont ignorées de personne, et le fameux club des *vengeurs d'Alibaud* à Barcelone en dit plus par son titre seul que nous n'en pourrions dire. Le gouvernement français a-t-il jamais pu faire alliance en Espagne avec les complices de ceux qui travaillaient en France à le renverser? C'est là une simple question de bon sens qui ne demande pas une minute de réflexion. La position incertaine des Anglais et la solidité de leur gouvernement les rend naturellement moins difficiles. D'ailleurs, avec le système de neutralité que nous avons adopté à l'égard de l'Espagne, le parti qui aurait compté sur nous aurait été battu, quel qu'il fût. Si nous avions fait alliance avec les exaltés, les Anglais se seraient mis du côté des modérés, comme ils ont failli un moment se mettre du côté de don Carlos. Avec le secours des menées et de l'argent anglais, les modérés auraient été les plus forts, comme les exaltés l'ont été par les mêmes moyens, et ce serait aujourd'hui la reine Christine qui remplirait sur le trône d'Espagne le rôle anti-français d'Espartero. Nous aimons mieux que les choses soient comme elles sont; il y a plus de remède.

Il s'en faut bien, en effet, que tout soit perdu, comme on voudrait le faire croire. Sans doute il vaudrait mieux que les évènemens de septembre eussent eu une autre issue; cependant, si compromise qu'elle soit, nous préférons encore la situation de la France en Espagne à celle de l'Angleterre. Si l'on nous poursuit avec tant d'acharnement, tout triomphant qu'on est et malgré notre inertie absolue, c'est qu'on a un profond sentiment de notre force, et qu'on craint de nous voir en user. Le parti modéré a fait de grandes fautes; il a manqué de décision, d'ensemble et de vigueur; il n'a su ni défendre la reine Christine quand elle était sur le trône, ni lui rendre sa couronne après qu'elle a été brisée. Il porte la peine de ses erreurs et de ses faiblesses; il est dispersé, ses chefs sont proscrits, son nom même tend à disparaître. Tout cela est vrai, mais en résulte-t-il que les hommes dont se composait ce parti aient cessé d'exister? Ces hommes ne sont-ils pas encore les plus éclairés et les plus nombreux de l'Espagne? Leur concours n'est-il pas nécessaire, sous quelque forme qu'il soit donné, pour fonder quelque chose de stable et de définitif? Ne faudra-t-il pas qu'on en revienne à eux tôt ou tard, et ceux-là même qui les poursuivent aujourd'hui ne seront-ils pas obligés de leur tendre la main, du jour où ils voudront sortir de la situation violente où ils sont?

On dit, il est vrai, que toutes les prévisions sur la durée probable de l'établissement de septembre ont été démenties par l'évènement. Nous l'avouons, Espartero a du bonheur, et tout ce qui a été tenté contre lui n'a servi jusqu'ici qu'à le consolider. Est-ce une raison suffisante pour désespérer de l'avenir? Le gouvernement du régent a duré dix-huit mois; c'est beaucoup sans doute, beaucoup plus qu'on ne devait s'y attendre; mais enfin, qu'est-ce que dix-huit mois? Que sera-ce même que deux ans, trois ans encore, si l'on veut? Les Anglais ont attendu leur moment plus long-temps; voilà près de huit ans qu'ils conspiraient sans relâche pour en venir où ils en sont. Nous

pouvons bien être patiens à notre tour. Ce n'est pas que nous devions conspirer, nous aussi. Les complots sont, le plus souvent, de mauvais moyens qui tournent contre ceux qui les emploient. A chacun ses armes d'ailleurs. Les hommes d'ordre et de gouvernement sont des conspirateurs médiocres. Le dernier des exaltés en sait plus, en fait de trames, que le plus habile des modérés; c'est à quelque chose de plus puissant et de plus sûr, à la réaction naturelle des idées et des intérêts, que les honnêtes gens doivent se confier. On a beau dire que l'état actuel des choses en Espagne est un état régulier, tout le monde voit bien qu'il n'en est rien, et que cette apparence de tranquillité intérieure n'est que le résultat de l'immense fatigue que dix ans de guerre civile ont laissée dans le pays.

Est-ce à dire pour cela qu'il soit question de s'attaquer en Espagne à la constitution et à la liberté? Pas le moins du monde. S'agit-il de remettre la reine Christine sur son trône? Pas davantage. Il s'agit uniquement d'attendre une situation qui ne soit pas, comme celle-ci, l'œuvre exclusive de l'Angleterre. Cette situation nouvelle arrivera nécessairement d'une manière ou de l'autre, car les Anglais se sont laissé engager bien loin. Ils ont beau faire aujourd'hui pour donner le change; leur parti n'est pas le vrai parti constitutionnel en Espagne, c'est le parti ultrà-révolutionnaire. Le gouvernement qu'ils ont inauguré est le produit d'une insurrection militaire, c'est-à-dire de ce que les peuples libres doivent avoir le plus en horreur. Or, ne sait-on pas que le triomphe des partis violens et subversifs a été de tout temps essentiellement transitoire? L'Espagne n'a pas sa révolution à faire; elle est faite. Il ne s'agit plus que d'organiser, de régulariser les résultats de cette révolution. L'œuvre de conciliation entre le passé et l'avenir peut-elle avoir pour instrumens les hommes qui ont envahi le pouvoir en foulant aux pieds toutes les lois? Depuis qu'ils sont en possession, ces hommes ont-ils doté l'Espagne des institutions qui lui manquent? Ont-ils réformé la justice, créé l'administration, rétabli les finances? Ils disent qu'ils le feront; c'est ce qu'il faudra voir. Pour le moment, ils ne l'ont pas fait, et tout donne à penser qu'ils ne peuvent pas le faire.

Ils doivent aujourd'hui leur principale force à la funeste issue de la conspiraton d'octobre. Ç'a été un bien triste et bien fatal épisode que cette échauffourée. Avant cette malheureuse tentative, le gouvernement du régent était faible, méprisé de ceux même qui l'avaient élevé. Aujourd'hui qu'il a résisté à une insurrection, il a pris un ascendant réel. Et cependant, Dieu sait combien il a peu mérité l'honneur que lui fait sa victoire. C'est l'imprévoyance de ses ennemis qui l'a sauvé. Jamais peut-être on ne montra plus d'audace, mais jamais aussi grande affaire ne fut menée avec plus de précipitation. Les cortès venaient d'enlever à la reine Christine la tutelle de ses filles. Blessés au cœur par ce nouvel affront fait à la mère d'Isabelle, quelques serviteurs dévoués se jettent inopinément dans une entreprise qui aurait dû être préparée de longue main. Leur indignation leur ferme les yeux sur l'absence des ressources les plus indispensables. Ils voient combien le

gouvernement qu'ils repoussent a peu de racines dans la nation, mais ils ne voient pas combien il est difficile de rallumer à si peu de distance la guerre civile dans un pays qui en est encore au premier bonheur d'en avoir fini avec elle. A peine engagés, tout leur manque à la fois. Ils essaient d'y suppléer par la résolution; mais que peut le courage de quelques hommes, quelque brillant qu'il soit, contre le défaut de direction et le sentiment tardif de l'inopportunité?

En Navarre, le brave et malheureux Montès de Oca reste quinze jours absolument seul, sans argent, sans munitions, sans nouvelles, sans secours d'aucun genre. Les jeunes gens des provinces se présentent; on n'a point d'armes, on est forcé de les renvoyer chez eux pour attendre un nouveau signal. On a trouvé dans la citadelle de Pampelune quelques centaines de vieux fusils; des ouvriers les raccommodent en toute hâte, mais ils ne peuvent suffire aux besoins; trente fusils par jour, voilà tout ce que peut fournir cet atelier improvisé. A Madrid, les chefs dispersés ne s'entendent pas. Le jour fixé pour le mouvement passe sans qu'on ait pu se concerter. Un nouveau jour est choisi. La veille au soir, un des conjurés entend une décharge; il s'imagine que c'est le signal et se rend à une caserne dont il soulève les soldats. De là il se porte sur le palais, qu'il attaque; le bruit des coups de feu apprend aux autres généraux qu'il est engagé. Ceux-ci accourent sur les lieux, seuls avec leur épée, pour voir ce qui en est. Ils se mêlent aux combattans; le palais est envahi; la garde extérieure s'est déjà réunie à eux, quand dix-huit hallebardiers ferment une porte et se barricadent dans l'appartement de la reine. Les assaillans s'arrêtent alors, l'hésitation se met dans leurs rangs; les chefs rentrent en eux-mêmes, et, voyant qu'ils se sont compromis sans but, ils sortent du palais et de la ville sans rien tenter de plus.

Que faisait cependant le régent du royaume? Était-il au palais pendant qu'on attaquait le palais? Non certes; il s'était renfermé chez lui, laissant la reine Isabelle sous la garde de quelques hommes, les troupes sans chef et la ville sans police. Il passa dans l'inaction la nuit entière du 7 octobre, et, comme le disait naïvement un journal le lendemain de l'évènement, *quand le général Espartero est arrivé sur les lieux à cinq heures du matin, tout était fini*. Tout était fini aussi quand il parut en Navarre. Une lettre de M. Olozaga, qu'il n'avait pu ni prévoir ni inspirer, avait porté le découragement dans tous les esprits, en donnant à croire que la reine Christine désavouait ceux qui mouraient pour elle. Dans les provinces comme dans la capitale, le régent n'a eu qu'à triompher. Le vice radical du coup tenté contre lui était son caractère exclusivement militaire; les moyens politiques proprement dits n'y entraient pour rien. Or, pour que de semblables surprises réussissent, il faut beaucoup d'ensemble, de précision et de discipline. Ces qualités ne sont pas familières aux Espagnols en général. Elles ont complètement manqué dans l'exécution du complot d'octobre. Isolée, l'attaque du palais n'avait aucun sens et ne pouvait mener à rien; cette attaque ne devait être et n'était en effet qu'une portion du plan général; on a vu par quel

malentendu elle est devenue l'effort exclusif de la révolte, et l'avortement du coup de main de Madrid a tout arrêté sur les autres points.

Ce serait fermer les yeux à l'évidence que de nier la conséquence naturelle d'un échec aussi grave. La lutte intestine qui travaille le gouvernement espagnol depuis son origine en a été suspendue, et c'est ce qui pouvait arriver de plus heureux à ce gouvernement. Depuis qu'ils avaient été réunis par les Anglais dans un but commun de renversement, les deux principes vainqueurs en septembre tendaient à se séparer. Après s'être servis du duc pour chasser la reine, les meneurs exaltés avaient commencé à lui faire la guerre le lendemain même de la révolution de septembre. On se rappelle ce qui faillit arriver lors de la discussion sur la régence. Les ennemis d'Espartero voulaient une régence triple, et la veille du vote, malgré tout ce qu'on avait pu faire, ils étaient en majorité. C'en était fait sans la défection de vingt-deux sénateurs modérés, qui, par des motifs de crainte personnelle et contre l'opinion unanime de leur parti, qui avait résolu de s'abstenir, donnèrent, au dernier moment, à la régence unique, une majorité de huit voix. Ce que la faiblesse de quelques membres du parti modéré avait fait en cette occasion en faveur d'Espartero, l'imprudence de quelques autres l'a fait plus tard. Les républicains, un moment contenus par le vote sur la régence unique, avaient repris leur travail contre l'autorité du régent, et le poursuivaient avec ardeur. Après la vaine tentative de Diego Léon, le sentiment d'un danger commun a réuni de nouveau tous les septembristes. La lutte n'est pas finie cependant; elle a même recommencé déjà; ces diverses suspensions n'ont fait que la ralentir.

L'heureux concours de circonstances qui a jusqu'ici prolongé cette situation, n'a donc rien changé au fond des choses. Le gouvernement ne cesse pas de louvoyer entre les exigences des anarchistes et celles de tout ordre régulier. De là des indécisions qui sont toujours les mêmes, une impuissance radicale qui n'a pas diminué. Il dure, mais à la conditoin qu'il ne fera rien. Le seul point qui soit fixe pour lui, c'est l'opposition à la France, il trahit par là son origine étrangère. Quant à ce qui est de l'administration intérieure, il sait moins ce qu'il veut, et c'est en effet ce qui importe le moins à ses patrons. Pour satisfaire les exigences des révolutionnaires purs, il avait proposé un projet de constitution civile du clergé assez semblable à celle qui avait été décrétée en France, car on n'est pas très inventif en Espagne, et pendant que le régent copie les discours du premier consul, ses ministres copient les mesures de nos assemblées politiques. L'opposition qu'on a rencontrée, même dans une portion notable du parti dominant, a fait, dit-on, abandonner ce projet. Une autre fois, des symptômes de résistance dans les ayuntamientos avaient fait naître l'idée de présenter aux cortès une loi municipale conforme en tout à celle dont l'adoption a fait renverser la reine Christine. On a reculé devant une palinodie aussi scandaleuse. La seule mesure qu'on ait réalisée est le licenciement d'une moitié de l'armée, et cette mesure, qui était inévitable dans l'état des finances, peut passer pour une faute, car elle est un affaiblissement pour Espartero.

Quant au régent lui-même, on aura bien de la peine à faire admettre par quelqu'un que ce soit décidément un grand homme. Il a paru plus difficile jusqu'ici de mériter ce nom. Son succès ne prouve qu'une chose, c'est que le succès tient souvent à des causes générales et qui n'ont rien de personnel. On avait cru de tout temps qu'un usurpateur ne pouvait se maintenir qu'en accomplissant de grandes choses. Ce n'est pas en se levant tous les jours à trois heures de l'après-midi et en passant leur journée à fumer et à jouer au tressillo, que Bonaparte et Cromwell sont devenus les maîtres de deux grands pays. Il paraît qu'en Espagne il en est autrement; soit, mais on conviendra qu'il est permis alors de réserver son admiration. Au point où Espartero est arrivé, il est impossible de dire où et quand il s'arrêtera. Déjà, dit-on, on s'est distribué autour de lui les grades et les titres de la future cour impériale. La destinée lui réserve-t-elle ce dernier honneur? Ce serait un spectacle curieux, original, bizarre, et dont nous serions loin de contester la piquante nouveauté, mais qui ne prouverait que la vanité de la gloire, de la puissance et de l'ambition. L'avancement seul ne suffit pas; il faut encore le justifier par des services rendus à son pays. Sinon la plus haute fortune n'est qu'une énigme qui peut intriguer les contemporains et déconcerter l'histoire, sans donner la véritable grandeur à celui qui la personnifie.

Nous ne savons ce que le gouvernement français se propose de faire; mais il nous semble d'autant plus à propos d'attendre, avant de se prosterner devant l'heureux dominateur de l'Espagne, qu'une crise prochaine doit nécessairement arriver dans les affaires de ce pays. La reine Isabelle aura douze ans dans six mois. Or, en Espagne les jeunes filles sont légalement nubiles à douze ans, et, si l'on en croit le bruit qui circule, la nature s'est déjà mise d'accord avec la loi. La question du mariage de la reine peut donc se présenter à tout moment. Il est vrai que, si le gouvernement veut en ajourner la solution, il peut la renvoyer à la majorité proprement dite, qui n'aura lieu que dans deux ans et demi. Mais il peut arriver aussi qu'on veuille précipiter la conclusion. Dans tous les cas, que la question se pose dans six mois ou dans deux ans, elle peut être considérée comme imminente, car ce n'est rien qu'un délai de deux ans pour une affaire aussi importante. Que la royauté doive subsister ou disparaître, son sort va se décider. Dans six mois, le mariage est possible, dans deux ans la régence finit de droit. L'une ou l'autre de ces échéances doit amener des complications graves; dans toutes deux, le parti modéré peut trouver une occasion de reprendre ou de partager le pouvoir politique, et par suite le gouvernement français peut espérer de neutraliser l'influence anglaise, car ces deux causes sont indissolublement unies par les évènemens, et de même que la défaite a été commune, les chances de revanche sont communes aussi.

Jusqu'ici on a parlé de cinq prétendans pour la main de la reine : un fils de don Carlos, un fils de l'infant don Francisco, un Cobourg, un prince français et un archiduc. A ces divers noms se rattachent des combinaisons et des espérances diverses.

Le mariage de la reine avec un prince français serait sans doute pour nous la solution la plus brillante. C'est aussi celle que désire en première ligne le parti modéré. Dans d'autres temps, ce mariage eût été possible et même facile; aujourd'hui ce serait une entreprise énorme, et dont les avantages ne compenseraient peut-être pas les dangers. Il y a d'ailleurs une raison décisive pour qu'il soit impossible. Cette raison, c'est que le gouvernement français n'y songe pas. Le temps est passé où Louis XIV mettait l'Europe en feu pour assurer à son petit-fils la couronne des Espagnes. Nous ne sommes plus aussi conquérans. Si la France avait eu la moindre arrière-pensée d'alliance, elle aurait soutenu plus efficacement la reine Christine. L'idée est venue d'Espagne et non de France. Le *Journal des Débats,* qui a quelquefois des boutades sur les questions extérieures, a adopté un moment cette politique aventureuse, mais il parlait uniquement pour son propre compte. Demandez-lui maintenant ce qu'il en pense, et vous verrez. Les exaltés espagnols et leurs amis les Anglais ne saisiront pas moins ce prétexte pour crier à l'insatiable ambition du roi Louis-Philippe, mais ils savent parfaitement à quoi s'en tenir.

Il serait fort à désirer que ce fantôme disparût de la polémique. C'est un de ceux qui peuvent le plus obscurcir cette question espagnole, naturellement si claire quand on la dégage des nuages accumulés à dessein. L'opinion publique en France ne serait pas très favorable à un pareil projet; on ne peut donc, en le proposant, qu'ajouter au malentendu qui trouble déjà bien des jugemens. Le gouvernement français, qu'on n'en doute pas, s'exagère plus qu'il ne s'atténue les difficultés. Il croit que nous ne pourrions marier un prince français à la reine Isabelle qu'à la condition de nous mettre toute l'Europe sur les bras. Il pense que les mariages des princes sont bien loin d'avoir maintenant l'importance politique qu'ils avaient autrefois. Après avoir fait un roi d'Espagne, en supposant qu'on y parvînt, il faudrait encore le soutenir, soit contre les étrangers, soit peut-être contre ses propres sujets. De nos jours d'ailleurs, les nations suivent d'autres règles, pour se rapprocher ou s'éloigner, que celles des alliances princières. Qu'on se rassure : tout cela est compris, et si le mariage avec le duc d'Aumale est encore rêvé par quelques personnes, ce n'est pas par ceux qui ont de l'influence dans les conseils du gouvernement.

Si le mariage avec le duc d'Aumale n'a pas de chances, le mariage avec un archiduc n'en a pas heureusement beaucoup plus. Ce serait à peu près une déclaration de guerre de l'Europe à la France, et, quelque patient que soit notre gouvernement, nous ne le croyons pas d'humeur à la souffrir. L'Europe n'a aucun intérêt à nous pousser à bout. L'exemple que nous donnons en renonçant de nous-mêmes à mettre un prince français sur le trône d'Espagne, nous autorise à attendre et même à exiger une réserve du même genre de la part des autres puissances. Le gouvernement autrichien n'est pas plus entreprenant que le nôtre. si la force des choses lui amène cet avantage sans danger, il le prendra ; mais on doit croire qu'il ne fera rien de chan-

ceux pour le conquérir. Outre l'opposition de la France, qui est bien quelque chose, on rencontrerait aussi probablement celle des intérêts nouveaux et des idées libérales en Espagne. Il n'est pas à croire qu'un archiduc consentît à subir un gouvernement constitutionnel, et cette condition sera pourtant la première qui sera imposée, selon toute apparence, au mari de la reine Isabelle.

Enfin, il est un troisième nom qui ne paraît pas beaucoup mieux choisi que les deux premiers. C'est celui d'un fils de don Carlos. Le but de cette combinaison est évident; il s'agirait de réunir les deux partis carliste et modéré dans un seul parti de gouvernement. Cette fusion aurait quelques avantages; elle aurait aussi des inconvéniens graves, surtout pour nous. Elle tendrait à nous débarrasser du voisinage fâcheux des anglo-exaltés, ce qui serait un bien; mais il serait à craindre qu'elle n'amenât l'excès opposé. Le chemin du juste milieu *est glissant et pénible à tenir,* surtout en Espagne. Si un fils de don Carlos était roi, le parti modéré pourrait bien s'absorber quelque jour dans le parti carliste proprement dit. Ce dernier est actif; il a pour lui une grande partie du peuple des campagnes; il a surtout la force des habitudes et la pente du caractère national vers tout ce qui est extrême. On finirait alors par en venir à la restauration pure et simple du principe absolutiste, et nous n'aurions fait que changer d'ennemis. Cette conséquence n'est pas infaillible, mais elle est très probable, et elle doit être prise en grande considération, tant par notre gouvernement que par les Espagnols amis d'une sage liberté. Si jamais ce mariage se réalisait, il serait prudent de bien prendre ses précautions d'avance, et de mettre le nouveau roi dans l'impossibilité d'abuser de son pouvoir. Ce serait difficile sans doute; ce serait pourtant nécessaire dans l'intérêt des deux pays.

Mais ce n'est pas là le seul embarras de ce projet. Nous venons d'en parler comme s'il avait réussi; que dirons-nous des obstacles que rencontrera son succès? Le plus grand de tous est l'obstination de don Carlos lui-même, qui ne veut pas sacrifier le principe de la légitimité. Au point de vue des idées qu'il représente, ce prince a raison, et ses refus ne sont pas sans dignité. Quelle que soit l'utilité pratique du moyen qu'on lui propose, c'est une transaction. Or, il est de l'essence même du principe de la légitimité de ne pas transiger; il doit vaincre ou mourir tout entier. Ce n'est pas tout. Supposons la résistance de don Carlos vaincue : quels seront les moyens d'exécution? Le gouvernement espagnol ne donnera probablement pas les mains à ce mariage; il faudra donc l'y contraindre par la force? Ce serait alors le cas de la grande expédition carlo-christine dont on a tant parlé; mais l'empressement que le gouvernement espagnol a mis à dénoncer d'avance cette expédition doit montrer qu'il la désire, au lieu de la craindre. Si un pareil drapeau était levé contre lui, il deviendrait bien réellement ce qu'il veut être, le représentant de la révolution en Espagne. Or, c'est ce que ses ennemis doivent éviter avant tout. Puis se figure-t-on, dans la même armée, combattant pour la même cause, les ennemis d'hier, et, pour prendre les deux noms qui ont été

mis en avant pour personnifier les deux partis, Narvaez et Cabrera? Une telle alliance est elle possible? Ne serait-ce pas arborer en quelque sorte l'anarchie et la confusion?

Sans doute l'avenir n'est pas entièrement fermé à l'ancien parti carliste; mais ce n'est pas comme parti distinct qu'on doit désirer de le voir se relever. Il y a une grande différence entre la situation du parti modéré et celle du parti carliste, quoiqu'ils paraissent confondus maintenant dans une même proscription. Le principe même du parti carliste a été exclu; celui du parti modéré ne l'est pas. La reine Christine n'a pas emporté avec elle tout le symbole du parti modéré, comme don Carlos a emporté tout le symbole du parti carliste. Tant que la reine Isabelle restera sur le trône, le vrai drapeau des modérés restera debout; ils ne sont inconciliables qu'avec Espartero. Il y aurait donc une sorte de duperie à eux d'admettre le parti carliste sur le pied d'égalité. Ce serait d'autant plus maladroit que ce serait dangereux et inutile. Nous venons de voir en quoi ce serait dangereux; voici maintenant en quoi ce serait inutile. Si jamais il s'établit un gouvernement en Espagne, la grande masse de l'ancien parti carliste viendra d'elle-même au secours de ce gouvernement. Elle a déjà prouvé à plusieurs reprises qu'elle ne demande que de la protection contre les innovations du radicalisme et le désordre matériel. Ce genre d'adhésion n'aurait aucun danger de la part du gros du parti. Quant aux chefs de l'insurrection absolutiste, il est à la fois honorable et politique de ne point chercher leur appui; leur cause est unie avec celle de don Carlos lui-même et de tout ce que représente don Carlos.

Restent deux prétendans qui peuvent également être acceptés par tout le monde : un Cobourg et un fils de l'infant don Francisco. C'est une singulière destinée que celle de cette maison de Cobourg, qui profite avec tant de persévérance, depuis dix ans, des complications de la politique européenne. Voilà trois princes de cette maison qui sont déjà rois ou maris de reine; l'un est le roi des Belges, le second est le mari de la reine d'Angleterre, le troisième est roi-consort du Portugal. Il serait très possible qu'un quatrième épousât la reine d'Espagne. Celui dont il est question est catholique; c'est un frère de Mme la duchesse de Nemours et du roi de Portugal, neveu du roi Léopold et cousin du prince Albert. Un des fils de l'infant don Francisco se recommande à d'autres titres; il est Espagnol et Bourbon. Quel que soit celui des deux que l'Espagne préfère, et quel que soit en général le mari de la reine Isabelle, ce qu'il y a d'excessif et de tendu dans la situation actuelle cessera très probablement à son avénement, ou au plus tard à l'époque de la majorité de la reine. Quoi que fasse la politique anglaise pour confisquer encore à son profit cet incident, il est bien difficile que son échafaudage ne s'affaisse pas alors par quelque côté, et qu'il n'y ait pas place à des influences moins exclusives, moins étroitement passionnées que celles qui dominent aujourd'hui à Madrid.

Un seul évènement pourrait éloigner encore cette désirable issue. C'est

l'exclusion violente de la royauté et l'établissement d'une république avec ou sans un dictateur. L'avenir de l'Espagne serait alors jeté au vent des tempêtes, et il serait bien à craindre que le cercle des convulsions intestines ne finît par aboutir à don Carlos. Ce nouveau pas serait la conséquence logique de tout ce que les anglo-exaltés ont fait jusqu'ici. Nous aimons à espérer pourtant qu'ils ne le tenteront pas. Ils se sont jetés dans une impasse : voudront-ils en sortir par un crime? Si, malheureusement, ils le peuvent, rien n'autorise à leur en prêter la pensée. Peut-être auront-ils recours à des atermoiemens; peut-être voudront-ils au contraire brusquer le mariage pour en être maîtres. Dans tous les cas, l'embarras est de leur côté, car, quand on n'avance pas en révolution, on recule. Nous ne saurions faire trop de vœux pour que la vérité de cette situation soit généralement comprise en France. Soit fatalité, soit mauvaise politique, la France a perdu sa position en Espagne; mais le mal n'est pas irréparable. Seulement il ne faut pas songer à un rapprochement impossible avec un gouvernement qui nous est hostile par son origine même; il faut savoir s'abstenir et attendre. Le temps, l'intérêt de l'Espagne, travaillent pour nous, et nous n'aurons peut-être pas à attendre beaucoup la crise qui peut nous servir.

****.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1842.

La situation politique ne s'est point modifiée dans la quinzaine qui vient de s'écouler. A l'intérieur, tout sommeille, hommes et choses; on attend pour s'éveiller les sons éclatans de la trompette électorale. A l'extérieur, la position est encore la même; elle ne changera pas de long-temps; seulement elle est aujourd'hui plus nettement dessinée, plus généralement connue.

Tout le monde sait aujourd'hui que notre rentrée dans le concert européen n'est plus qu'une pensée sans réalité. C'était une conception spéculative, une conception qui pouvait être louable en soi, ayant pour but de prévenir une union trop intime, trop exclusive, trop prolongée, entre les puissances signataires du traité du 15 juillet, mais aussi une conception qui devait avorter, comme tout ce qui est trop précoce et qui n'a pas été suffisamment élaboré. En écrivant ces paroles, ce n'est pas aux hommes que nous pensons, aux ministres, aux diplomates, à leurs démarches, à leurs actes. Nullement; les hommes y ont fait de leur mieux, mais ils n'ont pu amener un résultat pour lequel le pays n'était pas encore préparé. Ce brusque passage du mécontentement aux relations amicales, d'un isolement presque hargneux à un parfait accord, c'était plus que le pays ne pouvait faire. La diplomatie avait trop compté sur la mobilité française; elle s'est trompée. La chambre a pris soin de le lui prouver par le vote sur le droit de visite. La France oublie facilement, trop facilement peut-être, ses malheurs et ses pertes; il lui est si aisé de les réparer! Elle n'est point oublieuse de ce qui paraît toucher, ne fût-ce que légèrement, à la dignité nationale. Si elle n'y trouve pas toujours une cause suffisante de vengeance à main armée, elle n'en conserve pas moins le souvenir; *manet alta mente repostum*. Elle prend sa revanche et témoigne

son mécontentement dès que l'occasion s'en présente. Le concert européen, nous n'avons fait, pour ainsi dire, que le traverser.

Cette situation est devenue plus apparente encore par le dialogue que le cabinet français a soutenu publiquement, à la tribune, avec le ministère anglais. Et ici loin de blâmer, nous approuvons fort M. le ministre des affaires étrangères. Sa réponse ferme et même quelque peu sèche aux distinctions par trop subtiles de lord Aberdeen était nécessaire. En gardant le silence, le ministère aurait donné prise à de fâcheuses suppositions; il se serait trop séparé de la chambre, des opinions et des sentimens du pays à l'endroit de nos relations extérieures.

De terribles récits viennent dans ce moment frapper les esprits en Angleterre, et fixer toute leur attention sur l'Asie. Si les nouvelles sont positives, la retraite de la garnison de Caboul rappelle, au nombre des victimes près, les désastres de la retraite de Moscou. Loin de nous la pensée de nous réjouir de ces massacres. Le bruit du canon de Beyrouth ne nous a pas rendus sourds à la voix de l'humanité. Ces officiers lâchement assassinés au milieu d'une conférence, ces soldats sans cartouches, sans pain, enfoncés dans la neige, qu'on a égorgés sans pitié, ces femmes tombées au pouvoir d'hommes féroces, sont d'horribles évènemens, des évènemens dont le récit vient en quelque sorte nous surprendre et nous effrayer au milieu de nos occupations toutes pacifiques. La guerre d'Alger n'a rien offert de si cruel et de si révoltant. Abd-el-Kader ne tire pas à brûle-pourpoint des coups de pistolet sur les officiers qui pénètrent sous sa tente. L'Angleterre a commencé une terrible lutte en voulant pousser sa domination au-delà de l'Indus. On croyait que ces entreprises gigantesques, et qui paraissent appartenir à la poésie plus encore qu'à la politique, qui rappellent plutôt les élans d'un génie extraordinaire que les combinaisons d'un esprit calculateur, on croyait, dis-je, que ces immenses pensées ne pouvaient naître que dans le cerveau d'un grand homme, par le travail d'un de ces géans que la Providence nous envoie lorsqu'il lui plaît de renouveler la face du monde. Apparaissent alors Alexandre, César, Napoléon, et ils disparaissent aussitôt que leur mission providentielle est accomplie. Que feraient-ils ici-bas? Le monde tel qu'il est dans les temps ordinaires, le monde régulier et pacifique, ne les comprend pas, et il ne leur est pas donné de le comprendre. L'Angleterre n'est point sous la main d'un de ces hommes puissans, irrésistibles, qui enivrent les peuples et les entraînent avec eux dans une carrière sans limites. Mais l'Angleterre s'est faite homme; l'intérêt lui tient lieu de génie; l'ambition de ses marchands est aussi illimitée, aussi audacieuse que celle des plus téméraires conquérans. Après avoir acquis de vastes, d'immenses possessions en Europe, en Afrique, en Amérique, dans l'Australasie, c'est l'Asie tout entière qu'elle convoite aujourd'hui. Elle veut en faire, directement ou indirectement, une dépendance de l'empire britannique. L'entreprise est pleine de périls. Sans doute les ressources de l'Angleterre sont immenses; elle peut, avant de s'épuiser, faire les plus redoutables efforts. Et si elle ne rencontre jamais

devant elle que des populations asiatiques, si elle n'a jamais à lutter qu'avec les armes et la stratégie de leurs chefs, l'Angleterre ne peut pas douter du succès. Là est toute la question. Nous verrons si, la lutte se prolongeant, l'Angleterre trouvera, dans le traité du 15 juillet et dans les toasts d'un banquet récent, une garantie suffisante contre toute intervention étrangère dans ses démêlés avec les peuples de l'Asie.

En attendant, le gouvernement anglais fait face à la mauvaise fortune avec une vigueur qu'on ne saurait assez admirer. Sir Robert Peel n'a pas cherché à dissimuler ce que la position a de grave et d'impérieux; il a en même temps demandé au parlement tous les sacrifices nécessaires à l'honneur du pays et à la défense des intérêts nationaux. Le discours du ministre a été accueilli par les applaudissemens unanimes de tous les partis. Evidemment on ne cherchera pas à rejeter sur un ministère ou sur un autre les évènemens de l'Inde. On n'emploiera pas des semaines entières en dissertations historiques; on ne parlera pas pour parler, pour montrer qu'on ne parle pas trop mal, et qu'en effet on mérite d'être ou de devenir ministre. Le ministère obtiendra promptement, sans phrases, les ressources qu'il sollicite. C'est une sorte d'*income-taxe* que le cabinet propose. Il compte en retirer de 100 à 120 millions de francs. Par cette augmentation de revenu, il comble le déficit actuel et trouve en outre quarante et quelques millions, applicables aux dépenses nouvelles qu'exige la situation. Il se propose en même temps de modifier sur un grand nombre de points le tarif des douanes. Le droit sera diminué sur sept cent cinquante articles. C'est là en effet le meilleur moyen d'animer la production intérieure. Nous ne savons si l'Angleterre parviendra à conclure les traités de commerce qu'elle désire, en particulier le traité qui a été négocié entre elle et la France; mais il est démontré pour nous qu'aucun pays n'aurait le pouvoir, ou, à mieux dire, ne pourrait faire la folie de résister à l'iniatitive de liberté commerciale que prendrait une des grandes nations industrielles. Le jour où nous serions libres de placer une grande quantité de vins, de soieries, d'articles de mode en Angleterre, croit-on sérieusement que nous pourrions empêcher, entraver ces échanges en prohibant chez nous l'importation des produits qui sont, on peut dire, naturels à l'Angleterre?

Quoi qu'il en soit, il est un autre enseignement important dans le discours du ministre anglais. Au milieu de circonstances aussi difficiles, l'Angleterre se trouve avec un budget en *déficit*, et ce *déficit* provient, en grande partie, d'une taxe imprudemment, légèrement abolie. La poste aux lettres, sous le régime actuel, ne fournit pas le moindre revenu au trésor de l'Angleterre. C'est un service gratuit qu'on a imposé à l'état, et cependant quels sont ceux qui écrivent le plus de lettres? Ce ne sont certes pas les pauvres. Il est facile de déclamer contre un impôt. Il n'y a pas d'impôt dont on ne puisse, par des raisons spécieuses, en le considérant en lui-même, isolément, demander la suppression. Cependant, s'il est facile de supprimer un impôt, il est encore plus difficile de combler la lacune qui en résulte. Quand le pays est accoutumé à un certain impôt, il faut, avant de le supprimer,

s'assurer que l'état peut se passer de cette branche de revenu. Ceci ne s'applique pas, il est vrai, à des impôts évidemment funestes et immoraux, tels que la loterie. Mais peut-on également applaudir au dégrèvement qui eut lieu sur l'impôt des boissons? N'aurait-il pas mieux valu ne pas toucher à cet impôt, et procurer en même temps plus de moyens d'échange pour nos vins à l'étranger? Il y aurait eu double profit. Nous avons, au contraire, appauvri le trésor et entravé la développement de notre commerce extérieur. Nous ne voulons certes pas en nier l'accroissement; mais qu'est cet accroissement comparé à celui qu'on aurait obtenu par une législation moins illibérale, plus favorable aux échanges?

Le bill des céréales a fait un nouveau pas dans le parlement, et toujours à l'aide d'une grande majorité. Décidément, le système du ministère l'emporte, et, dans la situation du pays, ce système nous paraît en effet une transaction équitable.

La presse s'est occupée, ces jours derniers, d'une loi que le gouvernement prussien préparait, dit-on, dans le but de régler l'état civil et politique des juifs. Si on en croit quelques feuilles allemandes, il ne s'agirait de rien moins que de *dénationaliser* complètement les juifs de toutes les provinces de la monarchie prussienne, de leur faire un état à part, de les organiser comme une bande de bohémiens ou de *lazzaroni*. A la vérité, les juifs ne vivent pas de rapines, d'aumônes, de filouteries. Cependant ils seraient, comme les *lazzaroni* et les *zingari*, des parias dans la société, des sujets du roi de Prusse qui ne seraient pas Prussiens, des hommes de la Palestine que le roi de Prusse tolérerait chez lui pour l'instruction religieuse de son peuple, afin qu'ils portent témoignage de la dispersion du peuple juif. Nous ne pouvons pas croire que ce projet soit sérieux. Le gouvernement prussien est trop éclairé et trop religieux pour penser que ses ordonnances soient nécessaires à l'Éternel dans l'accomplissement de ses décrets. Nous aurions plutôt été tentés de voir dans ce projet une application exagérée des principes de l'école *historique*, de cette école qui a répandu en Allemagne tant de lumières sur la science du droit. Mais nous avons également repoussé cette idée. Le chef illustre de l'école historique, l'homme aux travaux duquel elle doit principalement l'influence qu'elle exerce et la célébrité qui l'honore, est à Berlin, et occupe dans les conseils de la couronne la haute place que lui ont méritée ses rares talens et son noble caractère. Ce n'est pas à lui, à son influence, à ses conseils, que pourrait remonter l'étrange projet dont il a été question ces jours-ci.

Les États-Unis se trouvent toujours dans les plus graves embarras financiers. Comme dans toutes les confédérations, le trésor fédéral ne sait imaginer d'autres ressources que le produit des douanes. Ce système a peu d'inconvéniens dans un état comme la Suisse, où le pacte fédéral ne met que peu de dépenses à la charge du trésor commun. Ajoutez que la neutralité reconnue de la Suisse la dispense de tout armement permanent, et qu'elle n'a en réalité rien de sérieux à démêler avec ses voisins. Les États-Unis se trouvent dans

des conditions toutes différentes, et si leurs querelles avec l'Angleterre ne se terminent pas, comme il faut l'espérer, par une transaction honorable, ils peuvent, d'un jour à l'autre, se voir entraînés à d'énormes dépenses. Dans cet état de choses, il peut facilement arriver que le gouvernement de l'Union, sollicité d'un côté par certains intérêts, par ces intérêts qui ne sont pas seulement égoïstes en Europe, mais partout, et poussé de l'autre par le besoin d'un plus large revenu, se détermine, sur l'exemple des états européens, à quitter les principes de la liberté commerciale pour ceux du système mercantile, du système protecteur. Déjà il est question d'imposer aux produits étrangers, ou à quelques-uns de ces produits, un droit supérieur à 20 pour 100. Ce serait évidemment un pas décisif dans la carrière prohibitive. Nous ne dirons pas que les États-Unis n'aient point le droit de faire chez eux, en tant qu'aucun traité ne s'y oppose, ce que font tous les jours les puissances européennes. Certes, si l'Union veut se préparer les embarras, les difficultés, les catastrophes, auxquels sont exposés les grands états de notre continent, nul n'a le droit de les retenir sur cette pente funeste. Seulement il est permis de remarquer que les conséquences en seraient plus fâcheuses encore pour un état fédératif que pour un état unitaire, les intérêts rivaux ne s'y trouvant pas également contenus, l'autorité centrale y étant toujours faible et livrée à toutes les agitations des partis. Le système *protecteur* a été, il est encore en Europe la cause principale de grands désordres économiques et moraux; il ne tarderait pas à devenir en Amérique une cause irrésistible de rupture entre les diverses parties de l'Union. N'oublions pas que cette Union est d'hier, et que, pour plusieurs des états qui la composent, le ciment historique qui seul forme la véritable unité commence à peine à se former.

Nous ne pouvons qu'applaudir au projet de loi que M. le ministre de la marine vient de présenter à la chambre des députés, et qui a pour but l'augmentation de nos forces navales à la vapeur. Nous voyons avec plaisir le gouvernement ne pas oublier que la marine militaire est aujourd'hui plus que jamais un élément essentiel de notre puissance nationale. Les chambres entreront sans doute dans la pensée du gouvernement et lui alloueront tous les fonds nécessaires. C'est là la meilleure réponse qu'on puisse faire aux *observations* et aux *objections*, l'un ou l'autre, peu importe.

Les discussions politiques paraissent avoir épuisé nos hommes parlementaires. Un calme profond a succédé à une agitation sans résultats. Après avoir consacré une grande partie de la session à des débats plus éclatans qu'utiles, voudra-t-on enfin discuter sérieusement les lois que réclament nos plus chers intérêts et qui sont nécessaires au développement de la prospérité nationale? On peut le désirer, mais à peine ose-t-on l'espérer. La question électorale préoccupe vivement les esprits. On songe quelque peu aux affaires, beaucoup aux élections. On redoute tout ce qui, de près ou de loin, pourrait venir déranger la situation du candidat vis-à-vis de ses commettans. Au fait, si le budget était voté, on ne demanderait pas mieux que de laisser toutes choses *in statu quo;* car si un projet est discuté, par exemple celui

relatif aux chemins de fer, et que tel ou tel département n'obtienne pas le tracé et le rameau qu'il souhaite, qui peut dire quels seront les effets du mécontentement des électeurs? Mais, d'un autre côté, que penserait la France tout entière de l'insouciance des chambres et de la mollesse du gouvernement, si tous ces projets, dont on fait tant de bruit, venaient à avorter, si les espérances qu'on a fait concevoir étaient encore une fois déjouées? Si l'action peut être embarrassante pour quelques-uns, l'inaction serait nuisible à tout le monde; une grande responsabilité morale pèserait sur les pouvoirs publics, et la chambre des députés achèverait sa carrière sans avoir entièrement répondu à l'attente du pays.

Il faut donc surmonter tous les obstacles et accomplir dignement la tâche qu'on s'est imposée.

Il n'est bruit que des efforts de l'intérêt particulier pour exercer sur la question des chemins de fer une influence irrésistible. La commission de la chambre des députés garde le secret de ses délibérations, et on ne peut assez applaudir à cette résolution. Les chambres et l'administration ont un bel exemple, un grand enseignement à donner au pays, l'exemple d'une fermeté éclairée, l'enseignement d'une appréciation courageuse des intérêts généraux de la France. S'ils descendent jusqu'aux intérêts particuliers, s'ils se flattent de pouvoir contenter tout le monde par des transactions impossibles et par des expédiens ruineux, le pays ne tardera pas à reconnaître qu'on a mis en oubli ce qu'exigeaient impérieusement la puissance et la prospérité nationales. Que le gouvernement et la commission osent mettre la question dans toute sa lumière, sans ménagemens, sans faiblesse, et les efforts de l'intérêt particulier ne parviendront pas à obscurcir la vérité ni à paralyser d'utiles projets. Si au contraire l'administration hésite, si elle ne prend pas hautement l'initiative qui lui appartient, si elle se laisse entraîner d'un projet à un autre projet, d'un plan à un plan tout opposé, si chacun peut espérer de trouver en elle un certain appui pour ses idées particulières, tout sera perdu, et nous verrons peut-être adopter par voie de transaction des résolutions aussi singulières que celle qui a autorisé deux chemins de fer entre Versailles et Paris.

Ce serait une étrange pensée que de vouloir sillonner tout d'un coup la France entière de chemins de fer. Comme si d'énormes capitaux étaient oisifs dans nos coffres et ne cherchaient qu'un emploi! comme si cette surabondance de capital était attestée chez nous par la baisse de l'intérêt, et que tout emprunteur solvable pût obtenir des subventions à deux et trois pour cent! Le capital disponible est limité. Que les travaux soient exécutés par le gouvernement ou par des compagnies, que les salaires et les matières premières soient payés par le trésor ou par des caisses particulières, qu'importe? ils puisent tous à la même source; sous forme d'impôt, d'emprunt ou d'action, ils prennent les capitaux là où ils se trouvent; tous cherchent à les attirer; nul ne peut en enfanter. Le travail et l'économie peuvent seuls créer du capital, et cette création est lente et progressive. Sans doute il est des hommes pour l'imagination desquels tout est possible. Ils font du capital avec du

papier, sous des noms divers, avec des combinaisons plus ou moins ingénieuses. Ils prennent pour une création de richesse ce qui n'est qu'un mode plus ou moins utile, plus ou moins dangereux, de distribution et de circulation. Ils oublient qu'une promesse de payer n'est rien lorsqu'elle n'est pas garantie par une richesse déjà produite ou du moins par une richesse prochaine et certaine. Hors de là il n'y a que des chimères d'abord, et ensuite une effroyable réalité, la banqueroute, la banqueroute, qui engloutit dans son gouffre les ouvriers, les fournisseurs de matières premières, tous les vrais producteurs en un mot qui ont fourni, eux, non des paroles, non du papier, non des promesses, mais leur travail, mais leur bien, le bien de leurs familles, le pain de leurs enfans! L'industrie et le commerce n'ont déjà été que trop souvent victimes, dans les deux mondes, de ces déplorables hallucinations. Nous n'avons du reste aucune crainte de cette nature pour la France. Le pays n'est nullement disposé à se jeter dans ces témérités. Il est plutôt timide que hardi dans l'emploi des moyens de crédit, et on ne vaincra pas facilement la répugnance qu'ils lui inspirent. Il se passera long-temps avant qu'il se prête, je ne dis pas à l'abus, mais à un emploi raisonnable et courageux de ces moyens.

Quoi qu'il en soit, le capital disponible étant limité, il serait absurde de l'appeler en même temps à un grand nombre d'entreprises colossales. Il est trois chemins que l'intérêt stratégique comme l'intérêt commercial de la France nous impose avant tout : le chemin de Paris à la frontière belge ou à la Manche, celui de Paris au Rhin, et celui du Midi, car nous avons aussi un grand intérêt politique et commercial à rapprocher de nous la frontière des Pyrénées, et une nation qui, quoi qu'on fasse, sera toujours dans des rapports intimes avec nous; je veux dire l'Espagne. Ce sont là les trois grandes lignes qu'il faut s'efforcer d'établir d'abord. Ce sont là les points qu'il faut chercher à atteindre aussi promptement que cela est possible. A-t-on jamais songé à couvrir d'un seul coup la surface de la France de canaux et de grandes routes? Tout se fait, tout doit se faire successivement. A quoi bon tout commencer pour ne rien finir? A quoi bon engager des capitaux qui, l'œuvre restant inachevée, ne rapporteraient pas les profits qu'on a le droit d'en attendre? C'est ainsi qu'on tarit les sources de la prospérité nationale, et que ce qui aurait été, avec une meilleure direction, un élément de richesse, devient une cause d'appauvrissement et de décadence.

La chambre des pairs a discuté et voté à une grande majorité, 92 suffrages affirmatifs contre 28 suffrages négatifs, l'important projet de loi qui a pour but d'appliquer à nos colonies d'Amérique le système hypothécaire et l'expropriation forcée. Le projet, tel qu'il avait été modifié par la commission de la chambre, n'a subi, dans le cours de la discussion, que deux modifications sans importance. Un autre amendement, proposé par M. le vice-amiral de Mackau, et qui aurait fort affaibli l'efficacité de la loi, a été rejeté à une grande majorité. Si la chambre des députés adopte également le projet, on peut espérer de voir dans quelques années l'ordre succéder au désordre dans

la propriété coloniale, et alors le crédit et les capitaux ne tarderont pas à ranimer ces importantes possessions.

Mais il est une autre loi que nos colonies attendent avec une juste impatience, c'est la loi sur les sucres. Nous ne voulons pas revenir ici sur un projet que nous avons déjà abordé plusieurs fois. Rappelons seulement qu'une loi favorable aux colonies ne sera qu'un acte de la plus stricte justice. Certes, nous ne sommes pas et nous ne serons jamais les défenseurs aveugles et passionnés de tous les intérêts particuliers des colons; mais nous voulons la justice pour tous. Or, peut-on sérieusement dire à une classe de producteurs : Vous ne pourrez vous approvisionner que sur les marchés de la métropole; vous ne pourrez vendre vos produits qu'à la métropole; ces produits, la métropole les frappera d'un droit énorme, et en même temps elle laissera se développer chez elle une industrie qui vous enlèvera le privilége de ce marché forcé. Cela n'est ni juste ni sensé.

Et au profit de qui a-t-on ainsi altéré les rapports des colonies avec la mère-patrie? Au profit d'une industrie tout artificielle, d'une industrie qui ne serait pas même née sans le droit qui pèse sur le sucre de cannes, d'une industrie dont tout le profit consiste à soustraire au trésor une partie du revenu que les lois de douane lui assuraient. Si on voulait décidément faire un présent à un certain nombre de propriétaires fonciers, car c'est à cela que se réduit en définitive la question, mieux valait le leur faire en les dispensant en même temps du soin de cultiver des betteraves pour en extraire du sucre. Le trésor aurait fait les mêmes pertes, mais les colons du moins n'auraient pas été victimes de cette étrange largesse. Appauvrir le trésor et ruiner en même temps les colons, c'est trop. Ici encore espérons que le gouvernement ne fléchira pas devant les clameurs de l'intérêt particulier, qu'il ne se laissera pas entraîner à des demi-mesures qui ne feraient que compliquer de plus en plus les difficultés de la situation. Qu'il ose demander aux chambres une solution définitive; nous sommes convaincus qu'elle ne lui sera pas refusée. Le trésor a plus que jamais besoin de tous les revenus que le législateur lui a assignés. Il serait par trop singulier que les intérêts du trésor fussent oubliés dans un moment où nous paraissons décidés à ajouter à nos dépenses ordinaires une somme considérable de dépenses extraordinaires, lorsque nous espérons voir doter le pays des moyens puissans d'activité et de prospérité qu'il réclame. Il serait par trop singulier de consommer la ruine de nos colonies dans un temps où tous les hommes qui ont de l'avenir dans l'esprit reconnaissent que les colonies, que la navigation, que la marine militaire et marchande sont aujourd'hui plus que jamais un élément essentiel de la puissance et la prospérité d'une grande nation.

CONQUÊTES ET DÉSASTRES DES ANGLAIS

DANS L'ASIE CENTRALE.

L'Angleterre a trouvé son Moscou au cœur de l'Asie. C'est un des plus affreux désastres dont fasse mention l'histoire de sa domination dans les Indes. Son meilleur sang y a coulé; ses plus glorieux enfans sont ensevelis dans les neiges du Caboul. Alexandre Burnes, le héros de l'Indus, est mort à trente-cinq ans, misérablement assassiné par un barbare; le représentant anglais a été traîtreusement massacré au moment où il était sous la foi du droit des gens; et toute une armée anglaise, cinq mille hommes, après avoir résisté pendant deux mois à quarante mille révoltés, sans vivres, sans feu, sans munitions, abandonnés au milieu des montagnes et des neiges, et ne pouvant attendre des secours qu'au printemps, ont été exterminés presque jusqu'au dernier en faisant une trouée désespérée au milieu de l'ennemi. L'Angleterre a perdu en un moment le fruit de trois années d'efforts, le prix de plusieurs centaines de millions; le prestige de sa puissance a reçu un coup terrible qui retentira dans toute l'Asie, et, ce qu'il y a de plus désastreux pour elle, c'est qu'il faudra qu'elle recommence, au prix de nouveaux trésors et de nouvelles armées, l'œuvre ingrate et stérile de ses conquêtes au-delà de l'Indus. Les Anglais à Caboul, comme les Français à Moscou, s'étaient engagés au milieu de populations qui se refermaient silencieusement sur eux en attendant l'heure de les étouffer; à Caboul comme à Moscou, la révolte a été soudaine, unanime, implacable, l'élan irrésistible de toute une nation se soulevant contre l'invasion étrangère; et enfin, un dernier trait de similitude, c'est que l'ennemi que les Anglais étaient allés chercher au cœur de l'Asie centrale était le même que les Français allaient attaquer aux extrémités de l'Europe, c'était la Russie.

Il y a peu de jours encore, les représentans de la Russie et les ministres de l'Angleterre fraternisaient à Londres dans un banquet, et, pendant ce temps, les deux peuples continuaient, dans les vastes espaces de l'Asie centrale, cette lutte sourde, incessante, infatigable, qu'ils y ont engagée depuis des siècles et qui finira un jour par les y mettre face à face. C'est l'Afghanistan qui est le principal théâtre de cet antagonisme; c'est la grande route de l'Inde, le chemin qu'ont pris tous les conquérans; et c'a toujours été pour la puissance anglaise une question de vie et de mort d'empêcher qu'aucune autre influence que la sienne prédominât dans cette partie de l'Asie centrale. Elle n'y a jamais cherché des conquêtes de territoire, elle n'est déjà que trop embarrassée de l'étendue de ses possessions indiennes; quand, en 1838, elle se détermina à envoyer une expédition au-delà de l'Indus pour rétablir le schah Soudja sur le trône des Afghans, elle ne le fit qu'après que les intrigues de la Russie, en poussant la Perse sur l'Afghanistan, lui eurent enlevé

toute alternative : car, ce qui rend l'influence russe d'autant plus difficile à saisir et à combattre, c'est que la Russie n'intervient jamais qu'indirectement, et qu'elle n'apparaît que sous les couleurs de la Perse, qui est sous sa main. Dès 1836, nous voyons M. Ellis, chargé d'affaires anglais à Téhéran, écrire à lord Palmerston : « J'ai la conviction bien arrêtée que le gouvernement anglais ne peut permettre l'extension de la monarchie persane dans la direction de l'Afghanistan, sans mettre en danger la tranquillité intérieure de l'Inde, cette extension amènerait l'influence russe au seuil même de notre empire; et comme la Perse ne veut pas, ou n'ose pas entrer en alliance étroite avec la Grande-Bretagne, notre politique doit être de la considérer non plus comme un ouvrage avancé pour la défense de l'Inde, mais comme la première ligne d'où commencera l'attaque. »

Mais peut-être convient-il de donner un aperçu rapide de la situation du pays au moment où l'expédition anglaise en changea la face. Le fondateur de l'empire des Afghans, Ahmed-Schah, était mort en 1773, laissant sur le trône son fils, Timour-Schah, qui régna vingt ans, et mourut en 93. Ses trois fils, Mahmoud, Zehman et Soudja, se divisèrent, et, au milieu de leurs troubles domestiques, une tribu rivale, celle des Barukzis, se partagea la monarchie des Afghans. Des descendans de la famille légitime, un seul garda une portion de l'héritage paternel; ce fut le fils de Mahmoud, Kamram, qui est aujourd'hui le souverain de Hérat, capitale du Khoraçan afghan. Les quatre villes royales de l'Afghanistan sont : Caboul, Candahar, Ghizni, Peschawer. Dost-Mohammed, le chef de la tribu usurpatrice des Barukzis, avait établi son autorité à Caboul; un de ses frères était à Ghizni, et un autre à Candahar. Peschawer avait été distrait de la monarchie des Afghans, et était tombé sous la suzeraineté du fameux roi de Lahore, Runjet-Singh. Des trois descendans de la race légitime, un était mort, et les deux autres s'étaient réfugiés à Loudianah, chez les Anglais, qui leur faisaient une pension. Le premier, Zehman, était aveugle, son frère Mahmoud lui ayant fait crever les yeux; le second, schah Soudja, après avoir eu des aventures inouies et tenté deux fois de reconquérir son royaume, s'occupait philosophiquement à écrire ses mémoires, quand les Anglais vinrent le prendre et le replacer sur son trône. Alexandre Burnes, l'homme du monde qui connaissait le mieux l'Asie, regardait les deux princes légitimes comme tout-à-fait incapables de relever la monarchie des Afghans. Il avait toujours conseillé au gouvernement de l'Inde de soutenir la cause de Dost-Mohammed, le conquérant de Caboul, et de l'aider à réunir sous sa domination toutes les principautés dispersées pour en faire une barrière entre l'Inde et la Russie. « Si nous pouvons, écrivait-il, rétablir l'union dans la famille des Barukzis, ce que je regarde comme très aisé, nous élèverons dans ce pays, au lieu d'états divisés et ouverts à toutes les intrigues, une barrière qui préservera nos possessions. » Dost-Mohammed passait en effet pour l'homme le plus habile et le plus brave soldat des Afghans; peut-être ces qualités même ont-elles inquiété les Anglais; toujours est-il qu'ils ont préféré se faire de lui un ennemi. Plusieurs causes, toutefois, tendaient déjà à jeter

Dost-Mohammed dans les bras de la Russie. Peschawer, qui était un des apanages du royaume de Caboul, était aux mains de Runjet-Singh, l'allié fidèle de l'Angleterre, qui le resta jusqu'à sa mort. Fort de cette protection redoutée, le roi de Lahore se riait de toutes les tentatives de Dost-Mohammed pour recouvrer cette portion de ses états. De plus, Dost-Mohammed était l'ennemi mortel, l'ennemi de caste de Kamram, prince de Hérat, le seul descendant régnant de Timour, et Kamram était encore le protégé de l'Angleterre. Les destinées de l'Asie, et celles de l'Europe peut-être, se sont long-temps agitées et s'agiteront sans doute encore autour des murailles de cette ville ignorée. Hérat est située à environ cent cinquante lieues entre Ispahan et Caboul. Le schah de Perse prétend avoir des droits de suzeraineté sur l'Afghanistan, et, quand il les oublie, la Russie se charge de les lui rappeler. C'est ainsi qu'en 1836, nous voyons le schah commencer le siége de Hérat, et le continuer pendant plusieurs années au milieu des plus curieuses vicissitudes. C'est un officier russe qui dirige les opérations du siége, pendant qu'un lieutenant anglais, Eldred Pottinger, se jette dans la place et en dirige la défense. M. Mac-Neill, le représentant anglais à la cour de Perse, écrivait à son gouvernement le 1er août 1838 : « Si Hérat tombe, la Russie devient la maîtresse sans partage des destinées politiques et commerciales de l'Asie centrale; car, l'Angleterre se trouvant rejetée jusqu'à l'Indus, Khiva et Bockara seront forcés de se soumettre si on les attaque, tandis que la Perse et l'Afghanistan seront déjà entièrement à la disposition de la Russie. »

En même temps, des agens russes déguisés parcouraient toutes les contrées de l'Asie, Balkh, Bockara, Caboul, Lahore, et l'Inde anglaise; ils cherchaient à nouer des relations directes avec les indigènes, et lord Auckland, gouverneur des Indes, écrivait au comité secret à Londres : « Je vous ai dit que je ne croyais pas à la stabilité de la domination persane dans les contrées afghanes; mais il y a une marche ouverte aux agens de la Russie dans les efforts qu'ils font pour étendre l'influence de leur nation, et qu'ils paraissent devoir préférer à celle d'établir la domination directe de la Perse sur l'Afghanistan. On peut induire, de leur langage et de leurs démarches, qu'ils veulent, d'un côté paraître aider la Perse à établir sa suprématie générale sur tous les chefs afghans, et de l'autre protéger ces chefs contre toute attaque. Ceci peut bien servir les vues immédiates de la Perse, mais cela peut avoir aussi pour effet définitif, dans l'état d'anarchie de l'Afghanistan, de donner à la Russie l'arbitrage et le protectorat de tous les chefs de ces pays. Je n'ai pas besoin de dire que nous aurions le droit et l'intérêt le plus clairs à réclamer contre de pareils procédés, car la Russie ne peut avoir aucun motif légitime pour étendre ses relations politiques à l'Afghanistan, tandis que nous sommes nécessairement intéressés à la paix et à l'indépendance de ce pays par proximité et par position. »

Le gouvernement anglais réclamait en effet, mais le gouvernement russe niait ou désavouait ses agens, et continuait ses manœuvres. Cependant l'Angleterre eut bientôt des preuves positives à donner de l'intervention russe

dans les affaires de l'Afghanistan. Dost-Mohammed, trouvant les Anglais fidèles à leur allié Runjet-Singh, et ne pouvant obtenir d'eux qu'ils achetassent son alliance au prix de la restitution de Peschawer, disait à Burnes : « Je n'ai plus d'espoir dans votre gouvernement, je serai obligé d'avoir recours à d'autres. Je le ferai pour sauver l'Afghanistan et pour mon propre honneur, et non par mauvais vouloir pour les Anglais. » Alors il adressa à l'empereur de Russie une lettre dans laquelle il lui disait : « Le gouvernement britannique me montre de mauvaises dispositions, et si votre impériale majesté voulait arranger les affaires dans le pays afghan et m'assister, elle ferait de moi son obligé. J'espère que votre majesté impériale me fera la faveur de me permettre d'être admis, comme les Persans, sous la protection du gouvernement russe. Je puis rendre, avec mes Afghans, des services utiles. » L'empereur de Russie répondit en promettant que, dès que le schah de Perse aurait pris Hérat, il enverrait de l'argent et des troupes à Dost-Mohammed contre Runjet-Singh, et qu'à son défaut, le gouvernement russe donnerait tous les secours nécessaires. Ce fut alors qu'un agent russe, appelé Vicowich, qui joue dans ces affaires un très grand rôle, et qui eut depuis une aventure très surprenante, arriva à Caboul, chez Dost-Mohammed, avec un envoyé persan. Alexandre Burnes y était déjà, et ces deux hommes, remarquables à juste titre, se trouvèrent en présence.

Ce ne fut pas sans répugnance et sans efforts que Dost-Mohammed se donna à la Russie. Il sentait que la force était, pour le moment du moins, du côté de l'Angleterre, que les Anglais seuls pouvaient l'aider à fonder et à maintenir une monarchie. L'influence de Burnes l'avait déterminé à faire une dernière tentative pour s'assurer l'amitié de l'Angleterre. Il avait même renoncé à sa haine héréditaire contre Kamram, et il disait à Burnes : « J'oublierai la querelle de sang qu'il y a entre moi et Kamram, et j'irai avec mes meilleures troupes au secours de Hérat. Tout ce que je demande, c'est d'être garanti contre la colère de la Perse dont j'aurai refusé les offres, d'être protégé contre les agressions des Sikhs (Lahore) pendant mon absence, d'être reconnu par vous comme émir de Caboul, et de recevoir une subvention pour les troupes que j'emploierai à votre service. » Il ajoutait même qu'il ne parlerait pas jusqu'à nouvel ordre de la restitution de Peschawer. Burnes, se croyant sûr de l'appui de son gouvernement, avait tout promis. Dost-Mohammed voulait renvoyer l'agent russe Vicowich et l'envoyé persan sans les entendre, mais Burnes l'engagea à les recevoir et à prendre leurs dépêches. L'habile Anglais en prit des copies et les envoya à lord Auckland. Nous ne savons quelles furent les causes qui dirigèrent la conduite du gouverneur-général; mais il paraît qu'il rompit toutes les négociations que Burnes avait conclues avec tant de peine et de succès, et lui enjoignit de déclarer à Dost-Mohammed qu'il avait agi sans instructions. La colère du chef afghan fut égale au découragement de Burnes, qui dut céder la place et la victoire aux agens de la Russie, et un traité fut signé entre les sirdars des Afghans et le schah de Perse, traité garanti par le comte Simonich, ministre russe à Téhéran,

et qui établissait l'influence russe dans l'Afghanistan comme dans la Perse. Burnes ne se retira pas sans donner un dernier avertissement à son gouvernement, et il lui écrivit : « Quant à la Russie, ses manœuvres sont devenues si évidentes, que je présume qu'il faut qu'elle désavoue M. Vicowich et M. Goutte pour ses émissaires, ou qu'on la rende responsable de leurs démarches. Il ne me reste qu'à exprimer de nouveau ma conviction profonde, fondée sur une longue étude des évènemens de l'Asie centrale, que des conséquences de la nature la plus sérieuse sortiront inévitablement de ces démarches, si le gouvernement anglais n'y met pas l'opposition la plus prompte, la plus active et la plus décidée. »

Ces sollicitations pressantes ne furent pas négligées. Le gouvernement anglais adressa directement des plaintes au cabinet de Saint-Pétersbourg, et ce furent sans aucun doute les copies faites par Burnes et envoyées à lord Auckland à Simlah, qui servirent de texte à la dépêche que le marquis de Clanricarde remit au gouvernement russe, et dans laquelle l'ambassadeur anglais, ne gardant plus aucun ménagement, disait :

« Le soussigné est chargé de déclarer au cabinet de Saint-Pétersbourg que le gouvernement britannique a *entre les mains* une copie du traité conclu entre la Perse et le souverain de la principauté de Candahar, qui fait partie de l'Afghanistan, traité dont l'accomplissement est garanti par le comte Simonich, et dont les stipulations blessent les intérêts de l'Angleterre. Ce traité attribue à la Russie le droit d'obliger la Perse à s'emparer de Hérat, et à remettre cette ville au prince de Candahar. Ce dernier réunira la principauté de Hérat à ses autres possessions, mais sous la condition de payer tribut à la Perse. Ce traité stipule aussi le droit de la Russie d'obliger la Perse à protéger le souverain de Candahar contre toute attaque, *de quelque côté qu'elle puisse venir*. A la vérité, cette stipulation ne fait aucune allusion formelle à l'Angleterre; mais l'intention des diverses parties, figurant au traité, est évidente dans le projet primitif du traité, dont le cabinet britannique possède une copie. Dans cet original, les expressions sont moins circonspectes, *et il est fait mention expresse de l'Angleterre* comme d'une des puissances contre lesquelles la Russie, concurremment avec la Perse, doit soutenir les princes du Candahar.

« Le soussigné est encore chargé de déclarer qu'un agent russe, nommé Vicowich, qui souvent se donne le nom d'Omar-Bey, et qui annonce qu'il est attaché à l'état-major du commandant-général d'Orembourg, a *porté des lettres de l'empereur de Russie et du comte Simonich au prince de Caboul. Des copies de ces lettres sont entre les mains du gouvernement britannique*. Le comte Simonich a toujours gardé le plus profond silence sur la mission de cet agent avec le ministre anglais à Téhéran. Cette réserve aurait sans doute semblé inutile, si cet agent n'avait été chargé que de porter les lettres qui lui avaient été confiées, et si sa mission n'avait rien eu qui pût blesser les intérêts de l'Angleterre. Mais le gouvernement britannique a la preuve que le comte Simonich a annoncé au shah de Perse que cet agent

russe devait conseiller au prince de Caboul de rechercher l'appui et le secours du gouvernement persan dans la lutte qu'il soutient contre le souverain de Lahore, Runjet-Singh; et les rapports reçus par le cabinet anglais sur le langage qu'a tenu cet agent à Candahar et à Caboul, indiquent clairement que le but de ses efforts était de détourner les souverains des diverses principautés de l'Afghanistan de toute alliance avec l'Angleterre, et de les déterminer à mettre toute leur confiance dans la Perse et dans la Russie.

« Si le gouvernement britannique pouvait avoir quelques doutes sur l'exactitude des rapports qu'il a reçus, tous ces doutes seraient dissipés par les propos malveillans que le comte Simonich a tenus, sur le gouvernement anglais, aux agens envoyés à la cour de Perse par le sultan de Caboul, propos sur lesquels ces agens ont adressé à leur maître un rapport spécial *dont le gouvernement britannique a la copie entre les mains.* »

La Russie eut l'air de battre en retraite; elle désavoua tout, elle rappela le comte Simonich et refusa de ratifier la sanction qu'il avait donnée au traité; elle décida le schah de Perse à lever le siége de Hérat, et enfin elle rappela son agent Vicowich. Cet homme était devenu compromettant, et un jour il se fit, dit-on, sauter la cervelle d'un coup de pistolet, après avoir eu soin de brûler ses papiers. Sa mort fut entourée d'un mystère qui est resté inexpliqué; il en est qui la regardent comme une fable, et qui pensent qu'Omar-Bey n'a disparu que du monde politique.

Cependant, quoique la Russie parût céder sur tous les points et que lord Palmerston eût déclaré les explications de M. de Nesselrode parfaitement satisfaisantes, l'Angleterre continuait ses préparatifs. Sérieusement alarmée, elle avait résolu de frapper un grand coup et d'abattre la puissance menaçante de Dost-Mohammed. Le 26 juin 1838, un traité fut conclu entre lord Auckland, gouverneur-général des Indes, Runjet-Singh, roi de Lahore, et schah Soudja, un des princes légitimes pensionnés à Loudianah, par lequel le gouvernement des Indes s'engageait à rétablir sur son trône ce fils de Timour. Dans la proclamation que lord Auckland publia alors, il disait que « la popularité du schah Soudja était prouvée par les meilleures autorités, et que, d'après les rapports des officiers qui avaient visité l'Afghanistan, la désunion et l'impopularité des chefs barukzis les rendaient incapables d'être jamais d'utiles alliés de l'Angleterre. » Le gouvernement de l'Inde s'abusait et abusait ses peuples. Tout au contraire, les officiers qui connaissaient l'Asie, tous sans exception, se prononçaient contre cette expédition aventureuse. Les hommes les plus expérimentés la condamnaient comme une grave et inutile imprudence, et le vieux duc de Wellington éleva dans le parlement sa voix prophétique et respectée pour déplorer l'égarement qui entraînait la puissance anglaise au-delà de l'Indus.

Malgré tous ces avertissemens, le gouvernement de l'Inde commença cette campagne qui devait un jour porter des fruits si funestes pour l'Angleterre. Il eût été facile à l'armée expéditionnaire de prendre par les royaumes tributaires pour aller rejoindre le Punjab et son allié Runjet-Singh; mais la com-

pagnie des Indes avait encore un autre but en faisant une campagne pour rétablir schah Soudja sur son trône, c'était de s'assurer la possession du cours de l'Indus. L'infatigable Burnes, le premier Européen qui, au milieu de fatigues fabuleuses, avait pu remonter le cours de ce fleuve célèbre, Burnes avait fourni tous les plans nécessaires à l'expédition. Une division partie de Bombay alla prendre l'Indus à son embouchure. Il y eut là une première conquête à faire, celle du Sindy. Les Anglais prirent la capitale, Hyderabad, occupèrent Kouratchi, l'entrepôt du commerce avec l'intérieur de l'Asie, et conclurent avec les émirs du Sindy un traité qui abolissait les douanes sur l'Indus et établissait le paiement d'un tribut. Pendant ce temps, l'autre division de l'armée, partie du Bengale, avait remonté jusqu'au Punjab, et de là redescendait le Sutledge, en recevant sur son passage la soumission de tous les princes du pays, pour aller joindre l'autre division à Schikarpour, sur la limite du Sindy et de l'Afghanistan. En arrivant sur les bords de l'Indus à Kairpour, elle y trouva Burnes, qui avait déjà conclu un traité avec l'émir, et le 14 février 1839, elle passa l'Indus sur un pont de bateaux, à Buckur. Toute l'armée anglaise se trouva réunie à Schikarpour dans les premiers jours du mois de mars, et elle était déjà réduite de cinquante mille hommes à trente mille.

Les Anglais n'avaient pourtant rencontré jusqu'alors que peu de résistance : la nature devait leur en offrir encore plus que les hommes. Quand ils s'engagèrent dans les montagnes et dans les gorges de Bolan, ils eurent à subir des fatigues inouies. Cinq cents hommes auraient pu les anéantir sans qu'ils pussent résister; les Barukzis avaient fait un appel au fanatisme religieux, mais la désunion régnait parmi eux, et ce fut ce qui sauva l'expédition. A Dadur, en-deçà des montagnes, le thermomètre marquait 102 degrés Fahrenheit, tandis que des ouragans de neige passaient sur la tête des soldats engagés dans les défilés. Au milieu de toutes ces fatigues, l'armée anglaise arriva cependant le 24 avril à Candahar, et le 8 mai, le schah Soudja y fut solennellement couronné. On sait que Candahar était une des villes royales des Afghans. Le roi mannequin avait suivi toute la campagne avec son indifférence habituelle; on l'avait confié comme un dépôt précieux au principal corps d'armée, protégé par l'avant et par l'arrière-garde, et il était sous la surveillance spéciale de Mac-Naghten, l'envoyé de la compagnie, et le même qui vient d'être assassiné à Caboul par le fils de Dost-Mohammed.

A Candahar, l'armée anglaise s'était comptée; elle n'avait plus que onze mille Européens. Cependant elle continua sa marche, et elle arriva le 21 juillet devant une autre des villes royales, Ghizni. La ville était forte et défendue par un des fils de Dost-Mohammed. Les Anglais minèrent et firent sauter les portes, et après un terrible assaut au sabre, au poignard et au pistolet, ils enlevèrent la place. Ce fait d'armes produisit une grande impression chez les Afghans. Dost-Mohammed résolut d'attendre des jours meilleurs; il abandonna sa capitale, et se sauva du côté de la Perse. Schah Soudja entra dans Caboul le 7 août.

Ainsi fut achevée en quelques mois la conquête d'un vaste royaume par quelques milliers d'hommes. La témérité avec laquelle l'Angleterre avait étendu ses opérations si loin de sa base, ne pouvait être justifiée que par la nécessité; elle parut l'être aussi par le succès. L'effet moral produit par la rapidité de la conquête fut immense. La race qui venait d'être vaincue et qui paraissait soumise, était d'une tout autre trempe que celles que les Anglais avaient eues à dompter jusqu'alors. La défense de Ghizni avait donné la mesure de son courage, et il avait été reconnu que les trois quarts des blessures avaient été faites à l'arme blanche. Toutes les populations de l'Asie centrale regardaient les Afghans comme les premiers de leur race, et leur chute les frappait toutes du même coup.

Nous avons vu la grandeur, nous allons voir la décadence.

Près de trois ans se sont écoulés depuis qu'une armée anglaise a replacé sur le trône de ses pères ce souverain imbécile. On l'appelait alors schah Soudja *le désiré;* on disait que ses peuples opprimés ne soupiraient qu'après sa venue, et qu'une fois installé dans sa capitale, ses puissans auxiliaires pourraient l'abandonner sans crainte à l'amour de ses sujets. Ces illusions sont aujourd'hui détruites. Depuis trois ans, ce trône factice ne s'appuie que sur les baïonnettes anglaises; le schah est toujours aussi méprisé de ses sujets; la domination étrangère est toujours aussi abhorrée des indigènes. Le vieux Soudja a recommencé le cours de ses débauches et de ses tyrannies, et a fait le dégoût de ceux même qui lui avaient rendu cette puissance dont il abuse. L'Angleterre y a épuisé ses troupes et ses trésors, et l'on peut dire de la domination des Anglais dans l'Afghanistan ce qu'un grand orateur disait de notre établissement en Afrique, que « les fruits n'apparaissent pas même en fleurs sur cet arbre arrosé de leur sang. »

Nous n'avons pas à raconter les vicissitudes de ce règne éphémère, et nous arriverons immédiatement aux évènemens plus graves qui viennent de s'accomplir. Les tribus indomptées de l'Afghanistan n'attendaient qu'un signal pour se soulever et commencer une guerre de religion, la plus sanglante de toutes; elles surveillaient attentivement les troupes anglaises, imprudemment disséminées dans de nombreuses garnisons, à Caboul, à Candahar, à Ghizni, à Peschawer, à Jellalabad; elles savaient que ces détachemens isolés pouvaient être facilement coupés, et qu'ils ne pouvaient recevoir de renforts de l'Inde avant le mois d'avril, à cause des neiges qui encombraient les passes des montagnes. Ce fut dans cette position critique que les Anglais commirent deux fautes qui ont été depuis chèrement payées. La première fut un acte de cruauté, et de cruauté inutile. Ce fut une de ces *razzias* dont la philantropie anglaise fait un crime aux Français dans l'Afrique, mais que la politique anglaise se permet sans scrupule en Asie. Un lieutenant Lynch, un des agens politiques dans le Caboul, faisant une promenade militaire dans le pays, passa devant un fort occupé par un des partisans du shah Soudja, l'allié de l'Angleterre, et le somma d'ouvrir ses portes. Le chef répondit qu'il irait lui-même le lendemain présenter sa soumission; sur quoi le lieutenant

anglais, irrité de ce délai, fit sauter le fort avec du canon, tua le chef, qui avait fait une résistance désespérée, et toute sa troupe, sauf quatre hommes. Ces hommes étaient d'une tribu puissante, celle des Ghilzis, et le correspondant anglais qui donne ces détails ajoute : « La tribu, forte de cinq mille hommes, se rassembla, et jura sur le Coran de venger le sang innocent de son peuple. On ne fit aucune tentative pour les apaiser, et on eut recours à la force. » Il paraît, en effet, que la révolte fut momentanément comprimée, mais pour éclater ensuite plus sanglante et plus cruelle que jamais.

La seconde faute des Anglais eut pour cause l'état d'épuisement de leur trésor. Le déficit de la compagnie des Indes s'agrandissait tellement, qu'il fallut songer à restreindre les dépenses, et, par une préférence très impolitique, M. Mac-Naghten commença par réduire de quarante mille roupies la subvention accordée aux chefs qui occupent les défilés des montagnes, et qui tiennent le passage ouvert entre Caboul et Jellalabad. Les réclamations des chefs furent traitées avec mépris, et aussitôt après l'insurrection s'organisa, les passages furent fermés, et toute communication fut coupée entre les troupes de l'expédition et l'Indoustan.

Le général Elphinstone, qui commandait à Caboul, de concert avec sir William Mac-Naghten, l'agent politique, détacha le général Sale avec sa brigade pour dégager les défilés et rétablir le passage du Khourd-Caboul. La brigade partit de Caboul le 12 octobre et entra dans le défilé le même jour, sans prévoir la résistance terrible qu'elle allait y rencontrer. Une fois engagés dans ces gorges impraticables, les Anglais ne pouvaient plus songer à retourner sur leurs pas; pendant dix-huit jours, ils furent pour ainsi dire étranglés dans des défilés où chaque pas était disputé corps à corps; dès le premier jour, le général Sale fut blessé et obligé d'abandonner son commandement, et le quart de la brigade fut exterminé. Du 12 octobre au 2 novembre, les troupes ne purent faire que quatre milles par jour, et arrivèrent enfin épuisées à Gundamuck, de l'autre côté de la gorge du Khourd-Caboul. Elles se reposèrent quelques jours, puis partirent pour Jellalabad, toujours harcelées par les tribus en insurrection. Entrées dans la ville, elles s'y trouvèrent enfermées avec des provisions pour trois jours. Leur position était désespérée, lorsqu'elles reçurent de Peschawer des secours inattendus et des vivres pour trois mois.

Ce fut alors, et au moment même où la garnison de Caboul était affaiblie par cette diversion, qu'une insurrection formidable éclata dans la capitale. Il paraît que les Anglais ignorèrent jusqu'à la fin l'existence de la conspiration. Des trente-deux agens politiques répandus dans le royaume, pas un n'en surprit la trace. Le malheureux Burnes était aveuglé par une confiance excessive dans les indigènes, et, le premier de tous, il écrivait au gouvernement de l'Inde que les chefs afghans étaient sincèrement ralliés au schah Soudja, et qu'on pouvait retirer les troupes anglaises des garnisons. M. Mac-Naghten envoyait aussi les rapports les plus confians, et s'apprêtait à quitter Caboul pour aller prendre le gouvernement de Bombay. Tous dormaient; ils ne se réveillèrent qu'au milieu du massacre.

Le 2 novembre, jour des Morts, « jour qui sera mémorable dans nos annales afghanes, » dit une relation anglaise, une insurrection terrible éclata dans Caboul. Une troupe d'insurgés commença l'attaque en se jetant sur plusieurs officiers qui traversaient la ville. L'héroïque Alexandre Burnes fut la première victime; il fut tué à bout portant, comme il montait à cheval, par un Arménien qui avait été à son service. Son frère, Charles Burnes, fut massacré à ses côtés; un autre officier fut taillé en pièces sous les yeux même du schah Soudja. Toute la ville fut bientôt en armes, les bazars furent pillés, les maisons forcées et saccagées, et l'attaque fut si soudaine, que les insurgés prirent possession de la ville et des magasins d'approvisionnement, et forcèrent les Anglais à se réfugier dans la citadelle ou le Boula-Hissar. Le schah Soudja s'y enferma, tandis que l'envoyé anglais, sir William Mac-Naghten, se retranchait dans un camp situé à cinq milles de la ville, et que commandait le général Elphinstone. Les Anglais avaient environ cinq mille cinq cents hommes, et, ce qui prouve la gravité de l'insurrection, c'est que, pendant deux mois qu'elle a duré, les assiégés se sont tenus constamment sur la défensive, sans oser une seule fois sortir de leurs retranchemens.

Cependant toute la campagne était en armes; les tribus se soulevaient de toutes parts et venaient joindre les insurgés de Caboul. Le général Nott, qui tenait Candahar avec une forte garnison, détacha trois régimens indigènes au secours de Caboul; mais ils ne purent traverser les neiges, ils allèrent jusqu'auprès de Ghizni, et, n'ayant plus ni bêtes de somme ni provisions, retournèrent à Candahar, laissant Ghizni et Caboul sans espoir de secours jusqu'au printemps.

Le capitaine Woodburn, parti de Ghizni avec cent trente hommes, et harcelé sur sa route par les insurgés, s'était réfugié dans un fort. Assiégé par quatre ou cinq mille hommes, il fit une sortie avec deux divisions, l'une menée par lui, l'autre par un officier indigène, et se jeta dans la mêlée. Il fut taillé en pièces, et toute sa troupe exterminée; l'autre division chercha à se frayer sa route jusqu'à Ghizni, mais il n'en échappa que cinq hommes pour raconter le sort de leurs compagnons.

Un autre officier anglais, le capitaine Ferris, assiégé avec deux cent cinquante hommes dans un misérable fort qu'il défendait depuis plusieurs jours contre trois ou quatre mille Afghans, et n'ayant plus que vingt-cinq cartouches, prit aussi la résolution de passer au travers de l'ennemi. Il avait avec lui sa femme et sa sœur. On attacha les deux dames en croupe derrière deux indigènes, elles furent placées au milieu du carré, et, après une affreuse mêlée, la petite troupe arriva jusqu'à un autre fort, d'où elle put gagner Peschawer avec des guides.

Ainsi, partout les Anglais étaient cernés, traqués comme des bêtes fauves. Dans Caboul, l'insurrection s'organisait; on avait, dit-on, proclamé roi un fils de Zehman-Schah, le frère aveugle de schah Soudja. Les communications étaient coupées entre les Anglais du fort et les Anglais du camp retranché, la ville était entre les deux, et au pouvoir des Afghans. Les secours envoyés du Candahar avaient rétrogradé, la brigade du général Sale, qui était à Jellalabad,

avait été rappelée, mais il était impossible qu'elle pût repasser le Khourd-Caboul sans y périr tout entière. Il n'y avait donc pas de secours à espérer avant le printemps, et les assiégés n'avaient plus de provisions.

Ce furent ces lugubres nouvelles que l'avant-dernier courier de l'Inde apporta en Angleterre. Elles y jetèrent la consternation. Les plus sinistres rumeurs se répandaient; le premier ministre les niait faiblement et avec tristesse dans le parlement, en préparant le pays aux plus tristes révélations. Et en effet, depuis long-temps la puissance anglaise n'avait reçu, dans aucune partie du monde, un coup aussi grave.

Les dernières nouvelles ont justifié toutes les craintes. Le meilleur sang de l'Angleterre avait encore coulé, et, depuis le 2 novembre jusqu'au 25 décembre, la révolte ne s'était pas ralentie un seul jour. Vingt-huit officiers anglais avaient été tués ou assassinés, et les vindicatifs Afghans continuaient à traquer impitoyablement leurs ennemis aux abois. Il y avait des combats tous les jours; dix mille cadavres d'hommes et d'animaux infectaient l'air et ajoutaient aux horreurs du siége. Dans la citadelle, où se tenait le schah Soudja, affamé par ses fidèles sujets, il n'y avait bientôt plus ni vivres ni poudre. Dans le camp du général Elphinstone, les vivres étaient aussi rares. Le 25 novembre, Ackbar-Khan, le fils favori de Dost-Mohammed, était venu joindre les insurgés et organiser leurs plans d'attaque. Le 9 décembre, il ne restait plus, dit-on, de vivres que pour trois jours dans le camp, et, dans la citadelle, les assiégés vivaient depuis huit jours de viande de cheval.

Pris par la famine et par l'abandon, les Anglais demandèrent enfin à capituler. Le 25 décembre, jour de Noël, sir William Mac-Naghten se rendit auprès des chefs pour parlementer. Il avait avec lui quatre officiers et huit soldats. L'entrevue eut lieu sur un pont situé entre la ville et le camp. Ackbar-Khan y vint avec peu d'hommes; mais on a su depuis qu'il avait mis seize cavaliers en embuscade. On ne sait pas encore bien exactement ce qui se passa dans cette entrevue, mais elle fut extrêmement vive. Les chefs afghans savaient que les assiégés étaient à leur merci, et ceux-ci avaient à maintenir leur dignité d'Européens et leur orgueil d'Anglais. Ils ne faillirent ni à l'une ni à l'autre. Ils étaient seuls, loin de tout secours, enfouis dans des solitudes fermées par les neiges, environnés par trente-cinq mille ennemis, affamés et abandonnés jusqu'au printemps, et cependant le brave et orgueilleux Anglais, en entendant les conditions que lui faisaient ses vainqueurs, se leva, et s'écria avec colère : « Plutôt la mort que le déshonneur! Nous mettons notre confiance dans le dieu des batailles, et en son nom nous défions nos ennemis! » Comme l'envoyé se levait pour partir, le fils de Dost-Mohammed lui tira un coup de pistolet, et le manqua; puis, d'un second coup au milieu de la poitrine, il le renversa mort. Un des officiers anglais tira son épée, et se jeta sur l'assassin; mais il fut mis en pièces. Alors les cavaliers placés en embuscade se précipitèrent sur la malheureuse troupe; les trois officiers furent pris, mais les soldats purent s'échapper et rentrer au camp, où ils portèrent la nouvelle de la mort de sir William Mac-Naghten. Il paraît

que son corps fut livré à des cruautés abominables. Les Afghans lui coupèrent la tête, la mirent au bout d'une pique avec les lunettes vertes que portait le malheureux envoyé anglais, enfoncèrent dans sa bouche des morceaux de son propre corps, et, après avoir promené triomphalement ce trophée sanglant, l'exposèrent sur une des portes de Caboul.

Après le meurtre de Burnes et de Mac-Naghten, le commandement échut au major Eldred Pottinger, le même qui s'était rendu célèbre par la défense de Hérat. Il paraît que les Anglais restèrent encore huit jours dans leur camp, mourant de faim et de froid. Le major Pottinger finit par conclure une convention avec Ackbar-Khan. On ne sait ce qui fut promis aux insurgés, mais il fallut leur laisser en otages six officiers qui furent tirés au sort. A ce prix, les Afghans s'engagèrent à ne pas inquiéter la retraite des Anglais, qui quittèrent ce lieu fatal le 5 janvier. Pour gagner Jellalabad, ils avaient à faire quatre-vingt-dix milles dans les neiges et les montagnes, et à traverser ces terribles gorges dans lesquelles le général Sale avait failli être englouti. Il paraît qu'à dix-sept milles de Caboul il faut monter à la hauteur de onze cents pieds avant d'entrer dans le Khourd-Caboul. Là, il y a un défilé de six milles de longueur et de deux cents pas de largeur, et la route y passe vingt-trois fois la rivière qui donne son nom au passage. Tout le reste du chemin jusqu'à Jellalabad est une succession de montagnes et de rochers où quelques centaines d'hommes peuvent anéantir une armée. Ce fut dans cette voie fatale que s'engagea la malheureuse phalange anglaise. A peine fut-elle entrée dans les montagnes, qu'elle fut écrasée sans miséricorde par des ennemis presque invisibles. Les soldats n'avaient pas vingt cartouches, et il paraît qu'il y eut trois jours d'un affreux combat dans lequel il fallait charger à la baïonnette les rochers qui recélaient des ennemis invulnérables. Les femmes furent abandonnées, et une escorte d'Afghans les remmena à Caboul. Il y avait parmi elles quinze femmes d'officiers avec leur famille. On dit que la femme du capitaine Trevor avait avec elle sept beaux enfans anglais. Le général Elphinstone fut fait prisonnier : c'était un de ceux qui avaient été à Waterloo. Après la prise de leur chef, les soldats se débandèrent, se perdirent dans les rochers, et furent tués au couteau. Les restes de l'armée anglaise, de l'armée triomphante de l'Indus, furent égorgés comme des troupeaux; et des cinq mille hommes qui avaient quitté Caboul, quelques-uns seulement parvinrent jusqu'à Jellalabad. Pendant ce temps, les troupes envoyées de l'Inde à leur secours, recueillant l'écho de leurs cris, attendaient en frémissant de l'autre côté des montagnes que le printemps leur ouvrît un passage à travers les neiges.

Les Anglais se souviendront de cette leçon. Ils n'ont pas encore vu dans l'Asie une révolte aussi soudaine, aussi unanime, aussi nationale. Pour la première fois, les Asiatiques se sont gardé leur foi; il ne s'est pas rencontré un traître parmi eux. L'exécration de l'Angleterre, la haine du roi qu'elle leur avait donné, les ont ralliés en une seule nation. Dost-Mohammed est depuis deux ans prisonnier des Anglais à Loudianah. Il y a un fort parti

dans les conseils de l'Inde qui voudrait le voir à la place de schah Soudja, et beaucoup pensent encore aujourd'hui que c'est le seul moyen de terminer la guerre. Mais l'Angleterre est condamnée à persévérer dans sa faute. Elle sait que sa force dans l'Asie ne repose que sur la terreur morale qu'elle impose aux peuples. Pour elle, reculer c'est périr. Elle a passé l'Indus; si elle recule, sa retraite sera considérée comme une fuite. Malgré les solennels avertissemens de ses hommes les plus habiles, elle a jeté son épée hors de la portée de son bras; il faut qu'elle aille la reprendre si elle ne veut pas se trouver désarmée. Nous devons donc nous attendre à la voir, au printemps prochain, recommencer la campagne du Caboul; nous la verrons triompher sans doute, mais ses triomphes sont condamnés à la stérilité, et sa domination ne sera que celle de la peur. Les Anglais tireront-ils vengeance du désastre mémorable qu'ils viennent de subir? Mettront-ils à exécution ce système de pacification qu'un des officiers de leur armée de l'Inde exprimait récemment avec une naïveté cruelle, en disant : « Je crois que la maxime *væ victis* est de toute nécessité dans l'Inde. Là, nous avons toujours frappé nos voisins beaucoup plus par la peur qu'ils ont de notre colère que par l'étendue de nos forces. La sévérité est non-seulement la politique la plus sage de la part des forts à l'usage des faibles; c'est aussi la plus miséricordieuse, car, comme toute attaque contre notre pouvoir a toujours invariablement été une cause de meurtre et de vengeance et a toujours échoué, il est beaucoup plus humain de prévenir ce qui doit échouer que de le punir après la tentative. » Mais les Anglais auront beau ravager le Caboul, raser les villes et exterminer les populations, ils ne fonderont pas une domination stable dans le pays sans y tenir une armée d'occupation qui les ruinera. Les Afghans, instruits par l'expérience, n'attendent plus les Anglais en rase campagne. Ils s'enferment dans les montagnes avec leurs troupeaux, et ravagent eux-mêmes le pays pour affamer l'ennemi.

Les Anglais éprouvent aujourd'hui de tardifs et amers regrets de l'œuvre ingrate qu'ils ont commencée : leurs conquêtes au-delà de l'Indus sont un véritable boulet qu'ils traînent au pied; mais tous les souverains indépendans de l'Inde ont l'œil fixé sur leurs mouvemens, ils les épient comme une proie, et attendent avec anxiété le moment où ils les verront faiblir. L'Inde proprement dite n'est exposée à aucune insurrection; mais les princes indépendans qui l'enveloppent sur tous les points sont comme autant d'épées de Damoclès suspendues sur la tête de l'Angleterre. Jusqu'à présent, les Sickhs du Punjab, ou royaume de Lahore, n'ont pas remué, quoique l'influence anglaise ait considérablement diminué chez eux depuis la mort de Runjet-Singh. Cet homme extraordinaire, l'hôte et le protecteur du général Court, du général Ventura, et l'allié fidèle de l'Angleterre, est mort, comme on le sait, en 1839. Le vaste empire qu'il avait fondé est tombé en ruines quand la main puissante qui l'avait créé a cessé de le soutenir. Son fils, Kurruch-Singh, était tellement hostile à l'Angleterre, que lord Auckland envoyait contre lui vingt mille hommes quand il fut empoisonné, et son fils, Nao-Nihil-Singh, fut écrasé par

une poutre en revenant des funérailles de son père. Il ne restait plus qu'un fils supposé de Runjet-Singh : l'intérêt de l'Angleterre était de le maintenir sur le trône et de s'en faire un ami, l'empire de Runjet se démembrait rapidement, les chefs se rendaient indépendans et levaient des armées particulières, et Shere-Singh demandait le secours de lord Auckland; mais le Caboul et la Chine réclamaient toutes les forces de l'Inde. Cependant, comme la sécurité des Anglais dans le Caboul dépend de l'amitié du Punjaub, qui sert de passage, il est probable que le gouvernement de l'Inde interviendra.

Le Nepaul, qui est au nord-est de l'Inde et qui touche au Punjab et à la Chine, est incessamment en révolte. Les Anglais, après la dernière guerre qu'ils ont portée dans le pays, ont commis la faute de laisser debout toutes les forteresses : ils ont permis par un traité au souverain du Nepaul d'entretenir une armée de quinze mille hommes; mais celui-ci en entretient trois qui servent par rotation, ce qui lui fait une armée de quarante-cinq mille hommes toujours prête pour l'invasion. Du côté du vaste empire des Birmans, le gouvernement de l'Inde est en alarme perpétuelle. On annonce toujours que l'empereur Tharavadie va descendre sur l'Inde avec des armées fabuleuses, et, il y a peu de mois encore, l'Angleterre préparait une expédition contre lui. Tous ces ennemis n'attendent qu'un signal pour éclater; les Anglais vivent au milieu d'eux comme ces hommes qui vivent au milieu des bêtes féroces et qui les domptent, dit-on, par la puissance et la fixité de leur regard. Toutefois ce n'est pas là qu'est le plus grand danger de l'Angleterre; il est dans cette fatalité qui semble la condamner à s'étendre toujours. Elle s'épuise par une dilatation sans but et sans limites; de même qu'au dedans elle succombe sous la production effrénée de son industrie, au dehors ses bras fléchissent sous le poids de ces conquêtes mortelles vers lesquelles elle est irrésistiblement entraînée. ****

— La chambre, l'Université, le pays, viennent de faire une perte douloureuse. M. Jouffroy a été enlevé dans la force de l'âge et dans la maturité de son beau talent. Ce qu'il avait déjà fait pour la science n'était, pour un esprit aussi étendu et aussi pénétrant, que la préparation et la promesse de plus vastes et plus profondes recherches. La *Revue* a perdu dans M. Jouffroy un collaborateur éminent. Nous rendrons un dernier hommage à sa mémoire par une appréciation détaillée de ses travaux philosophiques.

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-NEUVIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

PHILARÈTE CHASLES. — Mœurs et Avenir de la Société anglo-hindoue. 5
E. DE CAZALÈS. — Études historiques et politiques sur l'Allemagne. — Dernière partie. 36
JULES JANIN. — Horace. 81
ALFRED DE MUSSET. — Poésie. — Sur la Paresse. 117
JULES DE LASTEYRIE. — Souvenirs des Açores. 124
REVUE MUSICALE. 139
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 148

J.-J. AMPÈRE. — Une Course dans l'Asie-Mineure. 161
A. COCHUT. — Historiens modernes de la France. — II. M. Michelet. . . 186
SAINTE-BEUVE. — *Glanes*, poésies de Mlle Louise Bertin. 230
J. MACÉ. — Histoire littéraire. — Saint-Évremond. 240
LÉONCE DE LAVERGNE. — *Françounetto*, poème méridional de Jasmin. 282
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 314

LE COMTE JAUBERT. — Lettres écrites d'Orient. 325
CYPRIEN ROBERT. — Le Monde gréco-slave. — Première partie. . . . 380
PHILARÈTE CHASLES. — Revue littéraire de la Grande-Bretagne. . . 431
CH. MAGNIN. — Reprise du *Cid* au Théâtre-Français. 458
REVUE MUSICALE. 469
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 480
. . . . . — Érection d'un évêché anglo-prussien à Jérusalem. 489
. . . . . — D'un Réseau complet de Chemins de fer pour la France. . . . 500

CH. DE RÉMUSAT. — De la Philosophie dans ses rapports avec l'état de la Société française. 517
SAINTE-BEUVE. — Anciens Poètes français. — Du Bartas. 549
LÉONCE DE LAVERGNE. — Naples en 1841. 576
G. DE MOLÈNES. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — XLVII. M. Alphonse Karr. 615
F. MERCEY. — Peintres contemporains. — M. Ch. de Laberge. 642
. . . . . — Question anglo-chinoise. — Lettres de Chine. — Première lettre. 651
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 676
EDGAR QUINET. — Collége de France. — Cours de Littérature étrangère. 684

L. PEISSE. — Des Sciences occultes au XIXe siècle. — Le Magnétisme animal. 693
PHILARÈTE CHASLES. — Du Mouvement sensualiste avant la Réforme. — Skelton, Rabelais, Folengo, Luther. 724
MICHEL CHEVALIER. — Les Gouvernemens absolus de l'Allemagne. — L'Autriche. 743
G. LIBRI. — Souvenirs de la Jeunesse de Napoléon (manuscrits inédits). . 784
BRIZEUX. — Féeries, poésie. 810
. . . . . — Question anglo-chinoise. — Lettres de Chine. — Seconde lettre. 816
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 842

HENRI BLAZE. — De la Poésie lyrique en Allemagne. — Le docteur Justin Kerner. 853
SAINTE-BEUVE. — Anciens Poètes français. — Philippe Desportes. . . 886
F. MERCEY. — L'Art moderne allemand. — Tendances religieuses de la Peinture allemande. 909
JOUBERT. — Pensées, Maximes, Jugemens littéraires et Correspondance. 936
G. DE MOLÈNES. — Revue littéraire. — Les Romans nouveaux. . . . 969
. . . . . — Politique extérieure. — Affaires d'Espagne. — La Conspiration carlo-christine. 990
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 1005
. . . . . — Conquêtes et Désastres des Anglais dans l'Asie centrale. . . 1013

FIN DE LA TABLE.